

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

**« *Oportunidad de crecer* » :
Trajectoires juvéniles entre
opportunités et contraintes**

Auteure : Cosse Armelle
Promotrices : Grard Christine & Hermesse Julie
Lecteur : Arenas Sotelo Eric
Année académique 2025-2026
Master 120 en Anthropologie

Table des matières

Déclaration déontologie.....	3
Avant-Propos	4
Remerciements	4
Introduction	5
Partie I : Cadre méthodologique et réflexif.....	8
Chapitre 1 : Méthodologie	8
1. Une méthodologie située	8
2. La question du consentement.....	9
3. Techniques de collecte de données	10
4. Traduction et anonymisation.....	12
Chapitre 2. Réflexivité	14
1. Avant terrain	14
2. Une position désignée, celle de <i>voluntaria extranjera</i>	15
3. « <i>A partir de ahora se trata de tu familia como lo es para mí</i> »	16
4. Malaise postcolonial	17
Partie II : Contextualisation de la recherche	20
Chapitre 3. De Tawantinsuyu jusqu’au Pérou	20
1. Invention d’une Amérique	20
2. L’effondrement d’un Empire	22
3. La naissance d’un Pérou républicain.....	23
4. L’ère du Néolibéralisme	27
5. Citoyenneté péruvienne	28
6. « <i>Perú tiene mucho oro pero la gente es pobre</i> »	29
Chapitre 4 : Juventud	34
1. Origine et histoire	34
2. Principaux acteurs.....	36
3. Fonctionnement	37
4. Population actuelle	42
5. Financement.....	44
Chapitre 5. La précarité comme concept d’analyse	45
1. Pauvreté.....	45
2. Précarité	47
Partie III : Récits ethnographiques, analyses et discussions	49
Chapitre 6. Un espace de solidarité.....	49
1. Un quotidien partagé.....	49
2. « <i>Familia Juventud</i> »	58
Chapitre 7. Les droits de l’enfant.....	62
1. Une reconnaissance dans la conscience de chacun.....	63
2. Décalage normatif.....	65
3. La CIDE et le travail infantile	67

Chapitre 8. Scolarisation.....	86
1. Système éducatif péruvien.....	87
2. Une gratuité relative.....	89
3. ¿Cuál es una educación de calidad ?	92
4. La scolarisation, vecteur d'ascension et d'intégration sociale.....	96
Chapitre 9. Interventions externes.....	104
1. Possible continuité dans l'aide locale ?	104
2. Aide internationale et biais néocoloniaux.....	105
3. Ambivalence.....	110
<i>Conclusion.....</i>	<i>113</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>118</i>

Déclaration déontologie

« Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Fait à Bouillon, le 31 mai 2026.

Avant-Propos

« J'ai utilisé l'outil claud.ai pour effectuer une correction orthographique et grammaticale. Je déclare sur l'honneur que toutes les idées, analyses, interprétations et références mobilisées proviennent de ma lecture personnelle des textes cités. »

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mes promotrices pour leur accompagnement lors de ce processus d'écriture monographique. Je désire leur exprimer ma reconnaissance pour leur disponibilité et leurs conseils judicieux qui ont permis d'alimenter ma réflexion.

J'aimerais adresser un merci particulier à l'association qui m'a accueillie. Je suis profondément reconnaissante envers toutes les personnes qui ont partagé leur quotidien et accepté de participer à cette monographie. J'aimerais exprimer ma gratitude envers les membres de l'équipe encadrante pour leur accompagnement et leur implication quant à mon intégration au sein de l'association. Je les remercie pour leur présence précieuse tout au long de mon passage à Cajamarca, mais également avant et après celui-ci. J'espère que ce travail permettra de mettre en évidence l'importance d'espaces tels que celui de Juventud et le travail précieux qu'ils réalisent au quotidien.

Je désire remercier les habitants que j'ai croisés tout au long de ce terrain. Merci pour votre accueil et nos moments partagés. Chacune de ces rencontres m'a singulièrement marquée. Des liens se sont tissés, des amitiés se sont créées.

Dernier remerciement, mais non des moindres, à ma famille envers qui je souhaite exprimer ma gratitude pour son soutien et son accompagnement inconditionnel. Merci de m'avoir soutenue tout au long de ces cinq années d'études, d'avoir pris le temps de me conseiller et d'exprimer son intérêt vis-à-vis de ce que j'entreprenais.

Armelle.

Introduction

« Juventud, pour moi, je te le résume en deux mots. C'est une *oportunidad de crecer*. Une opportunité, parce qu'elle donne l'opportunité d'aide à beaucoup de gens. Et c'est toi qui décides si tu saisis ou non cette opportunité de pouvoir bénéficier de cette aide. Et grandir, ça veut dire que tu peux t'épanouir en tant que personne et te réinsérer dans la société. Parce que nous, on nous a réintégrés dans la société »¹.

Cet extrait est issu d'une conversation entretenue avec David, ancien bénéficiaire de l'association Juventud rencontré dans le cadre de mon enquête ethnographique à Cajamarca, au Pérou. Juventud, c'est l'une des nombreuses associations de Cajamarca destinées à la protection de la jeunesse. Accueilli aux débuts de l'association, il y a de cela 25 ans, David a accepté de revenir sur son expérience et sur la signification qu'avait tenue l'association dans son parcours personnel. Cet extrait est révélateur du rôle des associations locales dans les trajectoires juvéniles. Il invite à interroger ce que signifie « réinsérer dans la société », ainsi que les raisons pour lesquelles certains jeunes n'y étaient pas initialement.

Aujourd'hui, l'association accueille encore de nombreux jeunes chaque jour. Il s'agit principalement d'enfants issus de familles vivant en situation de précarité économique, professionnelle, familiale, etc. À travers une ethnographie réalisée au sein de l'association Juventud, ce mémoire propose une exploration anthropologique de la précarité. Les questions qui ont traversé cette recherche portent d'une part sur la signification de la participation à Juventud au sein des trajectoires juvéniles. D'autre part, elle interroge dans quelle mesure le fonctionnement et les pratiques de cette association nous permettent de comprendre plus largement la situation des populations invisibilisées de Cajamarca. S'intéresser à la présence de cette association, c'est être amené à s'intéresser plus largement aux processus historiques, sociaux et politiques qui produisent cette précarité.

¹ Extrait d'entretien avec David, janvier 2026, Cajamarca.

La première partie de ce travail se consacre à la présentation méthodologique et réflexive de cette recherche. Dans le premier chapitre, j'énonce premièrement certaines considérations éthiques et méthodologiques relatives à la recherche auprès des jeunes. Ensuite, je réalise un état des lieux des techniques de collecte de données mobilisées. Enfin, je présente les processus de traduction et d'anonymisation relatifs à cette monographie. Au sein du deuxième chapitre, dans un souci de dépasser une simple énonciation d'une position située, celui-ci sera consacré à ma réflexivité.

La deuxième partie est relative à la contextualisation du cadre de cette recherche. Le chapitre trois présente, de façon succincte, certains aspects de l'histoire du Pérou, des temps de l'empire inca jusqu'à nos jours. Un retour historique permet de mettre en évidence l'établissement d'une inégalité socio-économique comme l'expression d'une dualité sociale qui existe depuis plus de 500 ans au Pérou. Cette contextualisation nous permettra de comprendre plus largement l'émergence de l'association Juventud à laquelle le chapitre quatre sera consacré. Ce dernier présente les origines de sa fondation, les membres actuels de l'équipe encadrante, l'accompagnement qu'elle propose et la façon dont elle fonctionne, ainsi que la population qu'elle accueille, et enfin, son financement. En outre, ce chapitre nous permettra d'ébaucher certains enjeux auxquels l'association fait face.

Finalement, la troisième partie s'intéresse particulièrement aux vécus des familles bénéficiaires. Le chapitre six met en exergue la façon dont Juventud constitue un espace d'intervention à la fois de socialisation et d'éducation dans l'accueil de ces jeunes. À travers l'observation et les récits, ce chapitre présente le quotidien à Juventud et ce que l'association représente pour certains de ses membres. Nous verrons également qu'entre les quatre murs de ce bâtiment, la notion de « faire famille » est présente. Le chapitre sept interroge quant à lui l'articulation entre les principes issus de la convention internationale des droits de l'enfant et les dynamiques sociales locales. Entre sensibilisation et contraintes, les droits des enfants se manifestent de façon ambivalente sur ce terrain. Cette partie amène, entre autres, à repenser les formes de protection mises en œuvre par les politiques publiques, ainsi que les conceptions de l'enfance et de l'accompagnement qui les sous-tendent. Le

chapitre huit, quant à lui, se consacre à la représentation de la scolarisation dans les trajectoires des bénéficiaires de Juventud. Entre contraintes structurelles et ouvertures des possibles, nous verrons que la scolarisation, bien qu'elle puisse reproduire des inégalités sociales, constitue une stratégie d'ascension sociale prenant place au sein de projets familiaux. Enfin, le chapitre neuf, abordera les interventions externes proposées à l'association. Au-delà d'une apparence purement bienveillante, ces pratiques de solidarité révèlent des rapports de pouvoir, des logiques potentielles de ruse qui méritent d'être abordé.

Partie I : Cadre méthodologique et réflexif

Chapitre 1 : Méthodologie

1. Une méthodologie située

Comme le souligne Sarcinelli (2015), une anthropologue, les méthodes principalement mobilisées dans les recherches auprès d'enfants s'appuient généralement sur des catégories génériques et opposées comme celle de l'« adulte chercheur » et celle de l'« enfant interlocuteur ». Cette anthropologue souligne que cette perspective risque une homogénéisation et une essentialisation à la fois des enfants et des chercheurs, rapportant leur relation d'enquête à un rapport d'âge. Ainsi, Sarcinelli plaide pour une « méthodologie située, c'est-à-dire adaptée à l'enquête, au contexte et aux enfants en question » (Sarcinelli, 2015, p. 5).

Élodie Razy (2014), anthropologue, met en évidence, dans la recherche auprès des enfants, de l'élaboration ou de l'adaptation de méthodes que les chercheurs supposent adaptées ou susceptibles de plaire aux enfants, notamment, car elles mobilisent le jeu ou le dessin. Or, ces méthodes ne correspondent pas nécessairement à des pratiques existantes des acteurs de l'enquête.

En ce sens, dans le cadre de cette recherche, plutôt que de recourir à une méthodologie élaborée de façon *ad hoc*, j'ai privilégié une démarche d'intégration aux pratiques existantes de l'association. Au sein de celle-ci, la prise de parole à tout âge était très valorisée. Des entretiens individuels étaient organisés dans le cadre du suivi psychologique. Des tables rondes étaient mises en place pour aborder des thématiques telles que les émotions, le machisme, etc. Un concours de dessin est également organisé chaque année autour d'une thématique. Dès lors, j'ai tenté d'intégrer toutes ces pratiques dans ma méthodologie tout en tentant de me calquer au programme de Jeunesse. Les journées étant assez chargées et des activités étant organisées notamment dans le cadre du stage réalisé par des étudiants en psychologie, je ne désirais pas perturber l'emploi du temps et les projets visés par l'équipe encadrante. Toutefois, je suis consciente que cette méthodologie ne correspond que partiellement

avec une méthodologie située, en ce que les pratiques mobilisées sont par ailleurs des construits d'une perception propre à l'équipe encadrante de l'association.

2. La question du consentement

« Diego et moi restons à l'association lors de la pause de midi, tandis que les autres travailleurs prennent un temps après le repas pour aller voir leur famille. Aujourd'hui, j'en profite pour demander conseil à Diego. Je l'interroge sur la manière dont je pourrais contacter les familles afin de demander le consentement quant à leur participation à mon travail de recherche. Diego me dit qu'il n'y a pas besoin que l'association dispose des signatures de chaque famille. Et que dès lors, il me suffit de demander de commencer les entretiens »².

Mettant en garde de potentielles dérives vers un absolutisme éthique, Sarcinelli (2015) plaide en faveur d'une considération située du problème éthique, dépendant finalement des caractéristiques sociales de chaque enfant pris de façon à part entière. À la suite de cet extrait de terrain relatant d'une discussion avec Diego, nous pouvons relever qu'un consentement m'avait été octroyé de la part des adultes responsables de manière assez implicite. Bien que ne m'étant pas adressé directement aux parents, je décidais de suivre le fonctionnement dont Diego m'avait fait part. Toutefois, il était important selon moi de me rapprocher au plus près de ce que soutiennent Prout et Christensen (2002, cités dans Razy, 2014), une symétrie éthique entre enfants et adultes. Dès lors, je me suis rendue auprès de chaque jeune afin de leur exprimer ma démarche, les paramètres de confidentialité ainsi que les possibilités de rétractation à tout moment. Nombreux étaient enthousiastes à la suite de ma demande et volontaires de pouvoir m'aider dans mon parcours académique. Bien entendu, certains n'étaient pas favorables à une participation et l'ont exprimé de façon verbale, dès lors, je n'ai pas insisté. Il est également possible que, par crainte d'impolitesse, les jeunes éprouvent des difficultés à exprimer un refus verbal (Alderson et Morrow, 2011 ; Ducan et coll., 2009 ; Gallagher, 2009 cités dans Côté et al., 2018). De ce fait, il est important, en tant que chercheur, d'évaluer la présence ou non de signes comportementaux de dissentiment qui sont de facto un retrait de l'assentiment (Gillies et Robinson, 2012 ; Graham et coll., 2013 cités dans Côté et al., 2018). C'est notamment ce qui m'est

² Extrait de carnet de terrain, décembre 2025, Cajamarca.

arrivé avec deux jeunes de 14 et 15 ans. Bien qu'ils aient initialement donné leur assentiment, ces derniers ont commencé à avoir des signes comportementaux de dissentiment tels que le manque de coopération ou la passivité. En effet, il leur est arrivé de reporter le moment de l'entretien par de nombreux prétextes, bien qu'ils m'assuraient leur accord. Ces signes m'ont amené à penser qu'il s'agissait d'un retrait d'assentiment de leur part et de ce fait à ne plus réitérer ma proposition d'un potentiel entretien.

3. Techniques de collecte de données

1) Insertion

Tout d'abord, l'insertion, technique appelée généralement « observation participante », fournit, comme le souligne Olivier de Sardan, un anthropologue français, le « cadre général de l'enquête » (de Sardan, 2008, p. 46).

Mon insertion au sein de l'association s'est réalisée sur une période de cinq mois allant de mi-septembre 2025 à mi-février 2026. Durant ces cinq mois, je me suis rendue à l'association du lundi au vendredi, et ce, de 9 h à 18 h. En fonction du planning et des activités, il pouvait également arriver que je m'y rende le samedi.

Tout au long de cette pratique ethnographique, j'ai appris la langue nationale, l'espagnol. Au Pérou, on retrouve également d'autres langues reconnues telles que le quechua et l'aymara. À Cajamarca, bien que la majorité de la population soit hispanophone, des communautés parlent le quechua.

En arrivant à Cajamarca, je disposais de notions en espagnol toutefois, c'est l'immersion qui m'a permis de prendre connaissance des spécificités linguistiques locales. Par exemple, « avocat », qui je pensais, se disait « *aguacate* » en espagnol, se dit « *palta* » au Pérou. On retrouve par ailleurs dans le langage courant des termes d'origine quechua. Dès les premiers jours à mon arrivée, à de nombreuses reprises, on a voulu m'enseigner les termes de *alalau*³ et *atatau*⁴. Dans les mois qui suivirent, en fonction du climat, ces termes étaient employés par les acteurs de terrain. « *Choclo* » qui signifie maïs est aussi d'origine quechua.

³ Signifie qu'il fait froid.

⁴ Signifie qu'il fait chaud.

Mon insertion s'est déroulée au-delà du cadre associatif, bien que la plupart de ces instants ne fassent pas partie de mes carnets de terrain. Ces moments partagés, bien qu'ils n'aient pas constitué des données consignées dans un corpus, relèvent de ce que Jean-Pierre Olivier de Sardan nomme « l'imprégnation » (de Sardan, 2008, p. 49). Il s'agit d'un ensemble d'interactions de la vie quotidienne que le chercheur accumule progressivement au fil de son terrain. Ces interactions s'enregistrent de façon implicite et permettent au chercheur d'apprendre à maîtriser les systèmes de sens de son terrain (de Sardan, 2008). Grâce aux liens que j'ai pu tisser avec l'équipe encadrante de Juventud, j'ai pu participer à de nombreuses pratiques locales telles que la *pollada*⁵ mais également aux festivités carnavalesques telles que le *bando*⁶ et le *pregón*⁷. J'ai eu l'occasion de participer à ces festivités en compagnie de *Los carnavalocos*, une *comparsa*⁸ du quartier de San Sebastian. Les rues de Cajamarca sont imprégnées toute l'année de ces festivités par les traces de peinture qu'elles laissent sur les murs des maisons de chaque coin de rue. En outre, j'ai logé dans une chambre dont la propriétaire m'a très vite intégrée à sa famille élargie. Ces échanges m'ont permis d'être en contact proche avec d'autres habitants de Cajamarca et ainsi d'obtenir une vision plus élargie de mon terrain. Au cours du troisième mois, j'ai commencé à aller dîner à plusieurs reprises chez une de mes voisines. Cette dernière tenait *una tienda*⁹, ce qui m'a permis d'observer certaines coutumes de voisinage *cajamarquino*. Il arrivait très souvent que lors de ces repas, nous entendions « *vecina* »¹⁰ ou son diminutif *veci* de l'autre côté de la porte, signifiant que l'un des habitants souhaitait acheter quelque chose.

⁵ Il s'agit d'un plat typique péruvien à base de poulet souvent préparé dans le cadre d'une collecte de fonds. Ces fonds récoltés peuvent aider à l'achat de médicament ou encore à contribuer financièrement à un voyage scolaire.

⁶ Il s'agit d'un défilé dans les rues de Cajamarca marquant officiellement le début du carnaval.

⁷ Il s'agit d'un défilé qui se déroule chaque fin de semaine avant la semaine officielle du carnaval. Chaque *pregón* correspond à un quartier.

⁸ Troupe carnavalesque.

⁹ Petite épicerie que l'on retrouve au coin des rues.

¹⁰ Voisine

2) Entretien semi-directif

J'ai réalisé des entretiens semi-directifs auprès de bénéficiaires, d'anciens bénéficiaires, de travailleurs, mais également auprès de quelques parents. Cette technique, comme souligné par de Sardan (2008), est un moyen privilégié pour rendre compte du point de vue des acteurs. Au total, j'ai pu enregistrer une trentaine d'entretiens semi-directifs. La durée de ces derniers a fortement varié en fonction de l'âge de la personne interrogée. En effet, pour les plus jeunes, cela pouvait durer une dizaine à une trentaine de minutes, quant aux adultes, cela pouvait dépasser l'heure. À quelques exceptions près, récolter la parole de certains jeunes lors d'entretiens semi-directifs n'était pas une pratique aisée. De façon générale, des réponses assez succinctes m'étaient données sans trop de développement.

3) Entretien de groupe

De façon non sollicitée, travaillant en « situation naturelle » (de Sardan, 2008, p. 64), j'ai pu assister à un certain nombre de tables de débats. Abordant les thèmes des émotions, du machisme ou encore des droits de l'enfant, ces discussions permettent des prises de parole ouvertes à travers lesquelles les jeunes peuvent se positionner librement, partager leur expérience personnelle sur un sujet abordé.

4) Dessin

Chaque année, un concours de dessin est organisé au sein de l'association. Abordant un thème différent à chaque édition, l'association vise, par une démarche créative, à donner la parole aux jeunes. Cette année, le concours de dessins visait à s'interroger sur ce que signifie un enseignement scolaire de qualité.

4. Traduction et anonymisation

1) Traduction

Dans le cadre de ce travail, une traduction est proposée en bas de page pour les courtes citations qui sont incluses dans le texte. En ce qui concerne les extraits plus conséquents, mis en retrait, ces derniers sont directement traduits dans une volonté de fluidité de la lecture. Il s'agit de traductions personnelles ou réalisées à partir du logiciel de traduction Deepl. Dans les deux cas, conformément au « pacte

ethnographique », ces traductions aspirent à restituer le plus fidèlement les propos tenus par les acteurs de terrain (de Sardan, 2008).

Ce travail comporte notamment des limites méthodologiques en raison de mes compétences linguistiques qui restaient relativement insuffisantes.

2) Anonymisation

Bien que les propos présentés dans ce travail aient été récoltés sans volonté d'anonymisation, j'ai tout de même opté pour ne pas présenter leur identité telle quelle. Certaines trajectoires personnelles sont traversées de pratiques qui vont à l'encontre des politiques nationales. De ce fait, dans un souci des conséquences potentielles de mes écrits (Piron, 1996), j'ai recouru à l'utilisation de pseudonymes. Afin de rester cohérente avec les prénoms que l'on retrouve couramment dans la région de Cajamarca, j'ai mobilisé des prénoms de personnes rencontrées qui ne constituent pas des acteurs de terrain de cette recherche.

De manière à préserver l'anonymat de l'association, j'ai également opté pour un pseudonyme. De ce fait, dans ce travail le nom, que j'ai attribué à l'association est celui de « Juventud ».

Chapitre 2. Réflexivité

Au sein de la discipline anthropologique, une posture de neutralité axiologique est depuis largement dépassée. En lignée de la pensée du LAAP¹¹, « la subjectivité n'est pas niée, mais explicitée, elle devient un gage de l'objectivité » (Laurent, 2011, p. 48). De ce fait, dans cette partie, je tenterai de montrer de quelle façon la dimension biographique et l'intime ont eu une incidence tout au long de ma recherche, de sa conception à sa réalisation.

1. Avant terrain

L'idée d'un terrain à Cajamarca n'était pas anticipée, je n'avais d'ailleurs, au départ, pas d'idée de terrain privilégiée. C'est lors d'une discussion avec l'anthropologue Christine Grard, dans le cadre de mon tutorat de jury, que la proposition d'un terrain au Pérou fut mentionnée. Trois idées m'ont été suggérées et mon choix s'est arrêté sur l'association Juventud qui œuvre pour la protection des jeunes au sein de la ville de Cajamarca. J'ai été animatrice au sein d'un mouvement de jeunesse durant cinq ans, durant lesquels j'ai animé des jeunes de 4 à 16 ans. De ce fait, l'idée de me remettre dans la peau d'une animatrice m'attirait d'autant plus que le contact avec les jeunes me rassurait.

J'ai entrepris les démarches et j'ai contacté Javier, le coordinateur de Juventud, me présentant comme étudiante désirant réaliser un « stage » dans le cadre de ses études en anthropologie. Lors de son séjour en Belgique, en mars 2025, nous avons pu nous rencontrer. Cette première rencontre a eu lieu à Huy, dans la maison d'un des membres d'Esperanza, une organisation qui finance notamment Juventud. Lors de cette rencontre, j'ai pu obtenir une première idée des problèmes auxquels faisait face l'association : des réalités difficiles, des exigences normatives de la part du gouvernement de plus en plus difficiles à assumer, des familles désunies, une distribution des richesses non équitable, etc. Je n'ai malheureusement pas pu, en raison de ma faible maîtrise de l'espagnol, interagir plus amplement avec Javier. Toutefois,

¹¹ Le Laboratoire d'Anthropologie Prospective.

il m'a remercié pour l'intérêt que je portais à l'association et m'a exprimé sa reconnaissance d'accueillir une nouvelle volontaire. Par la suite, nous avons échangé par mail afin de définir les modalités de mon séjour.

2. Une position désignée, celle de *voluntaria extranjera*¹²

« Il est 15 h quand Javier vient me chercher à mon logement afin que nous fassions le trajet ensemble jusqu'à l'association. Arrivée à 7 h du matin à l'aéroport de Cajamarca et n'ayant pas dormi de la nuit, je suis très fatiguée. Nous empruntons une rue principale dont la pente est légèrement raide. Il y a pas mal de trafic. Le trajet durera à peu près dix minutes. Des parcs se dessinent de chaque côté des trottoirs. Sur le trajet, Javier me demande mes premiers ressentis et m'explique le fonctionnement des journées au sein de l'association. Lorsque nous arrivons à l'établissement, une cour se présente à nous, avec tout autour, des murs colorés. Des femmes y sont assises et discutent, nombreuses d'entre elles portent un *Sombrero de palla*¹³ et un *lliclla*¹⁴. De l'autre côté de la cour, deux adultes sont occupés à peindre une sculpture en forme de tortue. Javier m'explique que les enfants sont actuellement en activité organisée par des étudiants en psychologie. Une fois l'activité finie, il m'invite à entrer dans la pièce et me présente aux jeunes : « *Recibimos una nueva voluntaria extranjera que viene de Bélgica, Armelle, que se quedará con nosotros más o menos tres meses* »¹⁵. Des jeunes de tout âge me sourient et certains d'entre eux se sont mis à essayer de prononcer mon prénom tout en rigolant de la difficulté de sa prononciation »¹⁶.

Ces premiers mots prononcés par Javier à l'assemblée de jeunes qui se présentaient devant lui ont influencé en grande partie le futur de mon insertion. Une place, un statut m'avaient été attribués. Mon insertion a, par la suite, pris la forme que l'on pourrait qualifier de « *participant as observer* » (Atkinson, 1984 cité dans de Sardan, 2008, p.

¹² Volontaire étrangère.

¹³ Chapeau de paille.

¹⁴ Il s'agit d'un tissu rectangulaire tissé très coloré, utilisé pour porter les bébés ou transporter des marchandises.

¹⁵ « Nous accueillons une nouvelle volontaire étrangère qui vient de Belgique. Armelle, qui restera avec nous plus ou moins 3 mois ».

¹⁶ Extrait de carnet de terrain, septembre 2025, Cajamarca.

48). En effet, ce statut de volontaire étrangère m'a permis d'être partie prenante de l'association par mon implication aux activités, aux tâches quotidiennes, mais également aux réunions des membres du personnel. J'aidais les jeunes dans leurs devoirs quand cela m'était possible, je partageais les repas avec eux, nous réalisions des jeux lorsque nous avions le temps.

Le jeu, notamment, a joué un grand rôle dans mon rapport au terrain. À mon arrivée, étant encore novice dans ma pratique de l'espagnol, mes premiers échanges restaient relativement basiques. Mes premiers contacts avec les jeunes bénéficiaires de l'association étaient généralement semi-verbaux. Dans ce contexte, le jeu fut, à de nombreuses reprises, un intermédiaire privilégié entre moi et mes interlocuteurs. Ce support me permettait de venir à la rencontre de l'autre, mais aussi à ce dernier d'en faire de même, chacun étant « amené à se décentrer, se rencontrer » (Hermesse et al., 2012, p. 7). La proposition d'une partie était initiée par moi ou l'un des acteurs de terrain et petit à petit, des questionnements et des partages s'ensuivaient. Le jeu m'a permis d'incarner le statut de volontaire étrangère qui m'avait été attribué initialement par les membres de l'association. Et, de ce fait, de passer d'un état d'observatrice à celui de participante pleinement immergée dans son terrain. Selon moi, l'utilisation du jeu ne résultait pas d'un positionnement stratégique « spécifique au travail avec des enfants » par lequel j'aurais tenté d'adopter un rôle de *least-adult* (Mandell 1991 cité dans Razy, 2014). Il s'agissait plutôt d'une imprégnation du statut de volontaire étrangère par lequel j'avais été présentée.

3. « *A partir de ahora se trata de tu familia como lo es para mí* »¹⁷

Le 20 septembre, quelques jours après mon arrivée à Cajamarca, était organisée une grande activité à destination de toutes les familles bénéficiaires de l'association. Il s'agissait de la première fois où je rencontrais l'intégralité de ses membres. Je suis arrivée en plein milieu de l'activité accompagnée du président de l'association. Nous faisons le tour afin de saluer tout le monde sans interrompre l'activité. Certains jeunes m'ont fait un câlin en guise de salutation. Alejandra, l'une des membres de l'équipe

¹⁷ « A partir de maintenant, il s'agit de ta famille comme ça l'est pour moi ». Extrait de carnet de terrain, septembre 2025, Cajamarca.

encadrante, s'est ensuite dirigée vers moi, appareil photo à la main. Elle me l'a tendu et m'a proposé de réaliser les photos. Elle a ajouté à cette proposition que dès à présent, je faisais partie de l'association et qu'il s'agissait de ma maison comme ça l'était pour elle. À la suite de ces mots qui m'avaient été partagés par Alejandra, j'ai très vite compris que ce terrain s'inviterait à m'engager de façon forte. J'étais en quelque sorte telle une *insider*, non pas d'une « communauté » mais d'un projet, dès lors que j'occupais un rôle relatif au sein de la structure organisationnelle de l'association. Bien que je ne fisse pas partie de l'équipe encadrante, j'avais un statut d'« animatrice » au même titre que d'autres volontaires. Ma position pouvait s'apparenter à un « dédoublement statuaire » (de Sardan, 2008, p. 188), étant volontaire étrangère et de surcroît réalisant de la recherche (Bierschenk, 1988 cité dans de Sardan, 2008). Par mon implication sur le long terme, j'ai fini par être conviée à des projets liés à l'association ou encore à des réunions organisationnelles lors desquelles mon avis en tant que volontaire étrangère était le bienvenu. Ma pratique ethnographique s'est caractérisée par une implication marquée, un quotidien partagé où l'insertion sentimentale devenait d'autant plus forte au fil des mois qui s'écoulaient.

4. Malaise postcolonial

Les premiers jours, lors de mon arrivée, je n'ai pas osé sortir mon cahier de terrain. Je craignais que cela soit perçu de façon « voyeuriste » et je voulais permettre aux acteurs de terrain de « s'habituer » à ma présence. Le rythme quotidien et l'intégration m'ont amenée à perpétuer dans le temps cette décision initiale. Manque d'occasion perçue, je n'avais pas encore pris le temps d'informer les jeunes de mon autre casquette, celle d'anthropologue. Et pourtant, j'y pensais, chaque jour, en me rendant à l'association, je me le répétais, qu'aujourd'hui, j'aurais le courage d'en parler. Aller me présenter face à tous ces jeunes en tant qu'étudiante en anthropologie réalisant une recherche au sein de l'association dont ils faisaient partie n'était pas évident pour moi. Je me sentais comme paralysée, partagée entre ces insécurités et ma responsabilité éthique et déontologique d'en informer les acteurs de terrain. Après quelques semaines, je me suis lancée. Je me suis dit que l'excuse d'avoir de meilleures capacités en espagnol avant toutes explications ne tenait plus la route. Celle d'attendre de connaître mieux les jeunes avec qui je partageais mes journées n'était plus valable. Au contraire, la

responsabilité déontologique et éthique se faisait d'autant plus grande que le temps s'écoulait. Alors, je me suis lancée. Et toutes mes craintes se sont révélées sans fondement au vu des réactions qui se présentaient à moi. Bien que certains ne souhaitent pas participer aux entretiens, et ce, pour des raisons personnelles, la grande majorité s'est révélée volontaire et désireuse de contribuer à mon parcours académique.

J'ai longtemps pensé, en tout cas, jusqu'à mon retour en Belgique, que cet événement reflétait un manque de courage de ma part, une timidité que je n'arrivais pas à affronter. Mon corps tout entier s'excusait d'être là. Il fallait que je me fasse la plus petite possible et que mes interactions soient les plus ordinaires. Il y a certainement une part de vrai là-dedans. Toutefois, à la suite de la lecture de l'ouvrage « Intimité et réflexivité » (Defreyne et al., 2015), j'ai senti quelque chose se débloquer dans le caractère incommode que me rappelaient ces premiers contacts. Une autre clé de lecture s'était présentée à moi, celle du malaise postcolonial. Comme le souligne Pierre-Joseph Laurent, l'anthropologue, par sa seule présence, véhicule la vérité de sa culture (Laurent, 2011, p. 51). Ma profession, bien qu'elle ne soit plus liée à l'expédition coloniale, porte en elle un héritage colonialiste et une implication dans la reproduction de rapports inégalitaires (Laurent, 2011).

J'éprouvais ce malaise également en dehors du cadre associatif. Lors d'une soirée, j'ai été invitée à manger à la maison d'une de mes amies. Lors du repas, sa sœur m'interrogea sur mes études. Je lui dis que j'étudiais l'anthropologie, ce à quoi elle a répondu, sur un ton humoristique, que j'étais en train de les étudier. Bien que ce moment fût tout à fait humoristique, et ne relevait peut-être pas de connotations coloniales, j'ai ressenti un sentiment de gêne. J'avais peur d'être perçue comme ces explorateurs d'antan venus étudier ces « indigènes ».

Mon corps, blanc, figure d'Occident, représentait pour certains cette envie d'un ailleurs qui leur paraît meilleur. Lorsqu'une étudiante en psychologie me demandait, sur le ton de la plaisanterie, de la reprendre dans ma valise et qu'elle viendrait cuisiner pour moi. Lorsqu'un membre de l'association me confiait sa volonté d'aller vivre en Espagne, car à Cajamarca, il n'y voit pas d'opportunités professionnelles ni personnelles. Lorsque la mère de la famille qui m'accueillait me demandait comment

était la Belgique, s'il y avait du travail, comme elle craignait et ne voyait pas d'avenir pour ses filles au Pérou. D'autres « percevaient à travers moi des asymétries passées et contemporaines qui structurent le monde » (Mazzocchetti, 2015, p. 91). Lors d'une *pollada* à laquelle m'avait invitée une amie, son papa s'était interrogé sur ce qui m'avait amenée à Cajamarca, et notamment comment j'avais pu m'y rendre financièrement. Qu'allais-je répondre ? Que j'avais travaillé l'été pour payer le billet d'avion ? Mais sa fille travaillait également toute l'année, elle s'occupait de sa famille et réalisait ses études à côté et pour autant, elle ne pouvait pas se permettre de venir en Belgique pour réaliser son stage. Alors, cette colère de la part de son papa, je ne pouvais que la comprendre.

En somme, la question postcoloniale s'est manifestée dès les premiers instants de mon terrain par mes craintes, mes questionnements et mes potentielles projections, mais aussi tout au long de celui-ci dans ce qui se jouait autour de moi (Mazzocchetti, 2015, p. 89).

Partie II : Contextualisation de la recherche

Chapitre 3. De Tawantinsuyu jusqu'au Pérou

Afin de comprendre l'émergence de Juventud, une mise en contexte sociopolitique du Pérou est nécessaire. De manière exhaustive, je présenterai, par une approche socio-historique, l'émergence de l'inégalité socio-économique et de ses reconfigurations à travers le temps. Celle-ci nous permettra de comprendre comment les dynamiques historiques d'exclusion sociale se manifestent dans les vulnérabilités contemporaines des populations locales.

1. Invention d'une Amérique

La volonté d'un accès direct aux sources telles que les épices, les plantes tropicales et un intérêt pour les métaux précieux amenèrent les Européens à se mettre en chemin à la recherche de nouvelles voies commerciales. Pensant atterrir en Asie, c'est finalement sur le territoire actuel des Bahamas que Christophe Colomb débarqua en 1492, date que l'on associe communément à la « Découverte de l'Amérique ». Toutefois, l'Amérique n'a jamais été un continent à découvrir, mais bien une construction occidentale issue de l'histoire coloniale (Mignolo, 2005).

Bien que ces territoires n'étaient pas encore intégrés à la cartographie européenne, ces derniers étaient déjà peuplés par diverses civilisations. À ce sujet, on peut mentionner les Sioux, les Shuar, les Aztèques, les Mayas ou encore les Incas qui ont été, à la suite de la « conquête » espagnole, dénommés, de manière homogène, sous le terme d'Indien (Mignolo, 2005).

Croyant atterrir en Inde, Christophe Colomb identifie les peuples autochtones d'« Indien », une désignation qui s'étendra au fil des colonisations. Or, aucun indicateur, qu'il soit linguistique ou biologique, n'est en mesure de correspondre aux diverses réalités des peuples préhispaniques (Martinez et al. 2021).

Comme énoncé par l'anthropologue Guillermo Bonfil Batalla, le terme « Indien » est en réalité une catégorie supra ethnique produite par le système colonial, et qui ne peut se comprendre que dans ce cadre-là. La diversité et la pluralité des peuples

préhispaniques sont effacées par un terme différentiel afin d'identifier et marquer le colonisé (Bonfil, 1972 cité dans Martinez et al. 2021).

L'ordre social préexistant est démantelé, instaurant un nouvel ordre inégalitaire et hiérarchique fondé sur la relation coloniale. Cette nouvelle structure est légitimée par l'idéologie d'une suprématie du colonisateur par sa « race » et son degré de civilisation. L'Indien est alors considéré comme un barbare au statut inférieur qu'il faut civiliser. (Martinez et al. 2021).

Le sociologue Luis Martínez Andrade considère que la conquête espagnole correspond à l'émergence d'une nouvelle ontologie, celle de la subjectivité moderne occidentale. Ce sociologue avance qu'il s'agit de la première fois que les Européens développent une conscience de supériorité vis-à-vis d'un autre peuple¹⁸. La raison est instrumentalisée afin d'entretenir des liens d'exploitation et de domination par les Européens envers les Indiens qu'ils cantonnent au statut de non-être (Martínez Andrade, 2018).

Les peuples colonisés se voient notamment attribuer un tribut indigène, c'est-à-dire un impôt imposé aux Autochtones en raison de leur condition de colonisés. Ce tribut est aboli en 1854 dans le cas du Pérou, mais se maintiendra dans les faits jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle par la mobilisation de main-d'œuvre pour des travaux publics ou encore des levées de soldats (Martinez et al. 2021).

La « conquête » espagnole n'est pas seulement territoriale et matérielle, elle est aussi culturelle. Les autochtones n'ont jamais eu accès aux mêmes droits que les *Criollos*¹⁹. Les auteurs de l'ouvrage « Race et citoyenneté dans les Andes » (Martinez et al. 2021), soulignent qu'aujourd'hui encore, les descendants des peuples autochtones subissent les conséquences du racisme structurel limitant leur accès à la terre, aux ressources vitales et à des conditions de vie dignes, ce qui les positionne dans une situation de vulnérabilité. Ces auteurs affirment que l'injonction à l'intégration au modèle néolibéral demeure injuste et irréalisable, dans la mesure où ces populations ne disposent pas des mêmes possibilités de réussite que le reste de la société.

¹⁸ L'auteur souligne que l'Europe était consciente d'une supériorité sur le plan économique, politique et intellectuel mais qu'il s'agit de la première fois qu'elle développe une conscience propre de supériorité (Martínez Andrade, 2018).

¹⁹ Ce terme correspond aux individus qui s'affirment de descendance espagnole.

2. L'effondrement d'un Empire

La connaissance d'un « Nouveau Monde » pousse les Européens à entreprendre d'autres expéditions à la recherche de richesses, désireux d'y établir de nouvelles colonies. C'est dans ce contexte que Francisco Pizarro débarque en 1532, sur les côtes péruviennes. À l'époque, il s'agissait de Tawantinsuyu, territoire de l'Empire inca. Ce sont deux civilisations aux univers étrangers l'un à l'autre. Christine Grard, anthropologue, souligne que cette incapacité à comprendre l'autre sera « le motif de graves quiproquos prétextes aux premiers massacres » (Grard, 2018, p. 32).



Figure 1 : Peinture dans les rues de Banos del Inca, Photo Cosse. A. 2026

Au sein de Cajamarca, les symboles liés au face-à-face de ces deux civilisations ignorées jusque-là se retrouvent dans de nombreuses peintures décorant les murs de la ville. Cajamarca est une ville au passé historique lourd tant elle fut le lieu de l'effondrement de tout un empire. Atahualpa, vainqueur de la guerre fratricide²⁰, et donc empereur de l'Empire inca, fut capturé par les conquistadors lors de la bataille de Cajamarca. L'Inca proposa une rançon constituée d'une chambre remplie d'or et de deux en argent à Francisco Pizarro en échange de sa liberté. Bien qu'un accord soit conclu entre les deux représentants, une fois la rançon reçue, Atahualpa fut assassiné par les Espagnols à Cajamarca. Emmanuelle Piccoli, anthropologue, souligne que cet événement permet encore de comprendre la région de Cajamarca en raison de deux éléments qu'il met en évidence : l'importance des métaux précieux et la violence à l'endroit du monde andin (Piccoli, 2011, p.11). Grard (2018) note que lors de la

²⁰ À la suite du décès de Huayna Capac, ses deux fils, Atahualpa et Huascar, se disputent le contrôle de l'Empire inca.

colonisation espagnole, Cajamarca sera notamment partiellement rasée laissant place à de nouveaux bâtiments coloniaux, signifiant l'écrasement de la civilisation Inca par la domination espagnole.

Cet assassinat marque la fin d'une civilisation. Le repère vivant, fils du soleil, assurant l'harmonie de l'univers, est mort et c'est tout un monde cosmique qui est assassiné à travers lui. Wachtel (1976) souligne que la conquête espagnole est marquée par la violence, une violence qui continue dans la société coloniale tel un fait structurel. Cet historien mentionne la coexistence de deux secteurs, l'un minoritaire et dominant extrayant sa substance d'un secteur majoritaire et dominé par le jeu de la dominance et de la violence.

José Matos Mar (1986), l'un des pionniers de la discipline anthropologique au Pérou, souligne l'avènement de deux Pérou parallèles dès les premiers temps de la colonisation espagnole : D'un côté le « Pérou officiel », représentant de la culture du conquérant concentrée dans les villes et concentrant les instruments de pouvoir. De l'autre, « le Pérou marginalisé » dont les masses rurales, issues du peuple conquis, sont ignorées et oubliées (Matos Mar, 1986, p. 97). En somme, la conquête se caractérise par un rapport de domination-subordination par lequel l'héritage andin se voit marginalisé.

3. La naissance d'un Pérou républicain

L'indépendance péruvienne sera proclamée en 1821. Cette lutte pour l'indépendance du Pérou n'était pas une lutte populaire, mais une lutte menée par une oligarchie en vue de se libérer des obligations qui lui étaient imposées par la métropole (Matos Mar, 1986). Cette oligarchie était initialement constituée de deux tendances : les libéraux de la classe moyenne souhaitant construire des ponts avec le monde andin et les aristocrates conservateurs qui s'y opposaient (Jiménez, 2012). Mobilisant le système de subordination des colonisés, les « *Criollos* » instaurent leur domination à travers des structures héritées de l'époque coloniale (Matos Mar, 1986). Dans cette construction républicaine, les populations autochtones sont évincées du processus, écrasées par cette oligarchie et dépouillées de leurs terres (Benites et al., 2022). En

somme, l'indépendance péruvienne ne signifie pas l'émergence d'une nation, mais bien l'émergence de l'hégémonie *Criolla*.

1) République aristocratique

La défaite face au Chili lors de la Guerre du Pacifique (1879-1883) provoque la perte de territoire riche en nitrates, entraînant un remaniement à la fois politique et économique. Le Pérou fut obligé de diversifier ses ressources, dont le coton et le sucre à la côte, la laine et le minerai à la montagne, le café, le caoutchouc et la feuille de coca à l'intérieur du pays (Dabène, 2007). Néanmoins, ce modèle est critiqué en raison de son inégale répartition des richesses. En effet, ces dernières sont concentrées dans les mains de grandes familles propriétaires d'*haciendas*, exerçant un pouvoir direct sur l'État (Durand, 2017). Sans réel projet politique, l'oligarchie au pouvoir cherche à maintenir ses privilèges et ainsi, à assurer son bien-être. Face à cette élite, la majorité des Péruviens se cantonnent au statut de figurant ou de main-d'œuvre, exclus de toute citoyenneté (Salinas Desmond, 2008).

Cependant, la génération d'après-guerre amena à une prise de conscience du « problème indien » et des revendications sociales et foncières. Issus de l'université de San Marco, une jeunesse intellectuelle publia de nombreux textes, s'émancipant de la pensée dominante et critiquant un système dont ils étaient, eux-mêmes, bénéficiaires. À travers ces textes, cette jeunesse souhaite rendre compte de ce qu'ils considèrent comme l'« Indien actuel » dans la société péruvienne. Ils dénoncent les injustices, réalisant des écrits en faveur des ouvriers et des paysans, intégrant la question indigène dans la question sociale (Salinas Desmond, 2008 cité dans Gard, 2018).

Dans ce contexte, les élites au pouvoir, en recherche d'une réconciliation avec le peuple, ont mené une politique de valorisation du métissage visant à éduquer « la race », tout en promouvant l'immigration blanche. Ce projet politique fut vivement critiqué par les intellectuels de l'époque (Durand, 2017).

Malgré ces critiques, le pouvoir resta aux mains d'un triangle reliant les oligarques, l'État et les entreprises étrangères. Ce dernier persiste jusqu'à l'arrivée d'Augusto B. Leguía qui institua ensuite des relations clientélistes entre l'État et les acteurs non oligarchiques. Mettant fin à la démocratie oligarchique, Leguía établit un populisme

de droite. Bien qu'il se présente comme défenseur des populations autochtones, il établit des politiques obligeant ces populations aux travaux publics, débouchant sur de grands abus et de violentes confrontations. C'est dans ce contexte, que Victor Haya de la Torre et José Carlos Mariátegui font leur apparition, le premier fondant l'*Alianza Popular Revolucionaria Americana* (APRA) et le second le Parti socialiste. Les premiers partis populaires péruviens émergent, ouvrant la voie à la période politique de masse péruvienne, qui fut rapidement freinée par Leguía et ses alliés (Durand, 2017). Suite au régime de Leguía, une suite de dictatures s'ensuivit, investie par les intérêts extractifs et érigée sur la base du soutien de l'armée et des relations avec des capitalistes nord-américains (Klarén, 2000 cité dans Durand, 2017).

En somme, de la fin du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'économie péruvienne est dominée par une élite oligarchique. Les grands propriétaires d'haciendas, les industries extractivistes et les banques concentrent les richesses, lorsque celles-ci ne sont pas dévorées par la corruption. La masse appauvrie, quant à elle, en est exclue. Les élites locales, dépendant des capitaux étrangers, sont incapables d'établir un plan national, freinant le Pérou dans son processus d'industrialisation (Thorp et Bertram, 1978 cités dans Durand, 2017). Le pouvoir politique est maintenu dans les mains de l'élite oligarchique, premièrement de façon directe, ensuite de façon indirecte. L'exclusion des classes populaires, des paysans et des populations autochtones est maintenue par la restriction d'un suffrage réservé aux personnes alphabétisées (Thorp et Bertram, 1978 cités dans Durand, 2017).

2) Rupture avec l'ancien ordre

Le 3 octobre 1968, un coup d'État réformiste sera mené par la junta militaire péruvienne avec à sa tête le général Velasco Alvarado. Dénonçant « l'ordre social et économique injuste » (Dabène, 2007, p. 138), ces derniers souhaitent démanteler la dualité qui caractérise la société péruvienne en brisant son oligarchie. Par une stratégie populiste et autoritaire, loin d'une édification du socialisme, Velasco, via toute une série de réformes fondamentales, tente d'incorporer les « couches défavorisées urbaines et rurales, afin de faciliter le développement du pays » (Dabène, 2007, p.

139). Souhaitant supprimer la charge négative que revêt le terme *indio*²¹, Velasco rebaptise les habitants des campagnes les *campesinos*²², érigeant la culture andine au fondement de l'identité nationale.

Sa volonté de moderniser et d'industrialiser le pays mène Velasco à s'attaquer aux *haciendas* qu'il considère comme un frein à la modernisation et un régime d'exploitation (Piccoli, 2011). Une réforme agraire radicale sera mise en place : les terres furent expropriées et administrées par des coopératives, sans toutefois être distribuées massivement en raison de la préservation de la productivité (Dabène, 2007). Par cette réforme agraire et la nationalisation d'entreprises étrangères, le régime de Velasco marque une rupture avec l'ancien ordre péruvien, mais il peine à instaurer une nouvelle institutionnalité (Durand, 2017). L'opposition grandit petit à petit, à la fois syndicale, paysanne, provenant des élites et des couches moyennes. À cela, viennent s'ajouter les pressions nord-américaines ainsi qu'une situation économique qui s'affaiblit. Cette situation, affectant le régime, mène à un nouveau coup d'État mené par le général Morales Bermudez en 1975 (Dabène, 2007).

Bien que la propriété foncière soit radicalement réformée, la réforme agraire menée par Velasco n'a pas profondément modifié le statut économique de la majorité des paysans. En effet, bien que les paysans aient désormais accès aux terres, les relations de pouvoir, quant à elles, restent semblables (Martín Sanchez, 2002 cité dans Piccoli, 2011). Malgré la volonté initiale d'intégrer les campagnes au projet national, Piccoli (2011) souligne qu'au contraire, la réforme agraire a entraîné un renforcement de l'abandon des campagnes. Les villes et l'industrie sont au cœur des préoccupations tandis que la campagne ne suscite plus d'intérêt pour les élites dominantes. On observe un transfert des richesses issues du monde agricole vers les secteurs de l'industrie et du commerce principalement concentré dans les villes et régions côtières. En somme, en l'absence d'un changement profond des relations de pouvoirs permettant l'inclusion des populations exclues, la question agraire qui ne suscite plus l'intérêt des élites, se voit écartée des intérêts nationaux (Piccoli, 2011).

²¹ Indien.

²² Paysans.

Durant la période qui suit le régime de Velasco, le secteur privé retrouve de l'influence notamment dans le domaine politique. Dans les années 80, le mouvement politique de l'*Izquierda Unida* représente un obstacle aux politiques de libéralisation économique. Toutefois, l'inflation et la violence politique de l'époque, provoquent son déclin menant à l'instauration de politiques néolibérales (Durand, 2017).

4. L'ère du Néolibéralisme

Pour pallier l'inflation et la dette péruvienne, Alberto Fujimori, élu en 1990, met en place un programme d'ajustement économique avec l'appui du FMI et de la Banque mondiale. Il instaure une forte dévaluation de la monnaie qui sera nommée le « Fujishock » en raison de sa brutalité. Le pouvoir d'achat baisse considérablement, de nombreuses personnes sont licenciées ou font faillite. Bien que les politiques d'ajustements structurels qui suivirent relancèrent l'économie nationale, les retombées sont très inégalitaires. La dualité sociale s'intensifie et l'écart entre les seuils de pauvreté et de richesse se creuse (Grard, 2018).

Fujimori, élu initialement en 1990, réalise finalement un autocoup d'État, le 5 mai 1992, promulguant ainsi tous les décrets concernant la pacification qui lui avaient été annulés par le Congrès. Cet événement sera légitimé en raison de l'arrestation d'un des chefs historiques du Sentier lumineux. Cependant, Dabène (2007) souligne qu'il ne s'agit plus ici d'une coïncidence, car traqué depuis des mois, son arrestation aurait pu avoir lieu bien avant.

Il met en place une politique caractérisée par un néolibéralisme radical : l'État-centrique n'est plus, il est redéfini et propulsé au second plan, soumis à l'hégémonie de l'ordre social et de l'économie ouverte (Jiménez, 2012). Comme le souligne la sociologue Anahí Durand Guevara (2014), afin d'assurer la pérennité de ce modèle, un cadre normatif institutionnel est mis en place. Malgré un Congrès constituant démocratique controversé et un référendum jugé douteux, Fujimori conféra une légitimité à ces réformes par la promulgation en 1993 d'une nouvelle Constitution. Sur le plan économique, la privatisation des entreprises publiques amène à la concentration du pouvoir économique par « *una pequeña élite empresarial coludida*

con la mafia fujimontesinista »²³ (Durand Guevara, 2014, p. 61). Caractérisé par une « reprimarisation », ce modèle néolibéral fait de l'exploitation des ressources naturelles sa priorité (Durand Guevara, 2014). En ce sens, l'exploitation minière devient le secteur clé pour la croissance du PIB et de l'équilibrage des paiements du Pérou. Toutefois, cette croissance macroéconomique tend à occulter les réalités de nombreux Péruviens, caractérisées par la précarité. En effet, bien qu'une amélioration quant à la pauvreté monétaire nationale soit notée, celle des inégalités quant à elle ne diminue pas (Bos et Lavrard-Meyer, 2015).

En l'an 2000, Fujimori ne parvient pas à assurer sa réélection face à la pression populaire, notamment en raison des accusations de corruption. Il doit fuir au Japon en 2002, face à la prise de connaissance des aspects les plus sombres de sa dictature par le peuple péruvien (Dabène, 2007). Malgré le temps qui s'est écoulé depuis, Anahí Durand Guevara, qualifie la société péruvienne actuelle de société post-fujimorsite, expliquant sa pérennité par trois facteurs (Durand Guevara, 2014, p. 68) :

- 1) Le maintien du cadre économique néolibéral.
- 2) Les obstacles constitutionnels qui légitiment ce modèle.
- 3) Un consensus autoritaire et conservateur vis-à-vis de l'histoire récente et des formes de gestion de la contestation sociale.

Les gouvernements successifs n'ont en effet pas remis en question le cadre législatif hérité de Fujimori, suivant la même ligne politique caractérisée par le néolibéralisme et la corruption (Grard, 2018).

5. Citoyenneté péruvienne

Au fil de ce chapitre, il a été possible de voir comment le Pérou, depuis les temps de sa colonisation, est caractérisé par une exclusion sociale inscrite historiquement et structurellement dans le temps. L'anthropologue Christine Grard souligne notamment que l'Histoire du Pérou est révélatrice d'une lutte pour la reconnaissance d'une citoyenneté pleine et entière. Il n'est octroyé au monde populaire qu'une citoyenneté partielle. Maintenu en marge de la société, le monde populaire, bien que possédant une

²³ « Une petite élite entrepreneuriale de mèche avec la mafia fujimontesiniste ».

citoyenneté politique à travers le droit de vote, ne dispose pas d'une citoyenneté sociale, culturelle ou encore économique (Grard, 2018, p. 50).

C'est à travers ce contexte qu'il est possible de mieux appréhender la situation des familles de Cajamarca, une ville située dans la *Sierra*²⁴, historiquement marginalisée, mais convoitée pour son sol riche en minéraux. Il est essentiel de remettre la pauvreté qui touche ces populations dans une perspective historique tant les richesses et le pouvoir politique ont été concentrés dans les mains d'une élite, excluant la majorité du peuple péruvien. Une marginalisation qui reste encore ancrée dans le contexte actuel ainsi que dans l'esprit de sa population. Lors d'une discussion avec un ami, ce dernier abordait notamment la connotation négative qui était attribuée par certains, à la population de la *Sierra* :

« Nous marchons dans les rues de Cajamarca en direction de la *Plaza de Armas* tout en discutant de divers sujets. Antonio, un ami que j'ai rencontré dès mon arrivée, me partage que de nombreuses personnes blanches venant notamment de Lima et détenant plus d'argent marginalisent la population provenant *del campo*²⁵. Que selon lui, l'État participe à cette marginalisation et que ça n'aide pas. Il ajoute que personnellement, il vient de la *Sierra* que ce sont ses origines et qu'il n'en a pas honte »²⁶.

6. « *Perú tiene mucho oro pero la gente es pobre* »²⁷

Cajamarca est une région située au nord du Pérou, dans les Andes, à une hauteur de 2750 mètres d'altitude approximativement. Historiquement, il s'agit d'une région essentiellement agricole habitée majoritairement par des communautés paysannes. L'activité minière s'y limitait à des mines souterraines situées autour de la ville de Hualgayoc jusqu'en 1990. À la suite des politiques néolibérales sous le régime de Fujimori, le droit d'exploiter les ressources naturelles s'est accru dans la région. C'est à cette période qu'émerge en 1993, l'exploitation minière de Yanacocha²⁸, la plus

²⁴ Correspond à la région montagneuse du pays, les Andes.

²⁵ De la campagne.

²⁶ Extrait de carnet de terrain, octobre 2025, Cajamarca.

²⁷ « Le Pérou a beaucoup d'or mais la population est pauvre » Extrait d'entretien avec Javier, janvier 2026, Cajamarca.

²⁸ Initialement, cette exploitation minière fut créée par un consortium international composée de Newmont Corporation (entreprise états-uniennes), Compañía de Minas Buenaventura (entreprise péruvienne) et International Finance Corporation. Depuis 2022, Yanacocha est entièrement entretenue et détenue par Newmont Corporation.

grande exploitation d'or de tout le continent américain (Piccoli, 2017). Les terres sont petit à petit accaparées par les entreprises transnationales pour en faire des concessions minières. Piccoli (2012) qualifie cette situation de « contre-réforme agraire » : les terres autrefois distribuées aux paysans sous le régime de Velasco, retournent dans les mains extérieures sous l'impulsion des politiques néolibérales. L'insécurité foncière est grandissante. Lors de mon terrain, l'achat des terres des *campesinos* par les entreprises minières fut mentionnée à de nombreuses reprises, soulignant la diminution des terrains agricoles et par conséquent de l'activité agricole elle-même.

Bien que l'exploitation minière amène des développements économiques au sein de l'entité nationale, ces derniers sont inégaux. Lima, capitale où l'on retrouve l'élite et les classes moyennes, est privilégiée dans les impacts du développement économique (Piccoli, 2017). Bien que l'exploitation minière provoque un boom économique, ce dernier ne s'accompagne pas d'une réelle redistribution des richesses. Au contraire, la réalité est empreinte d'une violence produite à la fois par l'État et le système économique qui marginalise des parts importantes de sa population pour s'adapter à une modernité mondialisée (Peemans, 2004 cité dans Grard, 2018). Au-delà de ces inégalités de redistribution des richesses, les populations des zones où les ressources sont extraites font face à des problèmes environnementaux tels que la contamination de l'eau (Piccoli, 2017).

Mariela (ancienne bénéficiaire) : À l'époque, le maire a fait des promesses, il a promis de prendre des mesures pour éviter la pollution de l'eau, mais on n'a rien vu de tout ça. Souvent, c'est aussi à cause de l'exploitation minière qu'il y a eu une pénurie d'eau, car l'eau polluée ne nous servait plus à rien, et à un moment donné, il est même arrivé que, dans certains endroits de notre ville, on en vienne à boire de l'eau totalement insalubre, mais les gens n'ont pas le choix, ils doivent la boire, donc c'est un problème²⁹.

Malgré les apparences d'une ville qui se serait développée grâce à l'exploitation minière, le département de Cajamarca, comme mentionné précédemment, est caractérisé par le taux de pauvreté monétaire le plus élevé du pays. Un paradoxe dont

Source : Wikipedia contributors. (2026, 6 avril). *Yanacocha*. Wikipedia. <https://en.wikipedia.org/wiki/Yanacocha> (consulté le 19 mai 2026).

²⁹ Extrait d'entretien avec Mariela, décembre 2025, Cajamarca.

me faisait part l'un de mes interlocuteurs : « *Perú tiene mucho oro pero la gente es pobre* »³⁰. Cette situation est, en fin de compte, révélatrice du continuum historique de la dualité établie entre les zones côtières où l'élite et les grandes villes se concentrent en opposition aux zones andines considérées de second rang (Piccoli, 2017).

L'exploitation minière apporte avec elle d'importants développements économiques urbains. Bien que l'entreprise minière Yanacocha ne soit pas directement acteur dans la planification urbaine, les dynamiques économiques dont elle constitue un moteur ont un impact considérable dans le développement de la ville. On observe, en effet, une forte croissance des investissements immobiliers, commerciaux et publics. Vega-Centeno (2013), un sociologue urbain, souligne que ces derniers visent à répondre aux besoins des nouveaux acteurs économiques insufflés par l'économie minière. Par les budgets salariaux dont disposent Yanacocha et les entreprises fournisseurs, certains revenus dépassent hautement ceux des revenus moyens de la population locale. En ce sens, on voit émerger un groupe doté d'un pouvoir d'achat élevé qui constitue une élite urbaine. Cette dernière provenant essentiellement de Lima ou de l'étranger amène avec elles des nouveaux besoins et des envies de reproduction des modes de vie d'urbanisation métropolitaine. Pour qualifier ces transformations spatiales, Vega-Centeno mobilise le concept d'« urbanisation diffuse » développé par Capel (2003, cité dans Vega-Centeno, 2013). Il explique que le processus d'urbanisation se déploie sans créer de réels liens avec le tissu urbain préexistant, mais plutôt en développant des espaces exclusifs qui répondent avant tout aux attentes de cette nouvelle élite urbaine. On voit dès lors émerger différentes institutions telles que des écoles privées, des cliniques privées ou encore des centres commerciaux à destination de cette nouvelle catégorie d'acteurs économiques (Vega-Centeno, 2012). Ces structures sont donc créées afin de répondre aux besoins de cette élite urbaine et sont en réalité inaccessibles pour une grande majorité de la population. La dualité sociale au sein de Cajamarca se reflète ainsi dans le fossé entre les infrastructures du secteur privé et du secteur public. Un fossé qui est ressenti par certains acteurs de terrain et qui s'exprime en termes d'inégalité des chances.

³⁰ « Le Pérou a beaucoup d'or mais la population est pauvre ». Extrait de carnet de terrain, octobre 2025, Cajamarca.

Mariela : Oui, il y a un manque de services, pour être honnête. Je pense que, dans l'ensemble, notre pays néglige tout ce qui touche aux services publics : tout est de mauvaise qualité. En revanche, si l'on parle du secteur privé, c'est une autre histoire. C'est pourquoi je pense que ce sont là les véritables problèmes auxquels nous pourrions être confrontés ici, dans cette ville... On n'a pas les mêmes chances, surtout quand on appartient à, ou plutôt, quand on a affaire à tout ce qui touche aux institutions publiques ; on n'a pas les mêmes chances, que ce soit en matière de santé, comme tu le dis, ou d'éducation, par exemple³¹.

Selon l'un de mes interlocuteurs, l'exploitation minière est à l'origine de nombreux problèmes socio-économiques de la ville. Il me soulignait que de nombreux terrains étaient vendus et que l'activité agricole et pastorale, quant à elle, diminuait. Anciennement agricole, l'activité principale de la région est désormais l'activité minière. Toutefois, malgré les promesses de développement économique qui accompagnent l'installation de la mine de Yanacocha, ces dernières peinent à se manifester. Alors que la pauvreté monétaire à l'échelle nationale diminue, celle du département de Cajamarca s'accroît et se caractérise par le taux de pauvreté le plus élevé du pays.

Le développement économique s'accompagne également de nouvelles aspirations et d'exode rural. Toutefois, comme souligné précédemment, la réalité n'est pas telle que ces familles l'espéraient. Ces dernières sont parfois confrontées à une tout autre réalité, celle d'une ville où tout s'appréhende avant tout en termes monétaires : « *Ahí (en la Altura) siembras tus papas, ya no compras como acá en la ciudad. Acá es todo plata* »³². Tandis que l'activité agricole baisse et que la pression foncière s'accroît, la ville peine à pouvoir intégrer les populations issues de l'exode rural au sein de son système économique. Ces familles se retrouvent au sein des zones péri-urbaines, des espaces dotés de faible ou absente d'infrastructures adéquates. La précarité s'accroît, amenant de nombreux habitants à réaliser du travail informel comme stratégie de résilience économique. La transition rapide d'un cadre de vie initialement agricole à un cadre de vie urbain ne profite qu'à une élite et se caractérise par une précarité croissante pour des pans entiers de sa population. Cette fracture sociale est d'autant

³¹ Extrait d'entretien avec Mariela, décembre 2025, Cajamarca.

³² « Là-bas (dans les hauteurs) tu sèmes tes pommes de terre, tu n'achètes pas comme ici en ville. Ici, tout coûte ». Extrait d'entretien avec Ana Paula, février 2026, Cajamarca.

plus perceptible dans le bas de la ville qui se dessine autour des centres commerciaux. Ces bâtiments gigantesques semblent se tenir en maître au sein de Cajamarca. Ces surfaces constituent des concurrences directes aux marchés locaux dont les petits indépendants et vendeurs informels se voient d'autant plus précarisés. Ces bâtiments de consommation deviennent des lieux d'occupation pour certaines familles qui investissent certaines enseignes telles que KFC, Pizza Hut, The North Face, ou encore New Balance, etc. Pour d'autres, en revanche, ces mêmes lieux constituent leur point de vente de bonbons, s'inscrivant dans des stratégies de survie quotidienne. C'est dans ce contexte, d'un désenchantement face aux espoirs d'obtenir de meilleures opportunités professionnelles que l'association civile Juventud voit le jour :

Javier : Petit à petit, les choses ont changé à Cajamarca. À l'apogée de l'exploitation minière, de nombreux enfants travaillaient dans le centre, principalement dans la ville, à la Plaza de Armas, où les enfants exerçaient différentes activités, comme garder des voitures ou vendre des bonbons. Mais c'était risqué, car il y avait beaucoup de bars où l'on consommait de l'alcool et des drogues, alors c'est là que les enfants couraient le plus de risques, d'autant plus qu'ils restaient dehors jusque tard dans la nuit³³.

³³ Extrait d'entretien avec Javier, janvier 2026, Cajamarca.

Chapitre 4 : Juventud

Au cœur de la ville de Cajamarca, on peut recenser un certain nombre d'associations dédiées à la protection des enfants. Lors de la Journée internationale des droits des enfants, le 20 novembre, j'ai notamment eu l'occasion de rencontrer certaines d'entre elles dans le cadre d'un événement organisé collectivement par ces différentes associations : Micanto, Manthoc, Chibolito, Incawasi, etc.

Les deux premières travaillent principalement à la défense des droits des enfants travailleurs. En ce qui concerne Chibolito, cette association vise à protéger les jeunes des risques psychosociaux en contribuant à leur développement intégral. Quant à Incawasi, elle cherche à autonomiser les enfants en fournissant des outils en matière d'éducation, de santé et de développement personnel.

Dans cette partie, je me consacrerai principalement à la présentation de l'association dans laquelle j'ai réalisé une immersion de 5 mois : l'association Juventud. En ce sens, je présenterai un aperçu de son histoire et de ses principaux acteurs. J'aborderai de quelles manières fonctionne l'accompagnement proposé par Juventud, la population actuelle accueillie et enfin, son financement.

1. Origine et histoire

L'Asociación civil Juventud fut créée à l'aube du XXI^e siècle. Se promenant dans les rues de Cajamarca le soir, les fondateurs ont constaté un grand nombre de mineurs mendians ou exerçant une activité professionnelle telle que la vente de bonbons. Bien qu'il existât déjà des associations à cette époque, ces dernières se concentraient essentiellement sur les enfants exerçant un travail de jour et ne traitaient pas particulièrement celui de nuit. Au vu de cet état des faits, le projet a pris naissance. L'un des membres de l'association me présenta cette période de la façon suivante :

C'était une époque où il y avait un grand essor lié à l'exploitation minière Yanacocha qui a commencé à travailler à Cajamarca en 1993, il me semble. Donc c'est une époque qui est passée et il y a eu beaucoup de mouvements économiques. Là-bas, les centres commerciaux qui ont commencé à se développer durablement, mais aussi il y a des enfants et des familles qui ont migré de la campagne à la ville dans le but de pouvoir trouver une opportunité

de travail en ville. Parce que depuis que la mine a commencé, le mouvement économique a commencé, non ? Mais malheureusement, les choses ne sont pas comme ils croient. Donc les familles qui viennent de l'extérieur ne sont pas en capacité, ne sont pas préparées à affronter les activités professionnelles de la ville, car elles viennent de la campagne. Du coup, elles ont commencé à avoir des difficultés, premièrement où vivre, elles ont commencé à vivre dans les zones urbaines de Cajamarca et bien sûr, après, à ne pas avoir les revenus économiques qu'elles cherchaient. Malheureusement, cela a amené les familles à commencer à sortir pour faire du travail informel, du travail ambulatoire et pratiquement à inclure les enfants. Alors, nous à Juventud, nous avons commencé à travailler avec les enfants qui travaillent dans la rue les nuits³⁴.

Au début du projet, Juventud n'était pas une association. Il s'agissait d'une *casa de acogida*³⁵ au sein de laquelle les jeunes pouvaient loger et trouver refuge quand ils ne disposaient pas de foyer ou dont les relations familiales étaient compliquées. Très vite, une question est apparue, « quel nom allons-nous donner à notre maison ? » et c'est là que les premiers bénéficiaires, il y a plus de 25 ans, ont décidé de la nommer « *casa de acogida Juventud* ».

À la suite d'une modification de la législation du MIMP³⁶, Juventud ne put plus accueillir de jeunes afin qu'ils puissent y loger comme c'était le cas au début. Bien que la législation soit réalisée afin d'offrir une protection et un service optimal, les standards attendus en termes d'infrastructures ne permettent plus à Juventud de proposer un logement d'urgence et privent, d'une certaine manière, certains jeunes de disposer d'un espace d'accueil.

En raison de ces modifications législatives, l'association fait preuve de résilience. Elle reconfigure sa stratégie d'action pour tout de même, parvenir à proposer son aide malgré les impératifs législatifs et le manque de soutien étatique. Dès lors, Juventud est devenue une maison d'accueil de jour accueillant les jeunes de 9 h à 18 h du lundi au vendredi.

³⁴ Extrait d'entretien avec un membre de l'association, janvier 2026, Cajamarca.

³⁵ Maison d'accueil. Les jeunes pouvaient y loger 24h/24h.

³⁶ Ministerio de la Mujer y Poblaciones Vulnerables.

2. Principaux acteurs

Aujourd'hui, l'association repose principalement sur une équipe de quatre travailleurs. Compte tenu de cet effectif restreint, et afin de garantir l'anonymat de mes acteurs de terrain, je me limiterai à une présentation succincte de leur fonction.

Au sein de l'équipe, on retrouve deux professeurs de profession. Tous deux sont présents depuis les débuts de l'association et y travaillent depuis maintenant plus de 20 ans. Récemment, deux nouveaux membres se sont ajoutés à l'équipe encadrante : un(e) assistant(e) social(e) et un(e) psychologue. Au-delà de ces fonctions spécifiques, on retrouve également la supervision d'un atelier d'alphabétisation destiné aux parents des bénéficiaires et la supervision d'un atelier de menuiserie. Il est important de souligner que, bien que chacun dispose d'un domaine spécifique, ensemble, ils réalisent un travail général d'assistance et d'encadrement aux bénéficiaires ainsi que le *trabajo de calle*³⁷.

Le sentiment qui règne au sein de cette équipe peut être caractérisé par cette phrase que l'un des membres me partageait lors d'un entretien : « *El equipo es algo que nos ayuda, mejor dicho. Cada quien va centrado a su área y en conjunto logramos muchas cosas* »³⁸.

En parallèle de l'équipe encadrante, l'association peut compter sur l'aide de bénévoles, mais également de volontaires étrangers. Certains y réalisent un volontariat une fois et ne reviennent plus, d'autres y retournent de façon régulière. En outre, depuis bientôt deux ans, l'association accueille des étudiants en psychologie de l'université de Cajamarca afin que ces derniers puissent y réaliser leur stage. Lors de mon terrain, j'ai pu rencontrer plusieurs étudiants réalisant leur stage au sein de l'association. Finalement, des bénévoles viennent aussi, de manière occasionnelle, apporter leur aide.

³⁷ Travail de rue.

³⁸ « L'équipe est quelque chose qui nous aide, pour ainsi dire. Chacun se concentre dans son domaine et ensemble, nous accomplissons beaucoup de choses ». Extrait d'entretien avec un membre de l'équipe encadrante, février 2026, Cajamarca.

3. Fonctionnement

Le travail que j'ai pu observer au sein de l'association peut se diviser en deux catégories : celui réalisé en dehors de l'association et celui réalisé au sein même de l'association.

1) *Trabajo de calle*

Le travail réalisé en dehors de l'association est nommé « *trabajo de calle* ». Celui-ci se subdivise en plusieurs phases, que je peux illustrer avec un cas précis, le parcours de Claudia, huit ans, qui a connu Juventud en 2025.

a) La rencontre avec les jeunes

« Aujourd'hui, j'accompagne l'équipe à réaliser le *trabajo de calle*, on m'informe que nous allons nous diriger du côté du marché, où ils ont pu rencontrer une petite fille quelques semaines auparavant. Une fois arrivée, de loin, j'observe effectivement une jeune fille assise au coin d'une rue avec autour d'elle un ensemble de marchandises se trouvant dans de grands sacs. Elle réalise les transactions avec fluidité, échangeant les marchandises contre de la monnaie, tout en s'assurant de rendre le surplus aux passants. Diego, un membre de l'équipe, la salue et lui demande comment elle va depuis la dernière fois. Après avoir dialogué un instant, il lui demande s'il peut jeter un œil à son carnet d'école, cette dernière acquiesce. Il l'interroge sur ses matières préférées, celles qui lui paraissent plus compliquées. Il lui tend ensuite du matériel scolaire et lui demande si sa maman est dans le coin. La jeune fille lui répond que non, qu'elle est toute seule, alors Diego l'informe que nous reviendrons une autre fois. Nous continuons notre chemin, descendant la rue et pénétrant à l'intérieur du marché. Des allées se présentent à nous, chacune constituée de stands les uns à la suite des autres. Au-dessus de nos têtes, des morceaux de tôles empêchent les rayons du soleil parfois très forts de passer. L'ambiance y est assez froide et sombre, il n'y a pas beaucoup de personnes qui travaillent aujourd'hui. Nous pénétrons au fond du marché jusqu'à croiser le stand de fruits tenu par une jeune fille. Nous la saluons tout en nous présentant. Elle s'appelle Claudia et est âgée de huit ans. Diego lui explique le travail que réalise Juventud tout en lui demandant si parfois, elle aimerait avoir

de l'aide pour ses devoirs, ce à quoi elle nous répond que oui. Il lui pose quelques questions telles que le nom de son école, ses matières préférées, etc. Il l'informe que nous reviendrons dans la semaine afin de l'aider à réaliser ses devoirs. Nous la saluons avant de sortir du marché pour continuer notre tour »³⁹.

Lors de cette première phase, l'équipe de Juventud rentre en contact avec les jeunes qu'ils croisent en train de réaliser une activité économique. Dans certains cas, cela se déroule la journée comme avec Claudia, mais il est plus fréquent que ce travail se réalise le soir au sein de zones commerciales telles que « Open Plaza », « Real Plaza » ou « Mega Plaza ». Ce premier contact peut être la proposition d'une aide scolaire, ou d'un café et d'un sandwich tout en conversant un instant.



Figure 2 : Stand de fruits au marché. Photo Cosse A. 2025

b) La mise en relation avec les familles des jeunes rencontrés.

« Dans l'après-midi, nous nous dirigeons au marché où nous nous étions rendus la dernière fois afin de réaliser du *trabajo de calle*. Nous y rencontrons une nouvelle fois Claudia, mais cette fois-ci, accompagnée de sa petite sœur âgée de trois ans. Claudia s'occupe du stand tout en gardant un œil sur sa petite sœur. Nous lui demandons si sa maman est dans le coin, car nous aimerions lui parler. Elle nous dit que non mais qu'elle devrait venir plus tard. Alors, nous lui demandons si elle souhaiterait qu'on l'aide à réaliser ses devoirs en attendant, ce qu'elle accepte. Diego part continuer sa ronde en compagnie tandis que Sarahei, étudiante en psychologie et réalisant son stage au sein de Juventud, s'assied à côté de Claudia et commence à l'aider. Aujourd'hui,

³⁹ Extrait de carnet de terrain, septembre 2025, Cajamarca.

Claudia réalise des devoirs sur les planètes. Sarahei et moi ne sachant pas toujours les réponses, prenons malheureusement notre téléphone pour s'assurer de la concordance des réponses. Quelques minutes plus tard, la maman de la jeune fille arrive à son lieu de travail. Nous nous présentons à elle tout en expliquant que nous sommes en train d'aider sa fille à la réalisation de ses devoirs. Sa maman nous remercie et s'occupe de sa plus petite fille. À plusieurs reprises, la maman de Claudia nous offrira des fruits afin de nous remercier pour notre aide. Une fois les devoirs réalisés, nous l'informons que Diego reviendra plus tard pour lui expliquer davantage le fonctionnement de Juventud »⁴⁰.

La deuxième phase peut être expliquée par la mise en relation avec les familles des jeunes rencontrés. L'association est dans l'obligation, vis-à-vis de l'État, d'obtenir une autorisation parentale afin de pouvoir poursuivre le travail auprès des jeunes. Avant, ce n'était pas le cas, il n'y avait pas de législation quant à la venue des enfants au sein de Juventud. Les travailleurs accueillaient les jeunes qui étaient dans le besoin pour cause de précarité ou de maltraitance au sein du foyer. L'extrait suivant met en évidence la potentielle mise à l'écart des jeunes les plus vulnérables en raison des opérations bureaucratiques qui sont désormais exigées :

Javier : Au début, Juventud sortait dans la rue, rencontrait des enfants et les amenait à Juventud. Maintenant, comme je te disais, il y a eu des changements dans le gouvernement, du coup il ne nous permet plus d'amener directement les enfants à l'association. On peut faire un suivi dans la rue, et les parents sont ceux qui réellement prennent la décision de venir d'eux-mêmes et de demander l'aide avec une autorisation pour pouvoir les prendre en charge⁴¹.

De ce fait, une fois un contact établi auprès des jeunes, les travailleurs tentent d'entrer en contact avec les parents. Dans le cas où les parents sont intéressés par la proposition de l'association et avec l'autorisation de l'État, ces derniers s'y rendront afin que l'assistant(e) social(e) puisse réaliser un travail administratif. Toutefois, ce n'est pas

⁴⁰ Extrait de carnet de terrain, octobre 2025, Cajamarca.

⁴¹ Extrait d'entretien avec Javier, février 2026, Cajamarca.

toujours le cas, il arrive que certains parents ne souhaitent pas entrer en relation avec l'association.

« Sur le chemin du retour, Diego m'indique une dame vendant des marchandises sur le trottoir. Il m'informe que son enfant travaille également dans la rue, mais que cette dernière ne souhaite pas collaborer avec Juventud »⁴².

c) L'intégration au sein de l'association.

Enfin, la dernière phase du *trabajo de calle* pourrait être considérée comme l'intégration du jeune en tant que bénéficiaire au sein de l'association :

« Ce matin, comme tous les matins, chaque enfant réalise ses devoirs. Je m'attèle à aider ceux dont j'ai les capacités. Aujourd'hui, comme à peu près chaque jour, je fais des mathématiques de niveau primaire. Cette matière ne me demandant pas une compréhension de l'espagnol trop précise, je me sens plus apte à apporter de l'aide correcte. Nous sommes assis sur les chaises en plastique disposées tout autour d'une grande table. Je me trouve en face de la porte, toujours grande ouverte et donnant vue sur l'entrée par laquelle chaque personne doit passer pour entrer à l'association. Une ombre m'interpelle, alors je lève la tête quand j'aperçois Claudia, la jeune fille que nous avons rencontrée au marché avec l'équipe lors d'une ronde. Le sourire aux lèvres, elle me salue, se souvenant de nos rencontres. Diego l'invite à s'installer et à se mettre également à l'exercice de ses devoirs »⁴³.

Il est important de souligner que chaque parcours est singulier. En effet, celui de Claudia est un exemple permettant d'obtenir une première approche du travail réalisé par l'association. Toutefois, chaque cheminement vers l'intégration au sein de Juventud prend son temps. Il arrive parfois que la mise en relation auprès des parents prenne plus de temps ou que celle-ci ne puisse se faire. Dans ce cas-là, le travail de Juventud, pour des raisons juridiques, devra se cantonner au dialogue et à des moments partagés dans la rue auprès des jeunes.

d) Le "bouche-à-oreille"

Bien que de nombreux jeunes aient fait la rencontre de l'association dans le cadre du *trabajo de calle*. Nombreux bénéficiaires l'ont connu via un réseau relationnel. Une

⁴² Extrait de carnet de terrain, septembre 2025, Cajamarca.

⁴³ Extrait de carnet de terrain, décembre 2025, Cajamarca.

tante, un cousin, un compagnon d'école ou le conseil d'un professeur, ces derniers sont de multiples intermédiaires à la venue de jeunes au sein de Juventud. Il s'agit aussi de membres de la famille d'anciens bénéficiaires, qui à leur tour font un bout de chemin au sein de l'association. Fabian, notamment, est le fils de Manuel, l'un des premiers bénéficiaires accompagnés par Juventud.

Cette multiplicité de rencontres a conduit l'association à devoir réaliser une tâche de « criblage » en vue de la demande qui parfois ne remplissait pas les conditions spécifiques au travail de Juventud.

Javier : Il y a des familles qui se passent le mot aussi dans la rue et disent qu'il y a un lieu où ils peuvent t'aider et tu peux peut-être aller y jeter un œil. Il y a beaucoup, beaucoup de familles qui arrivent. Il y a des familles qui réellement n'ont pas besoin de l'aide, mais qui viennent pour le chercher, car elles veulent du confort. Et comment on fait ? Alors, maintenant, il y a comme une sélection où l'assistant(e) social(e) fait une entrevue, le/la psychologue fait une entrevue et on voit si cette famille a besoin d'être un bénéficiaire de Juventud⁴⁴.

2) Travail au sein de l'association

La deuxième catégorie se déroule au sein de l'association. Ce travail comprend à la fois différents ateliers : de menuiserie, d'artisanat, de cuisine, de tissage et de loisirs, mais également un travail quotidien de renforcement scolaire et de suivi psychologique. L'un des objectifs principaux est de scolariser chacun des bénéficiaires présents. L'importance dédiée à la scolarisation sera notamment abordée dans un chapitre ultérieur.

Au-delà d'un travail individuel auprès du bénéficiaire, c'est tout un travail réalisé au sein de la cellule familiale qui prend forme. Face au constat qu'un accompagnement uniquement auprès des jeunes n'amène pas à un changement rapide des conditions de vie et du traitement au sein du foyer, l'association, depuis 2019, a intensifié le travail à l'entière du cadre familial. Une fois que la famille du bénéficiaire semble avoir atteint les objectifs initiaux, celle-ci cesse d'être membre bénéficiaire afin de laisser sa place à d'autres familles qui le nécessitent.

⁴⁴ Extrait d'entretien avec Javier, février 2026, Cajamarca.

4. Population actuelle

En moyenne, chaque année, 60 à 80 jeunes sont pris en charge par l'association, soit 40 à 50 familles. Il s'agit majoritairement de jeunes provenant de familles en situation de pauvreté ou d'extrême pauvreté, mais également d'enfants en condition vulnérable ayant, pour certains, subi des violences de type psychologique ou physique. Au sein de cette population, certains enfants travaillent le week-end, certains la nuit, d'autres ne travaillent pas. J'aborderai ce point plus amplement dans un chapitre ultérieur. Les pères sont pour la majorité maçon ou chauffeur de moto taxi tandis que les mamans sont principalement femmes au foyer, vendeuses ou réalisent du travail domestique. Malgré les difficultés économiques rencontrées, ces familles ne disposent d'aucune aide économique.

Au sein de l'association, les bénéficiaires étaient officiellement des enfants âgés de 6 à 18 ans. De façon officieuse, les familles, dans leur intégralité, sont en partie bénéficiaires. De façon occasionnelle, on pouvait observer des anciens bénéficiaires ou des frères et sœurs de bénéficiaires actuels, mais âgés de plus de 18 ans se rendre à l'association afin de dîner ou dans le but d'utiliser le matériel informatique.

Ces familles vivent essentiellement dans les zones péri-urbaines de Cajamarca. J'ai notamment pu rendre visite à deux d'entre elles lors d'une visite à domicile organisée par Juventud :



Figure 3: Visite à domicile. Photo Alejandra. 2025

« Aujourd'hui, dans la matinée, des visites à domicile sont organisées. Diego m'invite à les accompagner considérant que cela serait dans l'intérêt de mes études de "voir la réalité de la vie". Nous

embarquons dans la voiture en compagnie d'Alejandra (membre de l'équipe encadrante), Edwin et Jennifer (étudiants en psychologie). Nous roulons durant une quinzaine de minutes jusqu'à Huambocancha Alta, un village situé dans la zone rurale de Cajamarca. Rejoignant la maison à pied, nous entamons

l'ascension d'une pente raide qui se dessine devant nous. Sur le chemin, on aperçoit de nombreux animaux de type volaille qui se baladent au sein d'enclos. Les maisons sont très différentes de celles que j'ai pu observer dans le centre de Cajamarca. Les murs sont composés de lattes en bois ou de tôles en acier, isolés de l'intérieur par des morceaux de carton. Le toit quant à lui, est constitué de tôles en acier ondulées. Nous arrivons en face de la première maison à laquelle nous devons rendre visite. Alejandra appelle au téléphone la mère chez qui nous devons nous rendre. La propriétaire sort de sa maison en nous invitant à entrer. L'un à la suite de l'autre, nous passons sur des planches suspendues afin d'entrer dans la pièce principale. Sur les murs de cette dernière, des affiches à connotation religieuse et des photos d'école de son enfant y sont accrochées. La personne qui nous reçoit s'excuse du "bazar", mais les sacs sont accrochés en hauteur ainsi que leurs essuies. Diego nous informe que nous allons nous séparer en deux groupes, car il y a une autre famille chez qui nous devons nous rendre. J'accompagne Alejandra et Edwin, tout en saluant la dame qui nous a accueilli, et nous nous rendons dans l'autre maison quelques mètres plus bas. La propriétaire nous y accueille. Elle est en train de peler des pommes de terre. Il s'agit d'une grande pièce ouverte avec des chambres délimitées par des rideaux. Edwin lui indique que nous allons réaliser une activité pour tenter de trouver des solutions aux potentielles difficultés rencontrées au sein du foyer. Il l'interroge sur la situation familiale actuelle. La maman qui se trouve devant nous, nous partage son désarroi vis-à-vis de sa fille. Elle nous explique qu'avec les téléphones qui font partie de sa vie quotidienne, sa fille ne fait plus rien, et qu'elles ne partagent plus rien ensemble. Elle dit s'inquiéter, car sa fille dort très tard et est désormais fatiguée quand elle se réveille. Elle affirme avoir essayé de lui prendre, mais qu'elle craint que sa fille ne s'en aille. Prise par l'émotion, la dame que j'ai en face de moi se met à pleurer. Je ne sais comment réagir, ne comprenant pas encore exactement tout ce qu'elle nous partage, je tente de montrer mon empathie à travers les expressions de mon visage. L'activité continue de se dérouler jusqu'à ce que notre hôte nous remercie pour les solutions proposées »⁴⁵.

La plupart des maisons des bénéficiaires sont telles que celles décrites ci-dessus. La plupart de ces familles manquent notamment d'eau ou celle-ci est la plupart du temps froide. L'alimentation, quant à elle, est très peu diversifiée en raison du prix des aliments. Un membre de l'association me faisait part que certaines de ces familles se nourrissent majoritairement de riz et de pommes de terre tant les fruits et les légumes sont chers. De ce fait, les jeunes sont également sujets à des problèmes de santé.

⁴⁵ Extrait de carnet de terrain, septembre 2025, Cajamarca.

5. Financement

Le financement de l'association repose principalement sur quatre organisations européennes. On peut aussi noter l'aide provenant de certaines donations de particuliers. Dans un entretien réalisé avec un membre de l'association, ce dernier me confiait que l'association n'avait malheureusement pas obtenu de financement provenant du Pérou et qu'il déplorait cette situation :

Javier : Ici au Pérou, nous n'avons pas trouvé, nous, le soutien pour... aider ces enfants. Malheureusement, le gouvernement local, le gouvernement de l'État aussi, ne nous donnent pas disons, le soutien pour développer ce type d'activités et cela nous limite aussi à pouvoir accueillir un plus grand nombre d'enfants, à apporter de meilleures opportunités⁴⁶.

Le manque de financement a été présenté comme la principale inquiétude. L'impossibilité d'acquérir un bâtiment dont l'association en serait propriétaire les empêche de créer des projets à long terme. Par ailleurs, la location d'un bâtiment mis en vente les positionne également dans une situation délicate d'une potentielle expulsion. De plus, le peu de revenu dont dispose l'association sert à la location d'un local qui n'est pas tellement adapté aux besoins de Juventud. Ce dernier est plutôt confiné, restreint pour le nombre important de bénéficiaires qu'elle accueille. Toutefois, il leur est très compliqué de trouver un bâtiment qui entre dans leurs critères tant les loyers au sein de Cajamarca sont élevés. La présence de l'activité minière a notamment été mise en évidence en tant que facteur de l'augmentation de 50 % des loyers de Cajamarca⁴⁷.

⁴⁶ Extrait d'entretien avec Javier, janvier 2026, Cajamarca.

⁴⁷ Source : Reyes, D. C. (2026, 4 mars). Minería en Cajamarca : cómo esta actividad eleva en 50 % los alquileres de viviendas. *Gestión*. <https://gestion.pe/economia/empresas/cajamarca-alquileres-suben-hasta-50-por-mineria-noticia/> (consulté le 15 mai 2026).

Chapitre 5. La précarité comme concept d'analyse

1. Pauvreté

Selon l'INEI, *Instituto nacional de estadística e informática*, Cajamarca est le département caractérisé par le seuil de pauvreté le plus élevé de tout le pays. D'après un de leurs rapports, en 2025, ce département a atteint un niveau de pauvreté s'élevant à 41 %. Ce pourcentage signifie que cette année-là, 41 % de la population du département de Cajamarca vivaient en deçà du montant mensuel minimum dont une personne a besoin pour couvrir ses besoins alimentaires et non alimentaires⁴⁸. L'approche proposée par l'INEI est une détermination de la pauvreté de la population sur base de critères strictement monétaires.

Aborder la pauvreté dans une perspective exclusivement monétaire a notamment été remis en question par de nombreux auteurs (Cavagnoud, 2011, Rodriguez et Franke, 2017). Cavagnoud (2012b) souligne que ces indicateurs, en privilégiant la dimension pécuniaire, ne rendent pas compte des situations où l'économie populaire d'autosubsistance prime. Certes, cette approche peut représenter un indicateur, mais la pauvreté doit avant tout être considérée en tant que phénomène multidimensionnel. Selon Cavagnoud (2011), l'analphabétisme, l'accès à l'eau potable, l'espérance de vie sont autant de notions à prendre en compte dans la conception de la pauvreté en tant que phénomène multidimensionnel, en lien avec la situation macroéconomique d'un pays. En mettant au centre de leur perspective les relations d'exclusion, Rodriguez et Franke (2017) proposent une approche de la pauvreté qui prend en compte, au-delà de la santé et de l'éducation, les privations liées à la citoyenneté, à la participation sociale, à l'autonomie et à la sécurité.

Les critiques concernant les indicateurs monétaires ont notamment influencé l'approche de la pauvreté au sein de l'agenda internationale du développement. Dans les années 70, il s'agissait d'une approche des besoins fondamentaux, fondée sur des

⁴⁸ L'INEI évalue ce seuil lors de l'année 2025 à 462 soles mensuel par habitant (approximativement 116 euros). Source : *Cifras de pobreza 2025*. (s. d.). Informes Y Publicaciones - Instituto Nacional de Estadística E Informática - Plataforma Del Estado Peruano. <https://www.gob.pe/institucion/inei/informes-publicaciones/8087825-cifras-de-pobreza-2025> (Consulté le 31 mai 2026).

considérations biologiques tandis que maintenant, on adopte une approche plutôt de privation multidimensionnelle de la pauvreté. Malgré ces changements, Green (2006) souligne que ces indicateurs utilisés tels que les statistiques et les mesures de seuil de pauvreté alimentent une vision de la pauvreté en tant qu'entité tangible. Elle affirme qu'en souhaitant localiser, évaluer et mesurer de façon comparative la pauvreté, ces indicateurs contribuent à considérer cette dernière comme une mesure généralisable malgré des contextes divers (Hastrup, 1993 cité dans Green, 2006).

Cette approche critique amène à remettre en question la notion de pauvreté en tant que notion absolue et mesurable. Selon Paul Cliche (2003), la pauvreté est une notion doublement relative. D'une part, car elle est tributaire de la perception individuelle et collective, culturellement construite, de ce que représentent les besoins essentiels. D'autre part, car elle s'incarne dans un rapport avec son contraire, la richesse. La pauvreté n'existe pas en soi, mais bien par rapport aux autres. Cet auteur souligne que la pauvreté existe lorsqu'il y a la présence d'un « mécanisme d'accumulation des richesses fondant un rapport inégalitaire, socialement construit entre riches et pauvres » (2003, p. 235).

Par ailleurs, Robin Cavagnoud (2011) met en évidence le caractère subjectif de la pauvreté. Il souligne que cette dernière représente également un mode de vie façonné par un ensemble de valeurs, d'attitudes et de formes de comportements qui mènent les individus vers des situations de privation et le développement de stratégies de survie.

En outre, l'utilisation du terme de « pauvreté » comme objet d'analyse a souvent participé à invisibiliser les personnes qui la vivent et occulter les processus sociaux qui créent cette situation de pauvreté (O'Connor, 2001 cité dans Green, 2006). Green souligne que la pauvreté en tant que catégorie d'analyse n'est ni universelle ni évidente en soi, mais dépend avant tout de ceux qui se chargent de l'évaluer (Green, 2006). De nombreux documents issus du domaine du développement alimentent une vision de la pauvreté comme intrinsèquement problématique et à combattre plutôt que comme le résultat de relations sociales inégalitaires. Ces considérations amènent à interroger par qui est mobilisé ce terme et à quelles fins. Qui a le droit de catégoriser comme pauvre et selon quels critères.

Prenant en compte ces considérations, tout comme Goode et Maskovsky (2001), dans ce travail, la pauvreté n'est pas ici considérée en tant que condition morale immuable, mais en tant que processus dynamique lié à un développement inégal du capital. À l'instar de Green (2006), j'appréhende la pauvreté non pas comme une condition absolue et mesurable, mais en tant que relation qualitative, liée à des contextes sociaux et historiques.

2. Précarité

À l'instar de Cavagnoud (2012b), je privilégierai le concept de précarité en raison de son caractère multidimensionnel, dépassant une lecture étroite de ce que recouvre la notion de pauvreté. La précarité permet d'aborder la pauvreté par une approche dynamique en tant que phénomène de transition d'une situation de pauvreté à une non-pauvreté.

Jean Furtos (2011) définit la précarité comme la peur de perdre des « objets sociaux ». Il met en évidence deux formes de précarité : normale et exacerbée.

La précarité normale, est selon Furtos, constitutive de l'être humain. Elle nécessite la reconnaissance réciproque, celle d'être reconnu comme digne d'exister d'abord par son groupe d'appartenance, ensuite par la société. Lorsque cette précarité fonctionne, elle aboutit à une triple confiance : en l'autre, envers soi-même et en l'avenir.

La précarité exacerbée quant à elle peut mener à la perte de cette triple confiance. La peur de perdre des objets sociaux tels que l'emploi, le diplôme, l'argent, le logement, etc. signifie avant tout la peur de perdre la reconnaissance d'existence dans une société donnée. Il s'agit de la peur de la perte de la capacité à participer à la vie humaine – c'est-à-dire de l'exclusion.

Robin Cavagnoud (2012b) dans sa recherche réalisée auprès d'adolescents travailleurs déscolarisés de Lima, souligne que la précarité peut être considérée comme une instabilité liée à des facteurs de vulnérabilité qui influent sur les possibilités d'intégration économique, d'affiliation sociale et de mobilité ascendante. Il peut s'agir d'une absence de garantie concernant l'avenir et un sentiment de crainte quant à la possibilité de basculer en situation de pauvreté. La précarité se manifeste par

l'incertitude à pouvoir garantir une situation socio-économique stable qui éloigne d'une voie de paupérisation et d'exclusion. C'est également la peur quant à la capacité à affronter des événements tiers qui impactent les parcours de vie tels que le décès d'un parent ou la perte d'un emploi. Ce sociologue souligne que la précarité, au-delà de l'aspect matériel et des capacités, est aussi une expérience, amenant chaque individu à mobiliser des stratégies pour faire face aux épreuves (Cavagnoud, 2012b).

Dans le cas des familles de l'association, on observe principalement, comme je le soulignerai dans un chapitre ultérieur, la peur de ne pas disposer des objets sociaux tels qu'un diplôme ou d'un travail « décent ». Comme chez Cavagnoud (2012b), on retrouve la crainte de ne pas pouvoir assurer une situation socio-économique stable au sein des familles bénéficiaires. L'incertitude de pouvoir joindre les deux bouts au quotidien est souvent mentionnée : l'incertitude de pouvoir subvenir aux achats scolaires, aux achats de déplacement, etc.

C'est la raison pour laquelle j'opte pour la notion de précarité. Cette dernière permet de rendre compte des trajectoires des acteurs de terrain. Cette notion, en tant qu'expérience vécue face à une insécurité quant à l'avenir, rend possible la mise en évidence des capacités d'agir des acteurs. La notion de précarité permet d'aborder les situations de pauvreté par une approche des capacités (Sen, 2000, cité dans Cavagnoud, 2012). En ce sens, nous verrons, dans le cas de ce terrain, les différentes stratégies qui sont mises en place pour diminuer la précarité à laquelle font face certaines familles à la fois à court terme par le travail et, à long terme, par l'investissement dans les études.

Partie III : Récits ethnographiques, analyses et discussions

Chapitre 6. Un espace de solidarité

Juventud apparaît comme un espace de solidarité localisé dans un contexte de fortes inégalités.

Dans cette partie, je vous invite à prendre connaissance de l'association par une approche sensible. À travers mes observations et des récits partagés, au-delà de ce qui constitue en apparence une structure d'aide ponctuelle, Juventud semble finalement constituer un lieu à la fois de socialisation et d'éducation informelle, investi d'affects.

1. Un quotidien partagé

Lors des entretiens réalisés auprès des bénéficiaires, j'ai systématiquement demandé ce que représentait l'association pour mes interlocuteurs. L'association a été présentée par certains en tant que *hogar*⁴⁹ ou *segunda casa*⁵⁰. Cette considération est parfois l'expression d'un quotidien partagé : « *Si, acá digamos como mi hogar porque vengo acá, almuerzo, hago mis tareas y salgo* »⁵¹.

Le matin aux alentours de 9 h, je pénètre dans les locaux de Juventud, un long couloir sombre se présente devant moi. Celui-ci débouche sur une cour rectangulaire avec, de chaque côté, des locaux aux fonctions spécifiques. À l'entrée de cette cour, certains bénéficiaires m'y attendent les bras



Figure 4: Vue de la cour en arrivant
Photo Cosse A. 2025

ouverts, m'appelant « Misita Armelle ». Les salutations se déroulent généralement de

⁴⁹ Foyer.

⁵⁰ Seconde maison.

⁵¹ « Oui, ici disons comme une maison parce que je viens ici, je dîne, je fais mes devoirs et je sors ». Extrait d'entretien avec Junior, décembre 2025, Cajamarca.

cette façon, par une accolade. Cette cour est relativement étroite. Bien qu'elle laisse place à certaines parties de football, cette dernière demande au joueur de mesurer la force de son action avec plus de précision. Il n'est pas rare que le ballon se fasse confisquer, car ce dernier finit par se cogner aux fenêtres de la cuisine. Cette cour est entourée de murs peints de bleu et de blanc sur lesquels de nombreux dessins prennent place. On peut y lire des mots tels que « honnêteté », « solidarité », « humilité », « responsabilité » ou encore « tolérance ». Selon Marco, neuf ans, les mots écrits sur ces murs sont des phrases magiques qu'il dit pour se sentir bien. Fiorella, âgée de huit ans, dit aimer ces mots, car ils l'aident à respecter les autres, à ne pas les embêter ou à ne pas leur parler mal.



Figure 5: Vue de la cour côté cuisine. Photo. Edwin. 2025

Une fois dans la cour, différentes portes se présentent à nous. L'une d'entre elles se situe tout au fond et débouche sur la cuisine. Celle à ma droite mène à la pièce principale tandis que celle à ma gauche mène à l'atelier de menuiserie. Une porte se situe également dans mon dos et

ouvre sur un bâtiment à étages dans lequel se trouvent le bureau de l'équipe encadrante et celui de psychologie, ainsi qu'une pièce supplémentaire où se déroulent majoritairement les discussions et activités de psychologie.

Certains murs délimitant la cour de l'atelier de menuiserie sont ajourés de grillages sur lesquels un ensemble de plantes dans des pots fabriqués à partir de bouteilles en plastique sont accrochés. Parfois, nous nous mettons à 2-3 pour changer l'eau des plantes. L'un les décroche et les transporte jusqu'au robinet tandis que l'autre remplit le contenant d'eau.



Figure 6 : Mur délimitant la cour de l'atelier de menuiserie. Photo Cosse A. 2026



Figure 7 : Changement de l'eau des plantes. Photo Cosse A. 2026.

J'avais l'habitude de faire cela avec Daniel, 11 ans. Il est arrivé à l'association lorsqu'il était âgé de huit ans. Ne sachant pas beaucoup lire, un membre de sa famille l'a invité à se rendre à l'association, là où il pourrait recevoir de l'aide dans son apprentissage. Le premier jour, à son

arrivée, Daniel me confie avoir eu peur, car il ne connaissait personne, mais dès le deuxième jour, il s'est fait plusieurs amis. Daniel pense qu'il est devenu plus responsable quant à ses devoirs depuis qu'il a intégré l'association. Il me dit que Juventud apporte son aide à ceux qui en nécessitent le plus. Je l'interroge sur ce que cela signifie pour lui, ce à quoi il me répond que des personnes qui ne savent pas lire, ici, ils leur enseignent. La famille de Daniel est souvent félicitée par les membres de l'association quant à leur implication au sein de Juventud.

De l'autre côté de ce mur orné de plantes, on retrouve l'atelier de menuiserie. Le bruit des machines en route signifie très généralement la présence de Javier. Il est le coordinateur de l'atelier et y occupe essentiellement l'espace. À l'intérieur, il y réalise des jeux en bois, des outils pédagogiques pour aider à l'enseignement des mathématiques ou il accompagne les jeunes dans la réalisation d'une figure qui apprennent, petit à petit, les bases de la menuiserie. Certains jeunes s'y rendent de façon autonome où ils profitent du matériel à disposition pour avancer dans leur projet.



Figure 8 : Atelier de menuiserie. Photo Cosse A. 2026.

En face de l'atelier, on retrouve la salle principale par laquelle il est possible d'entrer par l'intermédiaire de deux portes. L'une située à l'entrée de la cour, l'autre au fond à côté de l'entrée de la cuisine. Cet espace se dessine en deux parties : l'une composée d'une longue table faite d'un empilement de différentes tables. L'autre qui constitue

l'espace des activités peintures aménagée d'une table carrée sur laquelle on retrouve les traces des jeunes peintres. La grande table quant à elle sert principalement à l'exercice des devoirs et des jeux de société.

Une fois les salutations faites, j'entre dans cette pièce au sein de laquelle, comme tous les membres, je me munis d'une chaise en plastique blanche qui avait été empilée dans un coin la veille, m'installant aux côtés des bénéficiaires. Deux tableaux blancs sont accrochés de part et d'autre, se remplissant et s'effaçant de traits au marqueur dessinés par les professeurs tout au long de la journée. Cette pièce est également composée de nombreuses armoires où l'on retrouve peintures, jeux de société ou encore de nombreuses collections de livres au sein desquels les jeunes viennent se servir. Les bénéficiaires qui ont des devoirs s'attellent à leur réalisation tandis que les autres lisent un livre, jouent à un jeu de société ou lancent une partie de volleyball ou de football au sein de la cour. Sur le mur du fond de la pièce principale, à côté de la table dédiée aux activités de peinture, on y retrouve l'emblème de Juventud accroché par une bâche. Lorsque j'avais proposé à Marco de prendre en photo ce que signifiait Juventud pour lui, c'est cet emblème qu'il a décidé de prendre. Il m'a ensuite justifié son choix en me disant que c'était pour : « *recordar que estamos en esta institución y que está algo bueno para nosotros* »⁵².

Aux alentours de 11 h 15, une sirène retentit au sein de l'établissement pour annoncer le début du dîner. Des repas sont préparés par les mères des bénéficiaires sur la base d'une tournante, le lundi, mardi et jeudi. Il s'agit des jours où le plus grand nombre de bénéficiaires sont présents. La tournante du matin mange généralement tôt, car la plupart des élèves ont école aux alentours de 12 h. En file devant la porte de la cuisine, celle située au fond de la cour, un quiz leur est habituellement proposé en guise de ticket d'entrée. « *¿Cuál es la capital de Paraguay ?* »⁵³ demande Javier. Les bénéficiaires tentent de donner leur réponse le plus rapidement possible pour passer de l'autre côté de la porte. Une fois une bonne réponse donnée, l'entrée est accordée et chaque bénéficiaire se rend au fond du local où les bols et les verres s'empilent dans

⁵² « Rappeler que nous sommes dans cette institution et que c'est quelque chose de bon pour nous ». Extrait de carnet de terrain, février 2026, Cajamarca.

⁵³ « Quelle est la capitale du Paraguay ? ». Extrait de carnet de terrain, Cajamarca.

une haute armoire. Chacun dispose d'un bol attré qu'il va ensuite tendre aux mains des mères qui, elles, se situent devant les fourneaux attendant de pouvoir les servir. Les repas étaient principalement composés de pommes de terre, de riz, de lentilles, de poulet ou de maquereaux. Les aliments provenaient de donations de la



Figure 9 : Salle à manger. Photo Cosse A. 2025



Figure 10 : préparation du repas dans la cuisine. Photo Cosse A. 2025

municipalité ou de particuliers. Assis autour de la table, nous partageons le repas tous ensemble où les discussions prennent vie. Une fois le plat terminé, direction le lavabo

où chacun y lave son plateau et son verre. Un passage auprès des professeurs pour leur dire au revoir avant de se diriger vers l'école tandis que les bénéficiaires de la deuxième tournante arrivent les uns après les autres. De nouveau, chacun se munit de son bol et s'installe à table.

Au vu du nombre de jeunes qu'accueille l'association, ces espaces apparaissent de plus en plus étroits, mettant en lumière les limites de ces locaux pour un accueil optimal. En outre, cette pièce, sous les fortes pluies qui s'abattent dans la région de Cajamarca, se décore petit à petit de bassines ou de seaux pour récupérer les gouttes qui s'infiltrant par le toit. À travers la porte qui donne vue sur la cour, on observe le sol se remplir d'une quantité d'eau qui peine à s'évacuer. Cette situation nécessite fréquemment l'intervention des membres de l'équipe encadrante pour s'assurer que ces eaux ne viennent pas créer des dégâts.

Une fois son repas terminé, les jeunes se dirigent dans la grande salle pour profiter d'une pause jusqu'à 15 h. Tandis que la plupart des grands jouent ensemble sur des jeux en ligne tels que Clash Royal ou Free Fire Max, les plus jeunes viennent très

régulièrement me solliciter pour réaliser une activité. « *Chapado* »⁵⁴ me dit l'un d'eux, me touchant rapidement avant de courir pour ne pas se faire attraper. Cela est presque devenu une sorte d'habitude avec Marco qui, dès son repas terminé, se dirige vers moi afin de lancer une partie. Marco est un garçon toujours très dynamique à l'énergie qui paraît inépuisable. Il finit généralement ses devoirs très rapidement pour profiter du plus de temps possible qu'il dispose pour jouer avec les autres jeunes de l'association. C'est sa sœur Mariela qui, la plupart du temps, l'amène le midi et revient le chercher. Elle dîne habituellement à l'association, un espace qui lui est particulièrement familier, elle qui fait partie de Juventud depuis ses huit ans.

Mariela me dit que lorsqu'elle était enfant, sa famille n'avait pas assez d'argent et qu'elle n'arrivait pas à joindre les deux bouts. Alors, elle travaillait le matin avant de se rendre à l'école dans l'après-midi. Parfois, elle aidait sa maman dans le nettoyage des maisons ou elle vendait des marchandises dans la rue :

Ça me faisait un peu peur parce qu'à l'époque, c'était encore un peu difficile pour moi, par exemple, de traverser la rue, car j'avais huit ans. Alors, à l'époque, j'essayais toujours, par exemple, de traverser avec des adultes. Quand je voyais qu'ils allaient traverser, j'essayais de me coller à eux pour le faire aussi, mais ça me faisait un peu peur, d'autant plus que parfois, il n'y avait pas de ventes⁵⁵.

Mariela n'avait pas beaucoup de temps libre, mais elle me dit que c'était ça ou ne pas avoir d'argent pour le ticket de bus. Elle me dit avoir négligé ses études, d'autant plus qu'elle n'avait personne pour lui expliquer les devoirs qu'elle ne comprenait pas. L'une de ses voisines lui a parlé de l'association et c'est comme ça qu'elle a connu Juventud qui, à l'époque, était située à San Pedro, un autre quartier de la ville de Cajamarca. Au début, Mariela était timide, mais elle me raconte qu'au-delà d'une aide scolaire, Juventud lui a permis d'apprendre à s'exprimer, à donner son avis et surtout à défendre ses droits. Mariela ne voit pas l'association comme une simple aide scolaire. Elle me dit qu'ici, on peut aussi y trouver de l'aide quand on ne va pas bien, quand on se sent mal et que l'on n'a personne à qui demander un conseil. Ce qu'elle

⁵⁴ Terme qui signifie que tu es touché dans le cadre du jeu « c'est toi le loup ».

⁵⁵ Extrait d'entretien avec Mariela décembre 2025, Cajamarca.

apprécie particulièrement dans l'accompagnement proposé par Juventud, c'est que l'équipe encadrante tente de trouver la façon pour chaque jeune de s'adapter, de trouver sa vocation pour participer à la société tout en conservant sa personnalité, sa façon de penser. Mariela a décidé d'étudier l'ingénierie civile, un métier qu'à une période, elle n'aurait pas pu imaginer faire. Étant jeune, elle se disait « *bueno, lo veo un poco complicado porque no nos alcanzaría el dinero tal vez para luego yo poder estudiar algo más* »⁵⁶. Mariela me dit être particulièrement reconnaissante envers l'association pour les opportunités dont elle a pu bénéficier. Désormais, elle étudie l'ingénierie civile à l'université. En dehors de ses heures de cours, elle s'occupe très souvent de son petit frère qu'elle amène et vient chercher à l'association. Pour elle, c'est important que Marco fasse aussi partie de Juventud pour qu'il prenne conscience de ses capacités, de ses droits, mais aussi de ses devoirs, comme ce fut le cas pour elle.

Tous les bénéficiaires n'ont pas l'énergie de Marco, pour certains, la pause suivie du repas est un moment pour se reposer ou pour réaliser des activités telles que la couture, le dessin, la peinture, etc. Les activités reprennent aux alentours de 15 h. On réalise ses devoirs, mais cette fois, la salle principale est moins remplie. Les jeunes âgés de plus de 12 ans et provenant pour la plupart de la même école se regroupent au sein de la salle qui se situe derrière nous lorsque nous arrivons dans la cour. Au sein de cette pièce, on assiste également à des lectures collectives ou à des ateliers de psychologie. Les ateliers de psychologie sont généralement très appréciés par les bénéficiaires, dont beaucoup m'ont confié avoir appris la gestion de leur émotion au sein de l'association. C'est notamment le cas de Angel, arrivé à l'association il y a de cela 1 an par l'intermédiaire de son oncle, Manuel, qui lui aussi était bénéficiaire de Juventud étant jeune. Avant son arrivée à l'association, Angel passait ses matinées chez lui, tout seul, durant lesquelles il tentait de faire ses devoirs qu'il ne comprenait pas et dont il cachait aux autres son incompréhension. Il déjeunait ensuite puis se dirigeait vers l'école. Depuis son arrivée à l'association, il reçoit du soutien dans l'exercice de ses devoirs. Il me dit aimer être à l'association et ne pas vouloir en partir, car on le traite bien avec patience et avec respect. Selon Angel, traiter avec respect, c'est ne pas maltraiter, ne

⁵⁶ « Je le vois un peu compliqué parce que peut-être que nous n'aurons pas assez d'argent plus tard pour que je puisse étudier quelque chose ». Extrait d'entretien avec Mariela, décembre 2025, Cajamarca.

pas frapper. À l'association, il confie avoir appris à contrôler ses émotions, notamment celles qu'il avait du mal à canaliser, telles que la colère et la frustration, qui l'amenait à se disputer. Mais Angel affirme que cela a changé : « *Y ahora ya no porque ya me estoy controlando con mis emociones* »⁵⁷.

Aux alentours de 17 h 30, nous commençons tout doucement à ranger les locaux : balayage des espaces, empilements des chaises, rangement du matériel. À 18 h, l'association ferme ses portes. Toutefois, l'association n'est pas stricte en ce qui concerne les horaires. Il est très fréquent que cette dernière garde ses portes ouvertes 30 minutes, voire 1 heure supplémentaire. Certains parents viennent rechercher leurs enfants tandis que d'autres bénéficiaires repartent ensemble. Il s'agit le plus souvent de bénéficiaires ayant des liens familiaux au sein de l'association - un frère, une sœur, un cousin, une cousine, etc. - mais aussi parfois de voisins qui, empruntant le même chemin, se raccompagnent jusqu'à leur domicile. Il y a également des bénéficiaires qui rentrent chez eux tout seuls. Les allers et venues de la maison à l'école, à l'association de certains bénéficiaires ne se réalisent pas dans un cadre strict régi par des horaires et des exigences d'accompagnement.

Au moment des vacances scolaires, les repas n'étaient plus organisés, car l'association ne recevait pas de donation alimentaire durant cette période. Les horaires avaient été adaptés à cet effet, fermant la porte de l'association de 12 h à 15 h. Bien que cette information ait été communiquée par l'équipe encadrante, tout au long des vacances scolaires, ce nouvel horaire a été remanié en pratique. Aux alentours de 13 h, quelqu'un frappait à la porte. Deux bénéficiaires de la tournante de l'après-midi, leur vélo à la main, entrent dans le bâtiment. Il s'agit de Fernando et Junior, tous deux âgés de 14 ans. Junior, m'a expliqué faire du *downhill*, de la descente à vélo dans les hauteurs des zones rurales. Junior vit avec sa maman et est le plus jeune d'une fratrie de quatre enfants. Il me dit qu'avant, lorsque sa maman allait travailler, il se sentait seul chez lui, mais que maintenant, il se sent mieux accompagné. Il me dit aimer avant tout l'association parce que c'est calme. Il affirme que l'association est une

⁵⁷ « Et maintenant non car je contrôle mes émotions ». Extrait d'entretien avec Angel, décembre 2025, Cajamarca.

opportunité, car avant, il ne savait rien, qu'il apprenait seulement ce qu'on lui enseignait, mais qu'ici à Juventud, on le prépare à la vie d'après. Fernando, quant à lui, a intégré l'association dès ses six ans, son grand frère y étant déjà bénéficiaire. Il me dit que l'association signifie un centre d'aide pour les enfants dans le besoin, c'est-à-dire qui manquent de soutien selon lui financier et qui ne peuvent pas aller à l'école. Il me dit qu'avec le temps, les membres de l'équipe sont devenus plus exigeants, surtout avec les élèves de secondaire, en ce qui concerne la scolarisation.

Ces deux jeunes garçons passent une grande partie de leur temps ensemble au sein de l'association, là où ils trouvent l'espace de pouvoir jeter un œil à leurs vélos. On peut observer d'une part qu'il y a une certaine forme d'appropriation de la part des bénéficiaires vis-à-vis de l'institution. D'autre part, une certaine flexibilité des règles de la part de l'équipe encadrante en fonction des besoins réels des bénéficiaires.

Au-delà de la présence des bénéficiaires, il est assez fréquent que des mères viennent y passer la matinée ou l'après-midi. Elles s'asseyent parfois en groupe dans la cour sur leurs grands tissus rectangulaires, ornés d'une multitude de couleurs. Une fois porté sur les épaules, ce tissu permet de transporter les bébés ou certains objets. Assises là, elles discutent, s'occupent de leurs autres enfants ou, très généralement, elles tricotent ou tissent. Au-delà des mères, certains frères et sœurs, actuellement à l'université, viennent profiter de l'espace et des ordinateurs pour étudier, réaliser des projets académiques. En somme, on peut noter la pluralité des appropriations que recouvre l'espace de Juventud.

L'association est présentée comme une opportunité et une aide. Décider de saisir l'opportunité de l'accompagnement proposé par Juventud, ce n'est pas seulement recevoir, mais c'est aussi s'engager. En début d'année, lors d'une réunion de rentrée avec l'ensemble des bénéficiaires, l'équipe encadrante a tenu à rappeler qu'être membre de Juventud, c'est réaliser « *un trabajo de compromiso de cada uno* »⁵⁸. Il s'agit de respecter les lieux et les autres, de se montrer responsable, de s'impliquer dans les tâches : participer au rangement, au jour de nettoyage, etc.

⁵⁸ « Un travail d'engagement de la part de chacun ». Extrait de carnet de terrain, janvier 2026, Cajamarca.

2. « *Familia Juventud* »⁵⁹

Lors de mon passage à Juventud, je me suis très vite aperçu qu'un sentiment que j'aurais pu qualifier de « familial » régnait au sein des murs de l'association. Au-delà d'un simple ressenti, c'est de cette façon que l'association m'a été présentée. Comme souligné dans un chapitre antérieur, l'un des membres de l'équipe m'avait notamment dit qu'il s'agissait dès maintenant de ma famille comme cela l'était pour elle. Une considération qu'elle avait réitérée à plusieurs reprises. Lorsque j'étais à la recherche de matériel, elle m'invitait à me sentir libre d'aller le chercher sans le demander, car il s'agissait de chez moi dès à présent. Au-delà d'une considération isolée dont m'aurait fait part un membre de l'équipe encadrante, ce sont les propos d'un ensemble d'acteurs de terrain qui m'ont amené à m'intéresser aux liens sociaux qui les unissaient et à la symbolique que recouvrait cette institution. L'idée de famille était notamment fortement présente dans les propos d'anciens bénéficiaires : « *Juventud fue mi casa, fue mi... Ahí estuve con mis padres, por así decirlo. Pero... Es un hogar, una familia* »⁶⁰. Bien que l'association ne puisse désormais plus accueillir les jeunes et leur proposer un toit pour la nuit comme elle le faisait lorsqu'elle était considérée comme une *casa de acogida*, la valeur symbolique qui lui était attribuée, quant à elle, n'a pas totalement disparu. En effet, elle persiste et s'exprime parfois dans les partages des bénéficiaires actuels. Il ne s'agit pas des mêmes conditions d'accueil et pourtant, certains d'entre eux développent la même notion symbolique qui les unit à l'égard de l'association.

Juventud est parfois abordée en termes familiaux. Il s'agit pour certains bénéficiaires de leur *segunda familia*⁶¹ au sein de laquelle les professeurs sont leurs *segundos padres*⁶² et les autres bénéficiaires, leurs *segundos hermanos*⁶³. Les bénéficiaires s'apparentent, non pas sur une base biologique ou juridique, mais en fonction des valeurs qu'ils attribuent à la notion de "famille". Ces considérations ne signifient pas nécessairement des liens familiaux biologiques rompus, mais peuvent au contraire

⁵⁹ Extrait issu d'un entretien avec un membre de l'association, décembre 2025, Cajamarca.

⁶⁰ « Juventud était ma maison, était mon... Là-bas j'étais avec mes parents, pour ainsi dire. Mais... c'est une maison, une famille ». Extrait d'entretien avec David, janvier 2026, Cajamarca.

⁶¹ Seconde famille.

⁶² Seconds parents.

⁶³ Deuxième frères et sœurs.

coexister avec ces derniers. Toutefois, il existe au sein de l'association des trajectoires familiales marquées par des violences psychiques et physiques et/ou par l'absence d'un des parents. Certains bénéficiaires ont été confrontés au décès d'un de leurs parents tandis que d'autres vivent l'éloignement lié à l'incarcération parentale, notamment en raison d'affaires de drogue ou de violence conjugale. L'association n'a toutefois pas été appréhendée en termes de substitution mais plutôt de complémentarité. Il s'agit d'une seconde famille ou d'une famille de plus. Ces désignations exprimées par certains bénéficiaires de Juventud à l'égard de l'association coïncident avec une « *concepción electiva de los lazos sociales expresados la terminología del parentesco* »⁶⁴ (de Suremain, 2024, p. 5). De Suremain mobilise le concept d'« affinité élective » développé par Goethe (1988 cité par de Suremain, 2024) pour faire référence aux liens qui unissent des jeunes dans un réseau de relations interpersonnelles à l'issue d'un processus de « fraternité élective ». Le concept d'affinité élective peut en effet être intéressant pour appréhender les liens électifs exprimés par les bénéficiaires à la fois verticalement vis-à-vis des professeurs et horizontalement vis-à-vis des autres bénéficiaires.

Appréhender pour quelle raison l'association est abordée en termes familiaux, c'est être amené à faire valoir plus largement les significations dont fait l'objet la notion de famille pour ces membres.

Certains bénéficiaires qui apparentent l'association à une deuxième famille l'appréhendent en tant que vecteur d'apprentissage. Nicole, 15 ans, est arrivée à Juventud pour la première fois en janvier 2024. Elle me partage qu'avant son arrivée, elle avait peur de socialiser avec les autres personnes. Sa présence à Juventud l'a amené à devoir socialiser pour connaître et partager avec les autres membres. Pour Nicole, l'association entre Juventud et une seconde famille est avant tout l'expression d'un apprentissage relationnel : la solution de problèmes, apprendre à se montrer tel que l'on est aux autres, apprendre à partager :

Pour moi, l'association, eh bien, pour moi, c'est comme ma deuxième famille. Non ? Parce que bon, j'ai appris beaucoup de choses, non ? Par exemple, même s'il y a un petit problème, on peut le résoudre en parlant. Et, par exemple, toutes

⁶⁴ « Conception élective des liens sociaux exprimé dans la terminologie de la parenté ».

les personnes qui m'ont connu et les jeunes que j'ai connus ici à l'association, eh bien, ce sont de bonnes personnes. J'ai appris à partager, j'ai appris à me montrer tel que je suis, et beaucoup de choses⁶⁵.

Rebecca, 10 ans, me présente l'association comme une famille pour elle. Elle met également en avant l'aspect de l'apprentissage, mais elle ajoute que la famille signifie pour elle « *Estar unidos, como dicen las fuerzas en la unión* »⁶⁶. Rebecca est arrivée à l'association lorsqu'elle avait 7 ans. Elle me dit que les premiers jours, elle se sentait un peu seule, car elle ne connaissait personne. Maintenant, elle me confie avoir confiance envers toutes les personnes qui font partie de l'association. Lors de cette discussion, nous étions par ailleurs accompagnées de Fiorella, 8 ans. Cette dernière s'est aussi mise dans la peau d'une anthropologue, s'intéressant à son tour à ce que signifiait Juventud pour son interlocutrice. Fiorella interrogea Rebecca, lui demandant si elle souhaiterait que l'association soit comme sa maison et les professeurs comme sa famille. Rebecca lui répondit que oui, car Juventud signifiait un lieu où elle ressentait beaucoup de bonheur et une grande confiance envers *los profesores*⁶⁷.

Au-delà des bénéficiaires, ces apparentés sont parfois projetés par les parents eux-mêmes. Luana est l'une des mamans de Juventud et membre de l'association depuis huit ans. Cette dernière me faisait part du bon traitement que recevaient les bénéficiaires au sein de l'association et de l'aide qu'ils recevaient notamment en particulier de l'un des membres de l'équipe encadrante : « *Aquí tenemos el apoyo de la miss Johanna también, que es como se puede decir, una mamá más al lado de los chicos* »⁶⁸. Manuel, ancien bénéficiaire et père de Fabian, bénéficiaire actuel, conçoit l'association comme une famille : « *Para mí Juventud es mi segunda casa, que paso el tiempo acá. básicamente, una familia más, básicamente esa es más* »⁶⁹. Une considération qu'il entend partager avec son fils, qu'il invite à concevoir l'association de la même manière que lui :

⁶⁵ Extrait d'entretien avec Nicole, décembre 2025, Cajamarca.

⁶⁶ « Être unis, comme ils disent les forces dans l'union ». Extrait d'entretien, février 2026, Cajamarca.

⁶⁷ « Les professeurs », terme utilisé pour désigner l'ensemble des membres de l'équipe encadrante.

⁶⁸ « Ici nous avons l'aide de la miss Johanna aussi, qui est comme si l'on peut dire, une maman de plus aux côtés des jeunes ». Extrait d'entretien avec une maman de l'association, janvier 2026, Cajamarca.

⁶⁹ « Pour moi Juventud c'est ma deuxième maison ; je passe pratiquement tout mon temps ici, une famille de plus, simplement c'est ça de plus ». Extrait d'entretien avec Manuel, décembre 2025, Cajamarca.

Je le dis toujours à Fabian que l'école, la maison et Juventud, eh bien sont comme une famille de plus parce que nous passons pas mal de temps ici. Et comme je te disais, une maison, parce qu'à la maison, nous y sommes le matin, la nuit, les fins de semaine et à Juventud presque tous les jours de la semaine, c'est aussi comme un foyer de plus, comme une deuxième maison⁷⁰.

En somme, pour certains, Juventud est un lieu d'affect et révélateur de cette idée de « faire famille » développée par le sociologue David Morgan (2011, cité dans Lavoie et Pagé, 2021). Selon ce concept, l'appartenance à un groupe familial ne se limite pas au substrat biologique, mais se définit par ce qu'elle fait. Il s'agit d'une approche constructiviste de la famille centrée sur les pratiques mises en place et investies au quotidien pour maintenir ces liens.

Au sein de l'association, les jeunes se réapproprient les termes associés à la parenté classique tels que frères/sœurs, père/mère auxquels ils donnent un nouveau sens (de Suremain, 2024). Ces liens ne sont dès lors pas des liens du sang, mais des liens qui valorisent le bon traitement, la confiance, l'apprentissage. En ce sens, la famille de Juventud se construit à travers le quotidien partagé, l'entraide et l'union.

⁷⁰ Extrait d'entretien avec Manuel, décembre 2025, Cajamarca.

Chapitre 7. Les droits de l'enfant

C'est au cours du XX^e siècle, en lien avec l'essor de l'État-providence en Europe, qu'un ensemble de lois est apparu avec comme objectif : la garantie de droits spécifiques attribués aux enfants. Ce système de lois visait à lutter contre « l'inadaptation sociale des enfants des couches sociales défavorisées » (Youf, 2002, p. 33 cité dans Cavagnoud, 2014). Jusque-là réservée à la sphère familiale, c'est par la justification d'un besoin d'éducation que l'intervention des pouvoirs publics s'est vue légitimée afin de pallier les manquements parentaux (Cavagnoud, 2014).

En 1979, l'Organisation des Nations unies (ONU) décrète l'année internationale de l'enfant, attirant l'attention sur les conditions de vie déplorables de nombreux enfants. Cet événement a joué un tournant dans la prise de conscience des droits des enfants et a marqué la décennie qui a suivi. Dès le début des années 80, des critiques ont été émises à l'égard des programmes structureaux de l'économie mondiale à cause de leur impact particulièrement négatif sur les enfants et les femmes. Bien que cela n'ait pas freiné l'essor du néolibéralisme dans les années 80, ces critiques ont contribué à un mouvement international aboutissant à la promulgation de la Convention internationale des droits (CIDE) de l'enfant par l'ONU en 1989 (Collard et Leblic, 2009).

La ratification de cette convention a engendré un changement profond quant à la perception de cette période de la vie, diffusant à l'échelle mondiale une conception idéale de ce que devrait être l'enfance dans les sociétés contemporaines (Verhellen, 1994 cité dans Cavagnoud, 2014).

Bien que l'anthropologie ait démontré la pluralité que recouvre la représentation de l'enfant, il est relevé par certaines critiques que les politiques internationales à l'égard des droits des enfants s'alignent sur une vision universelle de l'enfance conçue comme distincte de l'âge adulte et dont le développement de chacun serait commun. En outre, la CIDE est critiquée pour sa conception idéalisée d'un enfant vulnérable, dépendant, à protéger. Il lui est parfois reproché d'exporter au niveau mondial, une vision dominante et occidentale de ce que recouvre l'enfance (Collard et Leblic, 2009).

À ce sujet, Nieuwenhuys, anthropologue, soulignait en 1998, à l'égard de la CIDE, que cette dernière « n'est pas neutre culturellement, mais fondée sur l'hypothèse de la

supériorité du modèle de l'enfance issu des pays du Nord et du besoin d'imposer ce modèle à l'échelle mondiale ». (Nieuwenhuys, 1998, p. 270 cité dans Cavagnoud, 2014, p. 172).

Au fil de ce chapitre, je vous invite à percevoir de quelle manière cette convention et la reconnaissance des droits des enfants qui en a découlé influencent le travail réalisé par l'association. En outre, je présenterai de quelle manière la conception de l'enfance et certaines trajectoires de jeunes de Cajamarca ne correspondent pas nécessairement à la vision qui découle de la CIDE, faisant écho aux critiques mentionnées ci-dessus.

1. Une reconnaissance dans la conscience de chacun

Le respect des droits des enfants est l'un des objectifs primordiaux menés par Juventud. Les membres de l'association visent à amener ces jeunes à être conscients des droits qu'ils possèdent et à les défendre. Je fus étonnée de la connaissance qu'ont ces derniers de leurs droits. Lors de ma rencontre avec l'un des premiers bénéficiaires, j'ai fait part à ce dernier de mon étonnement car, en ce qui me concerne, enfant, je ne les connaissais pas. Ce à quoi il m'a répondu : « *Porque ustedes tienen todos* »⁷¹.

Un point central de l'association était la prise de conscience que tout le monde a ses droits, quel que soit son âge. L'équipe encadrante souligne qu'un droit « *es algo que te garantiza a ti como persona para poder desarrollarte bien* »⁷². Il ne s'agit pas seulement du droit à l'éducation, ou encore de celui à l'alimentation, mais de celui de choisir sa religion, de choisir ce que l'on aime, du droit d'avoir une opinion, etc. Ils invitent les bénéficiaires à trouver de l'aide, des outils afin de faire entendre qu'eux aussi, en tant qu'enfants, ont des droits et que ces derniers doivent être respectés. L'association représente un lieu où la reconnaissance et l'apprentissage de ses droits, dès le plus jeune âge, se cultivent dans la conscience de chacun. Un entretien auprès de deux bénéficiaires, frères et sœurs en est évocateur :

Adriana : Parce qu'à Juventud, ils nous font respecter nos droits et les reconnaître.

Armelle : Et quel impact cela a eu ? D'apprendre ces droits ?

⁷¹ « Parce que vous avez tout ». Extrait d'entretien avec David, janvier 2026, Cajamarca.

⁷² « C'est quelque chose qui te garantit à toi comme personne de bien t'épanouir » Extrait d'entretien collectif, février 2026, Cajamarca.

Adriana : Quand ici, à Juventud, on nous demande de nous exprimer, ici ils ne nous nient pas le droit à la liberté d'expression. Ils ne nous refusent pas le droit à la liberté d'expression, ils ne nous refusent pas le droit aux loisirs, à l'éducation et à l'alimentation non plus. Ils nous enseignent beaucoup de choses.

Armelle : Vous avez appris tout ça à Juventud mais dehors ce n'est pas le cas ? Que dehors, ils ne sont pas comme...

Raul : Ils ne respectent pas nos droits ?

Armelle : Oui

Raul : Non, certaines fois, ils ne respectent pas les droits.

Armelle : Et à l'école par exemple ?

Raul : Ils nous enseignent cela aussi

Armelle : Et comment vous vous sentez quand parfois, dehors, ils ne respectent pas vos droits ?

Raul : Mal

Armelle : Vous pourriez expliquer plus ou non ?

Adriana : C'est que tout enfant a un droit à quelque chose. Parfois, dans la famille, parce qu'ils sont plus âgés, ils disent que les enfants ne peuvent pas avoir d'opinion, ce qui revient à lui refuser ce droit. Ou parfois quand ils le font travailler à la place d'étudier, ils lui refusent son droit à l'éducation⁷³.

Dans l'extrait ci-dessus, on peut noter la mise en évidence du prisme de l'âge comme condition à l'expression d'une opinion. Nicole, 15 ans, elle aussi considère que ses droits ne sont pas toujours respectés au sein de son foyer :

Parce que très souvent, par exemple, quand nous voulons jouer, enfin, avec mon frère quand nous jouons, nous sommes en train de rire pour rien et ils nous disent « taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous ». Et nous, pire, nous rions encore plus. Et résultat, ils nous punissent, voilà⁷⁴.

Ce que de nombreux bénéficiaires ont révélé souhaiter au sein de leur maison est la liberté d'expression. Cette liberté, certains jeunes affirment pouvoir la retrouver au sein de l'association qui, selon eux, leur donne l'espace pour s'exprimer. Juventud joue en quelque sorte un lieu où ces jeunes sont considérés en tant qu'individus au même titre que n'importe quel adulte. En contresens d'un adulte-centrisme, Juventud amène à repenser ce présupposé d'une certaine supériorité de l'opinion de l'adulte sur celle de l'enfant. Pour certains des bénéficiaires que j'ai pu rencontrer, leur passage à l'association a joué un tournant au sein de leur trajectoire personnelle, leur permettant de s'exprimer avec plus d'aisance, car leur opinion y était valorisée :

⁷³ Extrait d'entretien avec Adriana et Raul, décembre 2025, Cajamarca.

⁷⁴ Extrait d'entretien collectif, février 2026, Cajamarca.

J'étais super, super expressive mais, depuis que j'ai neuf ou huit ans, j'ai arrêté de m'exprimer avec autant de facilité comme je le faisais. Parce que j'ai commencé à voir que lorsque je donnais mon opinion, certaines personnes ne m'écoutaient pas ou mon opinion ne les intéressait pas, ou simplement, ils me criaient dessus pour donner mon opinion. Du coup, cela m'a fait un peu peur, et depuis ce moment-là, j'ai arrêté. Mais ici, ils me donnent l'espace nécessaire pour pouvoir parler, m'exprimer et ils m'aiment comme je suis⁷⁵.

2. Décalage normatif

Lors des vacances scolaires, de nombreuses activités étaient organisées. Laissant les devoirs quotidiens de côté, les journées étaient rythmées d'activités telles que la cuisine, la menuiserie, le tricot, la danse, les cours d'anglais, etc. Bien que l'exercice des devoirs scolaires fût suspendu un moment, on peut tout de même souligner que certains jours étaient dédiés au renforcement scolaire. Durant cette période, le programme des journées était plus flexible permettant des activités plus spontanées telles que des débats. J'ai notamment pu assister à des tables rondes abordant divers thèmes, dont l'une d'entre elles a particulièrement attiré mon attention, celle sur les droits des enfants. Après la lecture d'un texte relatant une situation lors de laquelle un père et son enfant étaient en désaccord, s'ensuit une discussion. Au total, ce matin-là, il y avait 17 enfants participants.

L'un des travailleurs posa une question : « *Se siente libre en su casa por parte de sus padres ?* »⁷⁶. Huit mains se sont levées, c'est-à-dire moins de la moitié. L'ensemble des jeunes assis autour de la table furent interrogés sur leur manière de gérer leurs désaccords entre eux et leurs parents. Que font-ils quand cela arrive ? Bryan et Luz, ayant généralement plus de facilité à prendre la parole lors des tours de tables répondent :

Bryan : Je me tais

Luz : Moi aussi, parce que si tu te mets à parler, ils te disent « tais-toi parce que sinon je t'en donne une ». Que vas-tu dire quand ils te disent « sinon je

⁷⁵ Extrait d'entretien avec Luz, décembre 2025, Cajamarca.

⁷⁶ « Vous vous sentez libre dans votre maison par rapport à vos parents ? ». Extrait d'entretien collectif, février 2026, Cajamarca.

t'en donne une » ? « Viens et tu verras, viens et tu verras. Allez, parle et tu verras ».

....

Luz : Je voulais mettre un pantalon pour aller marcher. Il était joli, fin, pour ne pas avoir trop chaud. Et elle m'a dit « Allez enlève ça ! » (Tout en imitant l'intonation de sa mère). Pardon, pardon (s'excusant d'avoir crié) mais en réalité, c'est comme ça qu'elle me l'a dit. Et je me sentais mal et j'ai dû aller me changer sinon elle me tapait.

Javier : Hey *chicos*, c'est correct de se taire ?

Luz : Non mais sinon ils te frappent.

Javier : Oui, mais je vais le répéter. Que ferions-nous dans ce cas ? Bon avec tes parents, tu te tais. Mais que faire ? Il faut trouver une solution⁷⁷.

Les « violences éducatives ordinaires » sont prohibées au sein de Juventud. L'équipe encadrante amène les jeunes à voir l'éducation sous une perspective générationnelle, soulignant que des comportements peuvent être dus à la propre éducation que leurs parents ont reçue. Toutefois, malgré cette considération, ils insistent sur le besoin et la nécessité de trouver des solutions pour que ces schémas éducatifs cessent :

Je pense que la majorité d'entre nous a reçu un coup de la part de nos parents. La question serait donc de bien analyser cela. Pourquoi nous a-t-on frappés ? Et ça, c'est une question d'éducation. Parce que souvent, je n'ai pas obéi, mais celui qui n'obéit pas signifie qu'il doit être frappé ? En d'autres termes, nous acceptons de nous faire frapper seulement parce que nous n'avons pas obéi ou il y a d'autres manières de nous dire « ne fais pas ça » ?⁷⁸.

Ils invitent les jeunes à faire comprendre à leurs parents qu'il s'agit de respecter leurs droits, celui notamment d'avoir une opinion. De ce fait, l'association vise à libérer la parole afin que les jeunes ne se taisent pas quant à ces traitements, et ce, dans le but de briser cette chaîne éducative. La parole se libère parfois sous couvert d'humour. Bryan, par exemple, tout en rigolant, nous raconta la fois où son papa a voulu le taper, mais qu'il l'a esquivé. À la suite de cette table ronde, l'équipe encadrante fut fortement préoccupée par les dires de Bryan et Luz. Les partages de ces deux jeunes inquiétaient les travailleurs de l'association quant au traitement qu'ils recevaient de la part de leurs parents. Ces tables rondes permettent également à l'équipe encadrante de pouvoir ajuster leurs objectifs de travail en fonction de chaque famille.

⁷⁷ Extrait d'entretien collectif, février 2026, Cajamarca.

⁷⁸ Extrait d'entretien collectif, février 2026, Cajamarca.

Il arrive que la vision de Juventud sur les droits des enfants ne soit pas nécessairement en accord avec celles des parents. Pour le cas de Bryan et Luz, ceci est assez parlant. Quelques jours après cet extrait, l'un des membres de l'association a convoqué les parents de Bryan. Bien que je ne sache pas spécifiquement les dires de cette discussion, le fait de taper son enfant comme manière de punir ce dernier fut abordé. L'absence de Bryan les semaines suivantes m'a laissé penser que cette entrevue n'avait pas été très bien accueillie auprès de son père.

Quant à Luz, sa maman, Grecia, lors d'un entretien, a abordé la recrudescence de la délinquance à Cajamarca. Lorsque je l'interrogeais sur les raisons qui auraient amené à ce changement, elle a abordé le thème de l'éducation. Soulignant que, selon elle, en tant que parent, « *Yo creo que a veces como padres más nos dedicamos al trabajo y a veces abandonamos a los hijos* »⁷⁹. Elle ajouta ensuite qu'il y avait aussi une responsabilité de l'État :

Et aussi pour ce que dit l'État. Tu ne peux pas frapper l'enfant parce que sinon les enfants te dénoncent. Et certains enfants s'y mettent déjà, non ? « Tu ne peux pas me frapper parce que je m'en vais et je te dénonce », c'est comme un chantage envers les parents aujourd'hui. Je crois que s'il n'y avait pas cette loi, parce qu'avant, à notre temps, c'est-à-dire, les parents nous donnaient une claque quand on n'écoutait pas et que l'on n'étudiait pas. Si tu ne voulais pas étudier, ils t'y obligeaient de force, mais ils te faisaient étudier⁸⁰.

À la lumière de ces extraits de dynamiques familiales, on peut noter la présence d'un décalage normatif entre le discours international sur les droits des enfants promu notamment au sein de l'association et la manière dont chaque parent perçoit l'éducation. Ces divergences de visions quant à l'éducation peuvent amener à des conflits de valeurs entre l'équipe encadrante et les parents des bénéficiaires.

3. La CIDE et le travail infantile

Le travail des enfants n'est pas un phénomène récent, ce dernier était déjà présent dans les sociétés précapitalistes (Rausky, 2021). Leroy (2009) avance que face à

⁷⁹ « Je crois que parfois, en tant que parents, nous nous dédions plus au travail et parfois nous abandonnons les enfants ». Extrait d'un entretien avec Grecia, février 2026, Cajamarca.

⁸⁰ Extrait d'un entretien avec Grecia, février 2026, Cajamarca.

l'expérience des sociétés industrielles européennes, l'enfant a, petit à petit, perdu sa valeur économique pour gagner en valeur morale. Depuis, l'enfance a été considérée comme une période d'insouciance et d'apprentissage. Cette image d'un enfant passif a notamment évolué par sa considération en tant que sujet de droit à travers le CIDE.

En lien avec la création de la convention internationale des droits de l'enfant, la question du travail infantile a connu un regain d'intérêt. Bien que le travail infantile fût un sujet déjà discuté avant l'adoption de la CIDE, cette dernière marque un tournant majeur en instituant un cadre juridique visant sa réglementation.

Rausky (2021) souligne que c'est en lien avec la diffusion de cette convention que le travail infantile fut considéré comme contraire à l'exercice des droits des enfants. À ce sujet, certains anthropologues tels que Scheper-Hughes et Sargent ont décrit l'introduction de formes de contrôle et de contrainte limitant la liberté de l'enfant. Cela se manifeste entre autres dans le domaine du travail, à travers la mise en œuvre de cette convention dans les politiques nationales (Scheper-Hughes et Sargent, 1998, cités dans Collard et Leblic, 2009).

La convention internationale des droits de l'enfant stipule à l'art. 32 le droit pour un enfant « d'être protégé contre l'exploitation économique »⁸¹. L'interprétation dominante qui a découlé de cette convention et qui a notamment conduit les différentes luttes menées par l'Organisation internationale du travail (OIT) à l'égard du travail infantile fut celle de la volonté de l'abolition de son exploitation (Seccaud, 2011). Toutefois, certains auteurs soulignent le flou qui s'est dès lors installé entre les notions de travail infantile et d'exploitation. Antonella Invernizzi met en évidence le paradigme de l'enfant victime de son travail qui découle de l'article 32 : « Le travail pouvant nuire à l'enfant, l'enfant qui travaille devient un "enfant à risque" » (Invernizzi, 2003, p. 460). Liebel (2013) avance que ce droit régi par l'art. 32 est souvent compris comme l'obligation de prévenir toute situation à laquelle un enfant serait contraint de travailler. Dans cette perspective, les conventions issues de l'OIT et les législations nationales ont fait de l'interdiction du travail infantile l'expression

⁸¹ *La Convention Internationale des Droits de l'Enfant (CIDE) - UNICEF*. (2026, 11 février). UNICEF. <https://www.unicef.fr/convention-droits-enfants/#Qu'est-ce-que-la-CIDE-?>

d'un droit spécifique à l'enfant dont la mise en œuvre est une condition nécessaire à l'exercice d'autres droits, tels que celui à l'éducation. Toutefois, cet auteur souligne que cette interprétation, qui se déclare dans « l'intérêt des enfants », repose sur une assimilation entre travail et exploitation. En ce sens, « *to be protected from economic exploitation is reinterpreted to mean the (alleged) right to be 'free of child labour'* »⁸² (Liebel, 2013, p. 225).

Bien qu'il soit dominant, le paradigme de l'enfant victime de son travail et la conception du travail infantile en tant que pratique à supprimer ne sont pas nécessairement partagés par les premiers concernés (Invernizzi, 2003, Liebel, 2013). Un certain nombre d'organisations d'enfants travailleurs revendiquant le « droit au travail » s'est notamment opposé à cette interprétation dominante (Liebel, 2013). Dans le cas du Pérou, on peut mettre en évidence l'association Manthoc qui avait particulièrement contribué, dans les années 90, à la reconnaissance du « droit au travail » dans le *Código de los niños y adolescentes*⁸³ (Leroy, 2009). Invernizzi (2003) souligne que nombreux de ces mouvements se situent contre l'exploitation, mais refusent l'association systématique entre travail et exploitation. Ils revendiquent un droit au travail digne ainsi qu'un droit de s'exprimer et de participer à l'égard des questions qui les concernent. Liebel (2013) souligne que les mouvements d'enfants travailleurs remettent en cause les notions de protection qui sous-tendent les réglementations de restriction et d'inclusion. Bien que des rencontres internationales aient eu lieu, le discours des organisations d'enfants travailleurs a fait beaucoup moins de bruit que celui des campagnes de lutte contre le travail infantile (Invernizzi, 2003).

Depuis, le débat public à l'égard du travail des enfants s'est très vite polarisé au sein duquel chacun se positionne « pour ou contre ». Leroy (2009) souligne que ces réflexions, par la charge émotive et les connotations morales qu'elles recouvrent, amènent à invisibiliser la complexité relative à ce phénomène. Dans son article « *El estudio del trabajo infantil y los desafíos en su abordaje* », Rausky (2021) reconnaît l'apport de nombreux travaux sur le travail infantile en ce qu'ils permettent la mise en

⁸² « Le droit d'être protégé contre l'exploitation économique est réinterprété comme signifiant le (prétendu) droit d'être « à l'abri du travail des enfants ».

⁸³ Code des enfants et adolescents. Code légal qui vise à protéger et garantir les droits des mineurs.

évidence d'injustices sociales, mais note que ces derniers s'appuient souvent sur des conventions internationales qui associent le travail infantile à l'exploitation et *in fine* à la violation des droits des enfants. Elle affirme que ces arguments tendent à s'éloigner de plus en plus des réalités de diverses pratiques sociales, culturelles et historiques. Elle met en garde d'un biais essentialiste de la vision du travail infantile qui considère ce dernier comme un mal intrinsèque à surmonter.

Certains auteurs, par une approche critique, remettent en question l'adhésion de pays signataires à la CIDE.

Rabello de Castro souligne que la CIDE renferme une conception de l'enfance selon laquelle cette dernière serait incompatible avec le travail et où sa présence ne serait légitime que dans le domaine du jeu et de l'éducation. Cet auteur considère que par l'adhésion à cette convention, les États signataires ont accepté une conception de l'enfance universelle et essentialisée, négligeant diverses pratiques socioculturelles (de Castro, 2002 cité dans Rausky, 2021).

Pedraza Gomez affirme notamment que cette vision de l'enfance issue de la CIDE, en tant qu'individu à protéger s'est élaborée sur la base de l'histoire européenne. Elle promeut, dans le cadre de l'Amérique latine, une révision du concept de l'enfance prenant en compte le contexte du système mondial colonial (Gomez 2007 citée dans Rausky, 2021). En ce sens, la conception du travail infantile est intrinsèquement liée à la conception de l'enfance qui sous-tend les discours de la CIDE.

Rausky (2021), en mobilisant ces deux auteurs, souligne la nécessité d'aborder le travail infantile en contexte latino-américain à partir d'une contextualisation historique d'Amérique latine. En ce sens, le travail infantile doit être considéré dans le contexte à partir duquel il s'inscrit et non à partir d'une conception de l'enfance qui s'est vue essentialisée.

Par ces considérations, j'aspire à m'éloigner de la perspective essentialiste dont le travail infantile fait l'objet. En ce sens, ma position réfute la considération du travail infantile en tant que phénomène « homogène et condamnable a priori » (Leroy, 2009, p. 8). En adoptant une telle posture, il n'est pas ici question de minimiser les situations d'exploitation ni les cadres de protection existants, mais d'aborder le travail infantile en tant que phénomène complexe et pluriel.

1) Travail infantile au Pérou, considérations juridictionnelles et réalités

La position adoptée par le gouvernement péruvien à l'égard du travail infantile s'oriente vers la prévention et l'éradication du travail des enfants, ainsi que la protection de celui des adolescents⁸⁴.

Le Pérou a ratifié les instruments internationaux suivants :

- 1) La convention n°138 de l'OIT fixant un âge minimum à l'admission d'emploi. En l'occurrence celui-ci est admis à 14 ans.
- 2) La convention n°182 de l'OIT relative aux pires formes de travail.

Actuellement et lors de la réalisation de cette recherche, le cadre de référence pour les questions relatives à l'enfance et l'adolescence au Pérou est la : *Política Nacional Multisectorial para las Niñas, Niños y Adolescentes al 2030* (PNMNNA)⁸⁵. Au sein de ce projet politique, on retrouve deux services relatifs au travail infantile. Ces services visent à l'« *erradicación del trabajo infantil y protección del adolescente que trabaja* »⁸⁶ à travers :

- 1) L'amélioration de l'accès au service d'autorisation préalable pour les adolescents de 14 à 17 ans.
- 2) « *Servicio de restitución derechos de las niñas, niños y adolescentes en situación de calle* »⁸⁷ pris en charge par le *Ministerio de la Mujer y Poblaciones Vulnerables* (MIMP). Ce service est mis en place à travers le travail réalisé par les éducateurs de rue (SEC) qui interviennent dans l'espace public auprès de mineurs en situation de rue. Leur mission consiste à leur proposer un accompagnement afin d'orienter ces jeunes et de faciliter leur sortie de la rue.

Bien que le Pérou souhaite éradiquer le travail réalisé par des jeunes âgés de moins de 14 ans, de nombreux d'entre eux continuent à pratiquer une activité économique. Afin

⁸⁴ Source : *Día Mundial contra el trabajo Infantil, 12 de junio*. (2025, 9 juin). Campañas - Ministerio de Trabajo Y Promoción Del Empleo - Plataforma Del Estado Peruano. <https://www.gob.pe/institucion/mtpe/campa%C3%B1as/66985-dia-mundial-contra-el-trabajo-infantil-12-de-junio>.

⁸⁵ Source : *Política Nacional Multisectorial para las Niñas, Niños y Adolescentes al 2030 - PNMNNA*. (s. d.). Orientación - Ministerio de la Mujer Y Poblaciones Vulnerables - Plataforma Del Estado Peruano. <https://www.gob.pe/42698-politica-nacional-multisectorial-para-las-ninas-ninos-y-adolescentes-al-2030-pnmnna>.

⁸⁶ « Éradication du travail infantile et la protection de l'adolescent qui travaille ».

⁸⁷ « Service de restitution des droits des filles, garçons et adolescents en situation de rue ».

d'appréhender la persistance de ce phénomène malgré les interdits étatiques, il est nécessaire de faire un détour de ce que relève la conception du travail dans le cas du Pérou. Comme le souligne Robin Cavagnoud, celui-ci ne peut être appréhendé comme la conception du travail issue des sociétés occidentales en tant qu'activité rémunérée et légale. En effet, le travail dans le cas du Pérou doit être appréhendé par sa dimension familiale tant une grande partie de l'économie nationale repose sur un ensemble d'aides informelles. L'activité économique réalisée par Claudia, la jeune fille présentée au début de ce travail, pourrait être considérée comme une aide familiale, car elle n'est pas rémunérée, mais elle n'entre pas moins dans la catégorie de travail tant elle prend part au flux économique visé du foyer. Cavagnoud souligne la nécessité de distinguer les différentes modalités que recouvrent ces activités économiques : certaines s'apparentent à de l'exploitation économique, d'autres sont réalisées dans un but d'apprentissage professionnel (Cavagnoud, 2014).

En reprenant la caractérisation proposée par Robin Cavagnoud, le travail infantile dans le contexte péruvien peut être considéré comme suit :

« Toute activité économique à caractère licite ou illicite qui se réalise de manière régulière, périodique ou saisonnière par des enfants et adolescents de 6 à 18 ans, aussi bien dans le secteur formel qu'informel, lequel reste largement majoritaire. Cette activité implique leur participation dans la production ou la commercialisation de biens et de services destinés au marché, au troc ou encore à l'autoconsommation pour le compte du budget individuel ou de l'économie domestique. Mais elle n'inclut pas nécessairement une rémunération sous forme pécuniaire ni un accès au salaire ou à la monnaie. Cette approche intègre alors toutes les stratégies que les groupes défavorisés mettent en place en situation de précarité, et faisant participer à des degrés divers tous les membres de l'unité domestique ».⁸⁸

Comme énoncé par ce dernier, le travail réalisé par ces jeunes s'effectue majoritairement dans le secteur informel (Cavagnoud, 2014). L'informalité est à la fois un rapport au marché, mais également à l'État qui se caractérise par son exercice hors du cadre des normes formelles officielles (Grard, 2018). Selon Grard (2018), l'informalité amène à considérer ceux qui la pratiquent comme des déviants à l'égard d'une économie formelle légitimée. Cette anthropologue affirme que cette vision

⁸⁸ Cavagnoud, 2014, p. 220

alimente des politiques répressives et discriminatoires à l'égard de l'économie informelle. Elle avance qu'il s'agit d'une vision « néolibérale » de l'économie et de la société qui renverse les réelles raisons menant à l'informalité, c'est-à-dire celles de « conséquences d'une inégalité de droits, de la non-redistribution des revenus et de l'accaparement des avantages par des secteurs relativement étroits de la société » (Grard, 2018, p. 153).

2) La situation à Cajamarca et la vision de Juventud

Lors de mon séjour à Cajamarca, il m'est arrivé à de nombreuses reprises de croiser des jeunes réalisant une activité économique. Parcourant les rues du centre-ville, ces jeunes proposent la vente de leurs marchandises, un tour de jonglerie ou encore le nettoyage des pare-brises. Lorsque nous sortions entre amis pour manger un bout, il était assez fréquent que des garçons et des filles entrent dans l'établissement afin de nous proposer la vente d'un article, et ce, à toute heure. Parfois, il s'agissait d'enfants dont j'avais déjà croisé la route durant l'exercice du *trabajo de calle*.

Dans le cadre associatif, les bénéficiaires de Juventud n'exercent pas tous une activité économique. Sur une soixantaine de bénéficiaires, on en dénombre 25. Le travail qu'ils réalisent peut consister en une aide au marché, une aide en construction, une aide au sein d'un restaurant, de la vente ou une aide à la garde de ses frères et sœurs.

Il est notable que le travail infantile au sein de la ville de Cajamarca est pluriel et révèle une hétérogénéité. Il est important de souligner que ma recherche ne recouvre pas toutes les formes de travail infantile que l'on retrouve dans la région. Mes observations s'étant limitées au centre-ville, toute la catégorie de travail en lien entre autres avec une activité agricole ou pastorale qui est très présente dans la région de Cajamarca n'est pas abordée.

a) Travail infantile dans le cadre du *trabajo de calle*

Comme mentionné dans le chapitre 5, l'association Juventud, par le *trabajo de calle*, vise à proposer ses services aux jeunes qu'elle croise dans la rue. L'objectif est de pouvoir les intégrer à l'association et de les accompagner sur le long terme quand cela est possible. Les jeunes croisés dans le cadre du *trabajo de calle* exercent un travail ambulancier. Robin Cavagnoud souligne que ce dernier s'inscrit dans un contexte urbain

marqué par une forte mobilisation des individus qui constitue une clientèle « ambulante ». Le travail exercé par ces jeunes répond donc à une demande provenant de la rue, qui consolide l'existence de ce commerce ambulante. Ce dernier est mobilisé par ces jeunes comme une stratégie de survie, la rue devient alors un espace ressources face aux vulnérabilités économiques (Cavagnoud, 2010). À Cajamarca, le commerce ambulante prend place particulièrement aux alentours des grands centres commerciaux :

« Il est 19h lorsque je me rends à l'association. Aujourd'hui, nous réalisons une ronde de nuit. Nous préparons des sandwichs de mortadelle avec un café auquel nous ajoutons du sucre, les jeunes le préfèrent ainsi. Nous montons dans la voiture et nous nous dirigeons vers un kiosque plus bas dans la ville. Au début, je m'interroge, je me demande comment les enfants vont venir si nous ne les avons pas prévenus avant. Javier me répond qu'ils savent que Juventud s'y rend de temps en temps et qu'ils se passent tous très rapidement le mot. Nous arrivons au lieu de rendez-vous et nous attendons. Comme de fait, un premier garçon arrive puis un autre et encore un autre. Certains arrivent tout seuls, d'autres à deux. Au total, huit jeunes, tous des garçons, se rendront au lieu de rendez-vous. Nous leur donnons chacun un café et un petit pain, puis nous nous mettons à jouer. Plus tôt dans la journée, nous avons appris certains jeux de société afin de pouvoir partager des parties avec eux. À côté de nous se trouvent également des adultes en train de boire. L'un des membres de l'équipe signale que nous devons trouver un autre endroit pour rencontrer les jeunes les prochaines fois. Nous partageons une petite heure ensemble jusqu'à ce qu'il se mette à pleuvoir. À ce moment-là, nous les saluons et chacun d'entre eux retourne exercer son activité. Il fait très sombre et froid. La plupart d'entre eux ne sont pas habillés en conséquence. Chacun s'en va de son côté, j'en vois l'un d'eux s'éloigner, slalomant entre les voitures, son panier à la main »⁸⁹.

L'extrait de carnet de terrain ci-dessus s'est déroulé durant une soirée lors de laquelle nous avons pu croiser un certain nombre de jeunes. Dans ce cas-là, le *trabajo de calle* est réalisable et des moments de partage peuvent avoir lieu afin d'établir un travail à long terme. Nous partageons un moment de convivialité, nous établissons un dialogue, nous les interrogeons sur les conditions de la réalisation du travail, etc. Toutefois, cela ne s'est pas toujours réalisé de façon aussi fluide. En effet, il est arrivé que Juventud, lors de ces rondes, ne croise que deux ou trois jeunes. Les raisons de cette absence ne relevaient souvent pas de leur propre volonté :

« Dans l'après-midi, nous réalisons *una ronda*. Café et petits sandwichs préparés, nous nous dirigeons en direction des zones commerciales afin de

⁸⁹ Extrait de carnet de terrain, 4 octobre 2025, Cajamarca.

commencer notre tour par le Mega Plaza pour ensuite continuer vers l'Open Plaza et finir par le Real Plaza. Il s'agit de zones fréquemment occupées où les jeunes, chocolats ou confiseries en main tentent de les vendre aux passants. Nous réalisons notre tour habituel, mais aujourd'hui, ni le café ni le sac rempli de sandwiches ne se vident. Nous finissons par voir une jeune fille aux alentours du Real Plaza. Nous lui offrons un café et un sandwich. L'équipe encadrante discute un moment avec elle, ce n'est pas la première fois qu'ils la croisent. Ils lui demandent si elle sait où se trouvent les autres jeunes, elle répond que non. Après un moment partagé, nous décidons de nous diriger en direction de l'Open Plaza. Une nouvelle fois, nous ne croisons personne. Sur le trajet, Javier se demande à plusieurs reprises où sont passés tous les jeunes qu'ils croisent habituellement. Alors, lorsque nous croisons une vendeuse ambulatoire qui tient un stand de *salchicha*⁹⁰ et *anticucho*⁹¹, Javier l'interroge afin de tenter de comprendre cette situation. Cette dernière, tout en retournant les brochettes, nous informe que les autorités sont venues plus tôt dans l'après-midi et que malheureusement *les botaron*⁹² de la rue. L'équipe encadrante comprend l'impossibilité de pouvoir réaliser l'accompagnement dans la rue aujourd'hui, alors nous rentrons »⁹³.

L'absence de jeunes dans les rues lors de la réalisation d'une ronde n'était pas un fait isolé. Il est arrivé quelques fois que nous retournions à l'association avec le sac encore rempli de petits pains. La police, comme mentionné ci-dessus, leur demande d'arrêter toute pratique économique au sein de la rue. Parfois, ils les ramènent chez eux, rappelant à leurs parents que leurs enfants ne peuvent pas travailler dans la rue. Cette manière d'aborder le travail infantile par les autorités publiques freine le travail réalisé par Juventud. Au-delà d'une absence, ces interventions de la part des autorités viennent parfois compliquer le contact entre l'association et les jeunes présents dans la rue :

« Aujourd'hui, nous sommes partis réaliser une ronde. Au carrefour un peu plus loin du Mega Plaza, on y voit un garçon serpentant entre les voitures proposant des marchandises. L'équipe encadrante tente de l'aborder, mais ce garçon n'est pas ouvert à la discussion. Alors, nous continuons notre chemin, quelques mètres plus loin, nous croisons une adolescente, chocolats à la main que les travailleurs connaissent déjà. Nous lui demandons si elle connaît ce garçon de l'autre côté de la route, lui expliquant que ce dernier est réticent quant à la proposition de collaborer avec Juventud. Elle décide d'aller voir par elle-même et de lui poser la question. À son retour, elle nous informe qu'il n'a

⁹⁰ Saucisse grillée.

⁹¹ Spécialité péruvienne de viande piqué en brochette et ensuite grillé. Dans ce cas-ci, il s'agit de cœur de bœuf.

⁹² Les ont expulsés.

⁹³ Extrait de carnet de terrain, 5 décembre 2025, Cajamarca.

pas voulu venir malgré sa proposition. Selon elle, c'est parce que trois jeunes ont été envoyés à la police, il n'y a pas longtemps et que les jeunes ont peur de se faire attraper maintenant. Je l'interroge sur les personnes qui les ont envoyés, elle me répond qu'il s'agit d'hommes à la veste rouge. L'un des membres de l'équipe réagit en disant qu'il s'agit certainement des éducateurs de rue »⁹⁴.

À la lumière de cet extrait, il est notable que la volonté d'éradication du travail infantile n'est pas nécessairement partagée par les premiers concernés. Les actions réalisées par la police ou l'accompagnement proposé par les éducateurs de rue ne sont pas désirés par tous. En raison de leur pratique illégale, face au rapport de pouvoir, ces jeunes mettent en place des stratégies d'autoprotection (Cavagnoud, 2010). Craignant d'être envoyé à la police, aborder ces jeunes devient d'autant plus délicat qu'ils se méfient de tous.

Par ces tensions entre jeunes travailleurs et autorités publiques, l'accompagnement réalisé par l'association Juventud se voit fragilisé. Bien que cette dernière s'aligne sur la reconnaissance des droits des enfants promue par la CIDE, cette convention amène parfois une vision abolitionniste du travail juvénile de laquelle découlent des politiques nationales limitant la liberté des jeunes de Cajamarca. Javier, déplorait notamment cette stratégie d'intervention déployée par l'État :

Pourquoi ? Parce que même si l'État affirme que les enfants ne doivent pas travailler dans la rue, quelles sont ses stratégies d'intervention à leur égard ? Ils font des opérations pour les emmener à la police, au parquet, puis on convoque les parents pour leur dire qu'ils ne doivent pas travailler. On leur donne une sanction et voilà. Et si on les revoit la fois suivante, ce sera la même chose : ils seront de nouveau arrêtés. Mais il n'y a pas, disons, un suivi pour ces familles-là. Il n'y a pas de stratégie pour aider à améliorer leurs conditions de vie, pour répondre à leurs besoins. Par exemple, pourquoi un enfant va-t-il travailler ? Pourquoi y a-t-il des difficultés économiques au sein du foyer ? Pourquoi les parents sont-ils au chômage ? Ou peut-être parce que certains sont également exploités par des tiers. Donc, si l'État n'assure pas de suivi, malheureusement, on ne pourra pas offrir une prise en charge adéquate à ces enfants. Et mener une opération pour simplement les emmener comme ça, sans plus, ce n'est pas la solution. Certains ont besoin d'aliments, d'autres ont besoin de vêtements, d'autres encore ont besoin d'affection ; beaucoup d'enfants, victimes de violence à la maison, sortent dans la rue. Et cela, par exemple, qui le leur apporte ? Si un enfant est dans la rue. Avec une opération,

⁹⁴ Extrait de carnet de terrain, février 2026, Cajamarca.

au lieu d'aider, cela ne fait qu'empirer les choses. Alors, je pense donc que des alternatives comme Juventud et peut-être d'autres institutions qui offrent un espace à ces enfants sont les plus appropriées. Mais s'il y a des contraintes, on ne peut pas non plus aller très loin⁹⁵.

L'association n'interdit pas la réalisation d'une activité économique aux bénéficiaires. Il y a notamment plusieurs bénéficiaires qui réalisent toujours une activité économique. Javier, l'un des membres de l'équipe encadrante me soulignait que ces derniers le cachaient parfois ou du moins ne souhaitaient pas le dire. Selon lui, l'importance accordée aux droits des enfants au sein de l'association contribue à un malaise qui freine la prise de parole des bénéficiaires à ce sujet. Bien qu'elle ne soit pas nécessairement en faveur, l'association est consciente que la réalisation d'une pratique économique relève très souvent de "stratégies de survie" en réponse à la précarité à laquelle ces familles font face. De ce fait, elle ne se conforme pas avec la vision abolitionniste ni les interventions proposées pour lutter contre le travail infantile. Comme souligné par l'extrait ci-dessus, selon Juventud, il s'agit d'une interdiction sans accompagnement, qui peut détériorer la situation de précarité de ces jeunes. Juventud qui accueille les jeunes de la rue, tente de montrer à ces derniers que la rue n'est pas forcément un lieu adéquat. Elle n'entrave pas la réalisation d'une pratique économique, mais tente de l'accompagner afin que cette dernière se réalise dans de meilleures conditions.

Cavagnoud souligne que la connotation négative de la présence de jeunes dans la rue n'est pas neutre culturellement, mais est issue d'un modèle occidental qui établit une opposition entre la sphère publique et privée (Stoecklin, 2000, p. 33 cité dans Cavagnoud, 2014). Ce sociologue souligne que la perception de la rue en tant que simple lieu de passage, alors que cette dernière revêt une pluralité d'appropriations, amène à marginaliser toutes autres formes d'occupation. En ce sens, les jeunes qui investissent la rue en tant qu'espace de vie se voient stigmatisés sous la notion de « *niño de la calle* », une création récente issue du milieu du développement. Ce sociologue souligne que cette notion « vise à nommer une réalité qui pose problème selon une certaine construction de l'enfance, centrée sur les principes de promotion

⁹⁵ Extrait d'entretien avec un membre de l'équipe de l'association, 27 février 2026, Cajamarca.

des droits de la protection sociale inspirée de la CIDE » (Cavagnoud, 2014, p. 72). L'espace de l'école et de la famille étant considéré comme les seuls lieux légitimes à l'égard des enfants, les jeunes en situation de rue sont dès lors considérés comme déviants. Ces discours tendent à stigmatiser les jeunes comme des sujets de droits à protéger, oblitérant les stratégies et ressources qu'ils mobilisent. En outre, cette notion regroupe un ensemble de rapports à la rue, ce qui amène à invisibiliser et à homogénéiser diverses trajectoires personnelles (Cavagnoud, 2014).

Les interventions mises en place par les autorités publiques sont révélatrices de cette vision négative de la présence des enfants dans la rue. Les politiques interdisant l'exercice d'une pratique économique en dessous de 14 ans et réalisée le soir, ces jeunes se voient interdits de s'appropriier l'espace public. L'objectif du travail réalisé par les éducateurs de rues étant notamment de sortir les jeunes de la rue.

Le travail réalisé par l'association est, lui aussi, influencé par cette vision. Bien qu'il ne s'oppose pas au travail infantile à proprement parler, ils considèrent que la rue n'est pas un lieu adéquat pour les jeunes. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, ils invitent les bénéficiaires à d'autant plus s'investir dans le domaine de l'éducation, un espace au sein duquel la présence des enfants est légitimée.

b) Trajectoires personnelles de certains bénéficiaires

Pour être tout à fait honnête, le travail réalisé par les bénéficiaires était un sujet que je n'osais pas facilement aborder. Je considérais Juventud comme une sorte de lieu de refuge face à la situation de précarité à laquelle ces jeunes faisaient face. Les bénéficiaires de Juventud ayant fréquemment des entretiens avec l'assistante sociale et le psychologue, je ressentais un certain malaise à aborder ce thème en raison de ma venue éphémère. Toutefois, petit à petit, j'ai essayé de déconstruire cet a priori qui finalement était influencé, lui aussi, par ce paradigme dominant de l'« enfant victime » de son travail. De ce fait, dans les lignes qui suivent, je présente le rapport que certains des jeunes rencontrés entretiennent avec le travail.

Gean, 12 ans, est arrivé il y a deux ans à l'association, en même temps que son grand frère et son petit frère. Leur maman travaille dans des maisons, son papa, quant à lui, travaille dans la construction. Il souligne que son papa, n'ayant pas terminé l'école

primaire, il n'a pas eu énormément d'opportunités de travail. N'ayant pas d'autres expériences, son papa peut seulement travailler dans la construction de maison, me dit-il. Il ajoutera que sa maman ne gagne pas beaucoup et que son papa, comme c'est un homme, travaille plus dur et donc gagne plus. Gean, aussi, me dit participer à l'économie du ménage :

Armelle : Tu aides tes parents maintenant de manière économique ?

Gean : Oui, je ne leur demande rien en échange.

Armelle : Comment ça ?

Gean : C'est-à-dire, certains demandent, si les pères demandent de l'aide, certains demandent quelque chose en échange de les aider. Mais, moi, j'aide avec volonté, c'est-à-dire que je ne demande rien en retour⁹⁶.

Il m'informe travailler toute la semaine en *carretería*⁹⁷ en expliquant ceci : « *Te vas al mercado y algunas personas, cuando no hay en combi, la carretería, pues, lo ponen sus cosas y lo llevas hasta una cierta parte y ellos te pagan* »⁹⁸. À côté de son travail réalisé au marché, il se rend parfois à l'église pour aider un monsieur à peindre les plafonds. Tous ces travaux, Gean les réalise pour venir en aide financièrement à ses parents. Je lui demande si cela n'est pas fatigant, il me répond que non qu'il s'est habitué. Pour Gean, le travail réalisé est à destination de sa famille. Loin d'un discours d'« enfant victime » de son travail, Gean dit travailler avec volonté afin d'apporter de l'aide à l'économie domestique. À côté de cette pratique économique, Gean continue de se rendre à l'école et me dit ramener de bonnes notes dont ses parents sont fiers.

Mario, 12 ans, n'a jamais connu son père et vit seul avec sa mère qui est mère au foyer. Mario a commencé à travailler l'année passée, lui aussi, aide les passants au marché à transporter leur marchandise en *carretería*, en échange d'un peu de monnaie. Il s'y rend les jours de beau temps ou les week-ends lorsque l'année scolaire recommence. Lors d'un entretien semi-directif, il me partageait qu'il achetait parfois, en allant travailler au marché, de la nourriture pour ses animaux, ses poules par exemple. Mario me dit réaliser cette pratique économique pour lui-même afin de pouvoir s'acheter des

⁹⁶ Extrait d'entretien avec Gean, février 2026, Cajamarca.

⁹⁷ Proviens de « *carreta* » qui signifie charrette. Activité liée au transport des marchandises.

⁹⁸ « Tu vas au marché et certaines personnes, quand il n'y pas de transports, la brouette eh bien ils mettent leurs choses et tu les amènes jusqu'à un certain point et ils te payent ». Extrait d'entretien avec Gean, février 2026, Cajamarca. Traduction personnelle.

choses telles que des vêtements ou des chaussures. Je lui demandais si le travail était compliqué étant donné le poids parfois de certaines marchandises à transporter. Il m'a répondu : « *Sí, es complicado, pero ya tengo que acostumbrarme* »⁹⁹. En raison d'une situation monoparentale et de peu de revenus, Mario travaille afin d'obtenir un peu d'argent. Celui-ci lui permet de couvrir certains frais liés à des dépenses personnelles telles que des habits, mais également liés à des frais domestiques tels que l'alimentation de leurs animaux.

Lors de cet entretien, j'ai demandé à Mario si les personnes qu'ils rencontraient au marché étaient aimables. Il m'a répondu : « parfois »

Armelle : Tu as un souvenir d'une fois où les gens n'étaient pas si gentils ?

Mario : Oui, je me souviens surtout quand j'ai commencé à travailler. Je me souviens qu'avec la charrette, ils m'ont fait bouger et j'ai heurté quelqu'un, je ne sais pas, mais il m'a crié dessus.

Armelle : Il t'a crié dessus ?

Mario : Oui, mais après, j'ai compris que voilà, en plus il était un peu saoul. Et voilà je me suis dit que c'était normal, voilà¹⁰⁰.

La volonté d'éradication du travail des enfants invisibilise ces jeunes et peut les soumettre d'autant plus à des situations d'abus. Obligés de travailler dans le domaine de l'économie informelle comme stratégie de survie, ces enfants et adolescents ne sont soumis à aucune protection dès lors qu'il leur est impossible d'invoquer les droits fondamentaux reconnus aux travailleurs. Le travail en *carretería* comme seule option d'entrée économique peut amener Mario à normaliser des comportements auxquels il fait face sur son lieu de travail. Les conventions à l'égard du travail juvénile visent à protéger les jeunes d'une exploitation économique mais il est intéressant de se demander si par ses directives abolitionnistes, ces dernières ne conduisent pas à une plus grande invisibilisation et soumission à de potentiels abus ou exploitation.

Claudia, la jeune fille âgée de 8 ans dont j'ai mentionné la rencontre au début de ce travail, souligne également « s'être habituée » :

⁹⁹ « Oui, c'est compliqué, mais voilà, je dois m'habituer ». Extrait d'entretien avec Mario, février 2026, Cajamarca.

¹⁰⁰ Extrait d'entretien avec Mario, février 2026, Cajamarca.

« Nous étions dans la cuisine, tout le monde était assis à table en train de dîner. Javier annonce à l'assemblée de ne pas oublier que ce jeudi, nous réalisons un repas de départ avant que je m'en aille. Claudia à côté de moi me dit qu'ils ne la laisseront peut-être pas venir. Le "ils", je suppose qu'il s'agit de ses parents, mais je ne lui en demande pas plus. Je lui demande si ça lui plaît de travailler au marché. Elle me dit qu'elle s'est habituée, que cela fait très longtemps et qu'elle ne se rappelle pas depuis quel âge elle y travaille. Elle me partage que sa maman n'a pas terminé son cursus scolaire et qu'elle a décidé de travailler au marché. Claudia a toujours connu le marché, quand elle était bébé, sa maman la mettait sur le côté dans une sorte de boîte, en attendant la fin de journée »¹⁰¹.

Le travail réalisé au marché par Claudia s'apparente à une aide non rémunérée à la micro-entreprise familiale (Cavagnoud, 2014). Dans le cas de Claudia, on peut souligner que sa socialisation avec le travail s'est réalisée dès le plus jeune âge. Sa participation au stand de fruit dont dispose sa mère ne lui procure pas de revenu régulier, mais l'aide à contribuer aux dépenses du ménage. En dehors de ces heures de travail, Claudia continue de se rendre à l'école. Parallèlement à son travail au marché, elle s'occupe très souvent de sa petite sœur âgée de 3 ans. Tout en tenant le stand, Claudia veille sur elle, qui l'accompagne aussi sur le trajet du retour à la maison en empruntant un *combi*¹⁰². La garde de sa petite sœur constitue également une forme de travail au sein de la sphère familiale.

Les extraits de trajectoire personnelle présentés ci-dessus ne concernent pas des enfants vivant dans la rue. Ces derniers rentrent chez eux le soir au sein de leur famille. La rue n'est donc pas leur lieu de vie. Quant à leurs liens familiaux, ces derniers sont maintenus. Leur pratique économique relève principalement d'une aide économique à destination de leur ménage. Toutefois, il arrive que les dynamiques familiales soient un facteur de jeunes en situation de rue. Au-delà du facteur de précarité, la maltraitance au sein du foyer pousse certains jeunes à sortir de chez eux pour se rendre dans la rue. Au sein de celle-ci, ils y pratiquent une activité économique, mais cette fois-ci, elle n'est pas destinée au ménage, mais à leur survie personnelle. La rue devient alors un lieu de vie, du moins pour un temps.

¹⁰¹ Extrait de carnet de terrain, février 2026, Cajamarca.

¹⁰² Désigne un bus.

David, l'un des premiers bénéficiaires de Juventud me contait lors d'un entretien, comment il avait connu l'association à l'âge de 6 ans :

Je suis arrivé à plus ou moins 6 ans à Juventud. Je suis arrivé, ayant des problèmes de famille. Avec ma famille, mon papa, ma maman. Ils me traitaient très mal. C'est pour ça peut-être que je ne suis pas très proche de mes frères ni de ma mère ni d'eux. Parce que j'ai grandi éloigné d'eux. Bon, mon papa était très violent. Alors, je m'enfuyais de chez moi, j'allais vendre des bonbons. J'allais faire de tout dans la rue. Je vivais pratiquement de la rue. Après, j'ai connu Juventud quand je suis tombé malade. Je suis tombé malade, j'allais à *Lugar de Cristo*, une cantine qui nourrissait tout le monde, pour tous les enfants. Et je suis tombé malade et ils ne savaient pas où m'amener parce qu'ils ne connaissaient pas ma famille. Alors ce qu'ils ont fait, c'est de m'amener à Juventud. Quand je me suis réveillé, je me suis réveillé à Juventud et ça m'a plu. Ça m'a plu, comment était le traitement, comment étaient les professeurs...La maison m'a plu. J'ai menti pour ne pas aller chez moi parce que je n'avais pas envie d'y aller. J'ai dit que mes parents étaient morts. Mais finalement, oui, ils m'ont accepté dans la maison Juventud. Javier m'a dit que je pouvais rester à la maison Juventud. Parce qu'avant, il y avait un accueil, c'est-à-dire que l'on pouvait rester comme dans un village. Maintenant, il n'y a plus ça, mais avant oui. Du coup, ils m'ont accepté à l'association et pour moi c'était quelque chose de très...et...ça signifiait beaucoup. Et ça signifiait aussi le début de beaucoup de choses. Parce que pour rester, je devais étudier, j'avais d'autres responsabilités. Et bon, je crois que c'est ce que je voulais, ce que je cherchais, même si indirectement je ne le faisais pas. Peut-être que je ne le disais pas, mais c'est ce que je voulais. Et oui, au final, j'ai fini étudiant, je suis allé à l'école¹⁰³.

Dans le cas de David, au-delà de l'aspect financier, c'est également celui du traitement de la part de ses parents qui a influé sur sa trajectoire personnelle. La rue était dès lors devenue son lieu de vie et la vente de bonbons, une stratégie de survie personnelle. Pour David, l'exercice d'un travail ambulant lui permettait l'émancipation d'un foyer violent. Par la suite, David fait la rencontre de Juventud, là où il a vécu jour et nuit jusqu'à sa sortie, à 17 ans.

Juventud a comme objectif de réaliser un travail à l'ensemble de la cellule familiale afin d'éviter des situations vécues comme celle présentée ci-dessus. Tout en désirant montrer que la rue n'est pas un lieu de vie, ils s'assurent que le foyer soit un lieu qui

¹⁰³ Extrait d'entretien avec David, janvier 2026, Cajamarca.

puisse l'être. À ses débuts, lorsque Juventud considérait que le foyer pouvait représenter un danger pour les jeunes rencontrés, l'association les accueillait au sein de son établissement de jour comme de nuit. Toutefois, pour des raisons juridictionnelles, l'association ne peut plus être considérée comme une maison d'accueil. Dès lors, il ne leur est plus autorisé d'offrir aux jeunes dans le besoin un endroit où se loger. En outre, comme souligné sur le point relatant le *trabajo de calle*, le processus d'intégration à l'association nécessite l'autorisation de l'État et des parents. Un jeune subissant des violences au sein du foyer pourra donc être freiné dans l'accompagnement proposé par Juventud. Il sortira dans la rue pour subvenir à ses besoins, mais pourra être entravé dans ses stratégies de survie par les autorités. Juventud considère pouvoir constituer un moyen privilégié pour l'accompagnement de la jeunesse de Cajamarca et de la protection de ses droits. Néanmoins, cette association, sans un financement étatique, se voit d'autant plus freinée dans son accompagnement par des politiques qui ne s'alignent pas avec leur vision.

3) De quelle protection s'agit-il ?

À la lumière de ces extraits, on peut souligner la diversité des pratiques économiques dont relève le travail infantile dans les rues de Cajamarca. Celui-ci peut se réaliser de façon ambulatoire, dans des lieux fixes tels que le marché, dans des micro-entreprises familiales, etc.

Dans le cas des familles de Juventud, la précarité est le premier facteur menant ces jeunes à exercer une activité économique. L'obtention de quelques *soles* leur permet de contribuer aux dépenses du foyer. Le travail n'est pas nécessairement synonyme d'exploitation, mais d'une possibilité pour ces jeunes d'agir sur leur environnement. Prendre part au secteur informel est finalement une forme de résilience économique. Comme le souligne Gean, ce dernier le fait par volonté et sa pratique d'une activité économique s'éloigne du paradigme dominant de l'enfant victime de son travail. Mon objectif ici n'est pas de nier l'existence de formes d'exploitation liées au travail des enfants, mais il s'agit plutôt de contrebalancer le discours dominant qui tend à agir en tant que « paradigme de recherche et d'intervention » (Invernizzi, 2003, p. 460). Or, celui-ci ne prend pas en compte les diverses réalités que recouvre le travail des enfants. L'un des autres facteurs qui a été mis en lumière est celui des ruptures de liens

familiaux. La violence au sein du foyer telle que vécue par David pousse certains jeunes à s'échapper de leur maison pour vivre dans la rue. La vente de bonbons dans son cas constitue une stratégie de débrouille lorsque les liens familiaux sont rompus. L'exercice d'une activité économique n'est pas nécessairement indissociable de leur suivi scolaire. Certains des bénéficiaires allient notamment ces deux activités. Pour certains, le travail qu'ils réalisent peut être considéré comme une stratégie de survie à court terme tandis que la scolarisation peut revêtir une stratégie à long terme, d'ascension sociale. Dans le chapitre suivant, je vous invite à explorer de quelle manière le domaine de l'éducation se manifeste dans les trajectoires personnelles de chacun.

Selon Olga Nieuwenhuys (1996, citée dans Girard, 2012), le travail infantile se trouve dès lors au cœur d'un paradoxe : il est majoritairement moralement condamné alors que les conditions économiques, de plus en plus contraignantes, poussent les jeunes à agir à l'égard de leur situation précaire. Comme le souligne cette anthropologue, en niant la capacité des jeunes à agir sur leur environnement, on renforce leur dépendance à l'égard des ressources étatiques. Or, dans un contexte néolibéral où la contribution de l'État tend à se réduire, cette dépendance devient d'autant plus problématique que les besoins des enfants ne sont pas pleinement pris en charge (Nieuwenhuys, 1996 citée dans Girard, 2012). Par une volonté de protection de conditions de travail néfastes, on peut se demander dans quelle mesure l'interdiction du travail infantile protège ces jeunes de conditions de vie précaires. Dès lors que ce travail persiste malgré sa volonté d'éradication, les enfants peuvent être d'autant plus fragilisés qu'ils ne sont soumis à aucune protection dans leur statut de travailleur (Seccaud, 2011). En outre, les stratégies d'« autoprotection » (Cavagnoud, 2010) mobilisées par les jeunes de Cajamarca face aux volontés d'accompagnement des éducateurs de rue sont révélatrices d'une volonté de leur part de continuer à réaliser une activité économique. Dès lors, il peut être dangereux de simplifier le travail infantile en tant que synonyme d'exploitation. Comme le souligne Cavagnoud, celui-ci devient de l'exploitation lorsque « le travail comme satisfaction cesse pour la personne qui le réalise, lorsque ses droits en tant qu'individu et travailleur sont menacés ou atteints et le font basculer dans une situation d'abus psychologiques, physiques ou sanitaires » (Cavagnoud, 2012a, p. 60). En ce sens, il est nécessaire d'aborder le travail infantile en tant que

phénomène complexe et multiple qui nécessite une prise en compte du contexte historique et politique qui l'encadre (Rausky, 2021).

Chapitre 8. Scolarisation

La question de la scolarisation est apparue évidente tout au long de mon terrain. Les journées en période scolaire étaient rythmées en grande partie par la réalisation des devoirs et par le renforcement scolaire. Le mois de décembre, à l'arrivée de la session d'examens, le fonctionnement du système scolaire et l'importance de la scolarisation étaient rappelés à tous les jeunes. Pour Juventud, il est primordial d'amener les enfants sur le chemin de la scolarisation, car selon les propos de l'un des membres de l'équipe, « *la educación es la única manera de ayudar a que los niños se superen a futuro* »¹⁰⁴.

À partir du XX^e siècle, l'éducation est considérée comme l'un des meilleurs moyens afin d'intégrer la population paysanne et autochtone à la modernisation de la société péruvienne. L'anthropologue Patricia Ames (2002) souligne que ce projet national s'inscrit plus largement dans un tissu culturel de modernisation occidentale qui considère l'éducation de masse comme un projet légitime au développement des sociétés. Cette anthropologue affirme que l'expansion de la scolarisation dans la société péruvienne est fortement associée à l'hégémonie de l'idéologie du progrès et du nationalisme dominant provenant de l'Europe du XIX^e siècle.

Émilie Doré (2008), est une sociologue travaillant sur les phénomènes des périphéries de Lima. Selon cette chercheuse, le processus de modernisation au Pérou était composé d'une dimension raciste qui permet d'expliquer les nombreux déséquilibres sociaux et territoriaux actuels. Présent dès l'époque coloniale, le racisme se manifestait sous forme de discriminations de castes avec d'un côté les blancs et de l'autre ceux regroupés sous le terme d'« Indien ». Marisol de la Cadena (2004 citée dans Doré, 2008) souligne qu'au XX^e siècle avec l'expansion de l'éducation, la « race » ne se limite plus au physique, mais devient un concept culturel modifiable. Les « Indiens » sont dès lors ceux qui n'avaient pas d'éducation. Il était possible de devenir métis et non plus un « Indien » par un processus de *cholification*¹⁰⁵, c'est-à-dire par

¹⁰⁴ « L'éducation est la seule manière d'aider ces jeunes à s'épanouir à l'avenir ». Extrait d'entretien avec Javier, janvier 2026, Cajamarca). Traduction personnelle.

¹⁰⁵ Doré (2008) explique que le processus de *cholification* amène une personne initialement indienne à celle de *chola* par la migration vers la ville ou un niveau d'éducation plus élevé.

l'éducation. Comme l'énonce Émilie Doré, au Pérou, faire partie de la modernisation, c'était changer de « race », laissant derrière soi les éléments de la culture andine. Elle souligne que le processus de modernisation péruvien échoue à intégrer l'héritage autochtone, au contraire, il se traduit par l'acquisition d'éléments culturels occidentalisés (Doré, 2008).

Depuis le XX^e siècle, on observe une croissance de la population andine dans le domaine de l'éducation. Ces populations amènent avec elles des aspirations éducatives élevées, voyant la scolarisation comme le meilleur héritage à laisser. En 1995, Juan Ansión, anthropologue, mettait en évidence la solidité du mythe de l'éducation, bien que ce dernier n'eût de réels fondements empiriques. Il avançait que la faible qualité de ce domaine réfutait certains espoirs qui avaient été placés en elle (Ansión, 1995). La massification de l'éducation s'est en effet accompagnée d'une baisse de la qualité du service particulièrement dans les zones pauvres et isolées. Ames (2002) souligne que cette situation remet en question ce domaine en tant que mécanisme de mobilité sociale pour les secteurs les plus défavorisés. En effet, malgré la reconnaissance d'avancées notables concernant l'éducation péruvienne en termes d'accès, sa qualité et ses conditions inégales d'apprentissage sont, elles, remises en question. Patricia Ames souligne notamment que ces caractéristiques soulèvent des préoccupations quant au principe d'égalité des chances, et *in fine*, de la justice sociale (Ames, 2021).

1. Système éducatif péruvien

1) Aspects généraux

Au sein du système scolaire, on retrouve tout d'abord l'enseignement initial dit *basica*. L'enseignement devient ensuite obligatoire à partir de l'enseignement primaire, qui se déroule de 6 ans à 11 ans. L'enseignement secondaire s'initie à 12 ans et se termine à 16 ans. La période scolaire démarre au mois de mars et se termine au milieu du mois de décembre.

Les journées scolaires des bénéficiaires se déroulaient en fonction de deux tours, celui de la matinée de 8 h à 13 h et celui de l'après-midi de 13 h à 18 h. En fonction des écoles et de l'année dans laquelle se trouve un élève, ce dernier aura cours selon le

tour attribué. Ce système scolaire laisse ainsi de nombreuses heures de temps libre pour chaque jeune. Comme souligné précédemment, ce temps permet à certains des jeunes de Cajamarca d'exercer une pratique économique.

Le système péruvien se divise en deux types d'éducation : l'éducation publique et l'éducation privée. Officiellement, l'éducation publique est gratuite¹⁰⁶ et dispensée par l'État. Quant à l'enseignement privé, celui-ci fonctionne tel une entreprise financée via les cotisations payées par les parents d'élèves.

2) Réflexion relative à l'universalisation de l'accès à l'éducation

Au Pérou, à l'ère néolibérale, on a observé une offre croissante de l'éducation privative dès les années 90, durant le régime de Fujimori. Cette offre croissante fait suite à l'adoption du décret-loi n° 882 visant à promouvoir l'investissement privé dans le domaine de l'éducation (Ames, 2021). Parallèlement, le Pérou a connu un phénomène de privatisation par défaut, c'est-à-dire provenant du bas. Les familles à la recherche d'une meilleure éducation se sont tournées vers l'offre privée, considérant que l'enseignement public ne pouvait répondre aux besoins de leurs enfants (Balarin, 2016 cité dans Ames, 2021). Bien que cette idée, largement diffusée et soutenue par le régime néolibéral (Escalante cité dans Ames, 2021) se soit ancrée dans l'imaginaire collectif au Pérou, Ames souligne que les études n'ont révélé aucun fondement solide quant à cette hypothèse. Les écoles privées à faible coût ne garantissent parfois pas une meilleure éducation que celles issues de l'enseignement public. La privatisation du système éducatif s'est accompagnée d'une hausse de la ségrégation scolaire, particulièrement en termes socio-économiques (Ames, 2021).

Bien que le Pérou ait atteint l'universalisation de l'accès à l'éducation, la reproduction d'inégalités au sein du système éducatif se normalise et la ségrégation s'aggrave. Cette ségrégation scolaire porte atteinte à la cohésion sociale et à l'apprentissage de chaque élève. En outre, cela peut amener à fragiliser la démocratie. Une problématique que reconnaît le projet éducatif national à l'horizon 2036 qui appelle à une plus grande inclusion et équité (Ames, 2021).

¹⁰⁶ Dans le point suivant, nous verrons que cette gratuité est à nuancer.

Dans le contexte néolibéral actuel, Nano (2009) souligne que le droit à l'éducation est devenu un droit individuel soumis aux règles du marché. En ce sens, l'éducation constitue un bien de consommation accessible en fonction du pouvoir d'achat de chacun. En reprenant les termes de Coraggio (1997), Nano (2009), spécialiste de l'éducation, souligne que le droit à l'éducation dans le contexte du Pérou divise sa population en deux classes : les citoyens de première classe qui ont les ressources nécessaires pour accéder à un enseignement privé et les citoyens de seconde classe qui doivent se cantonner à l'enseignement public (Nano, 2009). En ce sens, au Pérou, « *en el Perú, cada familia tiene la educación que puede pagar* »¹⁰⁷ (Bello et Villarán, 2004, cités dans Ames, 2021, p. 17).

2. Une gratuité relative

De façon officielle, la scolarisation, dans le secteur public, est gratuite au sein des niveaux : *inicial, primaria y secundaria*¹⁰⁸. Toutefois, de manière officieuse, cette gratuité est à nuancer. Bien que l'inscription en tant que telle soit présentée de façon gratuite, celle-ci engendre tout de même un coût lié à l'inscription à l'association des parents d'élèves, qui est obligatoire. De plus, de nombreuses dépenses secondaires sont demandées telles que l'achat de livres, de l'uniforme, etc. Ces frais liés à l'achat de matériel scolaire peuvent représenter un coût non négligeable pour certaines familles étant en situation de précarité.

Ce fut notamment le cas de Grecia, la grand-mère de Fiorella. Grecia s'occupe de sa petite-fille depuis que sa fille, la maman de Fiorella est incarcérée. Le père de Fiorella quant à lui, est absent. C'est dès lors sa grand-mère qui en a la charge. Lors d'un entretien, Grecia me confiait les problèmes économiques qu'elle avait pu traverser et particulièrement lors de l'année passée :

Grecia : Pendant la pandémie, mon activité a un peu ralenti. J'ai fait faillite parce que je ne vendais plus de feuille coca, voilà. J'ai donc perdu 1 800 soles. Un ballot de feuille de coca s'est abîmé. Je n'ai pas pu m'en remettre. J'ai commencé à vendre du rhum, de l'anis, de l'eau-de-vie. J'ai fini ça et je l'ai...

¹⁰⁷ « Au Pérou, chaque famille à l'éducation qu'elle peut se payer ». Traduction personnelle.

¹⁰⁸ Maternelle, primaire et secondaire.

pour les beuveries, quoi. Et parce que je ne travaillais plus, tu vois. Durant la pandémie, on ne travaillait même plus pour le peu qu'il y avait. Et son père m'envoyait de l'argent et c'est là qu'il a commencé à m'en envoyer. Durant la pandémie, il a commencé à m'envoyer l'argent tous les mois. Parce qu'avant, il m'envoyait de l'argent tous les deux ou trois mois, il n'était pas responsable. Durant la pandémie, ma fille m'a appelé : « Tu sais quoi, papa ? Je lui ai dit : « Ma mère ne peut plus vendre. ».

Armelle : Vous avez un magasin ?

Grecia : Non, j'en avais un, je vendais ce qu'il y a là, des alcools, des sodas, des cigarettes, mais seulement la nuit. De 23 h à 5 h 30, 6 h, je vendais. Je préparais mes bouillons jusqu'à 23 h, puis je finissais. On recommençait avec le menu. L'après-midi, je partais un petit moment et je m'allongeais. Mon poulet était déjà assaisonné, mon *salchipollo*¹⁰⁹ aussi. À 6 heures, je sortais vendre mon *salchipollo*. Vers 9 ou 10 h, j'arrêtais. Et là, je n'avais plus de place pour la feuille de coca. C'était ma routine. Je dormais quelques heures. L'après-midi, je partais deux ou trois heures, c'est tout. Et le corps sait quand on travaille. Oui... deux ou trois petites heures, je regardais l'heure et c'était déjà l'heure de recommencer à vendre, et ainsi de suite. Et c'est pour ça que je dis à ma petite fille...enfin, elle est habituée à avoir une alimentation variée, comme je vendais toujours les menus. Alors l'année dernière, ça les a pas mal choquées. L'année dernière, j'ai eu une baisse plus forte. Parce que parfois ma fille, la maman de Fiorella, nous demande de l'argent. Sa maman me dit parfois : « Je n'en ai pas, s'il te plaît, prête-moi 50 soles, j'ai besoin de 30 soles. » Et là, il y a eu un problème : il y a eu une affaire, on a dû y aller et son papa m'a dit : « Bon, moitié-moitié, il faut payer. » Et cette avocate s'en occupait déjà, je suis partie, j'ai passé une semaine là-bas, je me suis déplacée un peu partout toute seule, en fait. Mais, Dieu merci, cette affaire s'est bien terminée et son nom a été blanchi. Et voilà, je suis revenue ici et c'est tout. C'est pour ça que... Dieu merci, l'année dernière, c'est l'association qui m'a aidée pour l'uniforme de Fiorella. Oui, parce que je n'en avais pas, j'ai fait le transfert et il me manquait de l'argent pour son uniforme. Et grâce à Dieu, madame Alejandra m'a dit : « Allez, on achète l'uniforme de Fiorella pour qu'elle puisse aller à l'école. Je suis très reconnaissante envers l'académie, vraiment »¹¹⁰.

Ces difficultés financières limitant la procuration de matériel nécessaire au suivi éducatif peuvent être ressenties par les jeunes eux-mêmes. Adriana, âgée de 12 ans, est la dernière fille d'une famille de 5 enfants. Dans un entretien, elle me partageait que l'obtention de matériel scolaire au sein de Juventud était d'une grande aide face à une situation économique compliquée depuis le décès de son père :

En plus d'avoir une aide dans nos devoirs, nous avons une aide psychologique et aussi économique. Comme notre père est décédé il y a longtemps, ma

¹⁰⁹ Plat composé de saucisse, poulet rôti et frites.

¹¹⁰ Extrait d'entretien avec Grecia, Cajamarca.

maman doit travailler et parfois, elle n'arrive pas à joindre les deux bouts. Et ici, ils nous donnent de beaux crayons et ça nous aide beaucoup¹¹¹.

Le coût lié à l'achat d'un uniforme ou de matériel scolaire constitue des vecteurs d'exclusion sociale au sein de l'enseignement public. Face à des situations de grande précarité, ces achats représentent un coût supplémentaire non négligeable alors même que l'accès à l'alimentation de base et aux vêtements est déjà difficile à assurer.

Au-delà des coûts matériels inhérents au suivi scolaire, c'est le service de l'enseignement éducatif qui peut induire la nécessité d'un accompagnement extra-scolaire. Nombreux bénéficiaires m'ont partagé avoir croisé le chemin de l'association en raison de difficultés scolaires. Un « retard » dans l'apprentissage de la lecture, une incompréhension quant à ses devoirs, des notes qui dégringolent et *in fine*, pour certains, un redoublement. Face à ces difficultés, certains parents se mettent à la recherche d'une institution, d'une personne qui pourra leur venir en aide. Lors des entretiens réalisés auprès de mères de bénéficiaires, chacune d'entre elles m'a confié avoir eu besoin d'aide pour leurs enfants, à un moment ou un autre dans leur parcours scolaire. Des devoirs qu'elles ne comprennent pas, une aide qu'elles ne peuvent pas se payer au sein d'une académie privée, ici, Juventud joue un rôle de solidarité dans un système où l'éducation a une valeur marchande. Pour certains jeunes, l'accompagnement dont ils ont pu bénéficier au sein de l'association leur a permis de surpasser les obstacles qui se présentaient à eux :

Junior : Mes devoirs, je ne les comprenais pas et donc je ne pouvais pas les faire. C'est pour ça que mes notes ont diminué, voilà. Et quand je suis arrivé ici, eh bien, ils ont commencé à m'expliquer comment les faire, alors j'ai pu les rendre et mes notes se sont améliorées¹¹².

Ces difficultés scolaires sont révélatrices de failles au sein du système scolaire. Bien qu'une institution puisse être présentée comme « gratuite », cela n'efface pas les inégalités sociales, tout au plus, ça les invisibilise sous le principe d'un accès égal à l'éducation.

¹¹¹ Extrait d'entretien avec Adriana, décembre 2025, Cajamarca.

¹¹² Extrait d'entretien avec Junior, décembre 2025, Cajamarca.

3. ¿Cuál es una educación de calidad ?¹¹³

Au sein même des établissements, il existe de grandes différences en termes de qualité d'infrastructure et de services. Les disparités peuvent se manifester au niveau du matériel technologique par un manque d'ordinateur ou l'absence de réseau. Cela peut aussi se présenter sous la forme d'un manque d'infrastructures récréatives, des services hygiéniques délabrés, ou de manière plus critique par une absence d'eau au sein de l'établissement. Dans un contexte de ségrégation scolaire liée au niveau socio-économique élevé, les conditions d'apprentissage diffèrent selon la situation de l'élève. Les élèves issus de milieux défavorisés sont généralement concentrés au sein de mêmes établissements et ont accès à des ressources et des conditions éducatives moins favorables (Ames, 2021).

Chaque année, l'équipe encadrante de Juventud organise un concours de dessin. Cette année le thème était : « *Cual es una educación de calidad ?* »¹¹⁴. Lors de celui-ci, de nombreux participants ont pris la question à l'envers pour faire état de manquements de la part des institutions. Ils ont dessiné des situations de dégradations des infrastructures, d'absence de matériel, tout en évoquant ce qu'ils et elles souhaitent personnellement pour leurs écoles. Ce passage vise à présenter la vision de certains bénéficiaires sur leur signification d'une « *educación de calidad* ».

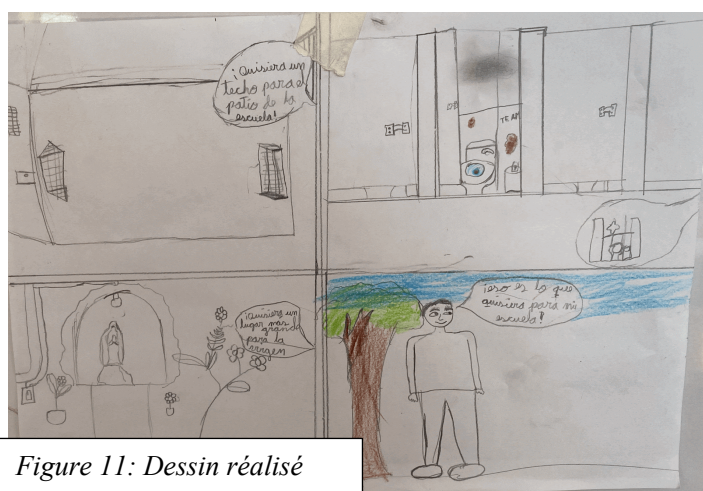


Figure 11: Dessin réalisé par Anthony. 2026.

C'est que comme dans mon école il n'y a pas de toit, parfois, nous ne pouvons pas jouer à cause de la pluie qu'il y a dans l'école. C'est pour cela que j'ai dit qu'ils feraient un préau pour la cour de mon école. Le suivant, c'est parce qu'ici les toilettes sont parfois sales. Les dames de nettoyage sont à d'autre endroit et elles ne se rendent pas compte de l'état des services

¹¹³ « Qu'est-ce qu'une éducation de qualité ? ».

¹¹⁴ « Qu'est-ce qu'une éducation de qualité ? ». Le terme éducation est ici appréhendé dans le domaine de la scolarisation.

hygiéniques. Et ici, ils aimeraient un espace plus grand pour la vierge parce qu'elle était un peu à l'écart, toute seule. C'est tout¹¹⁵.

Figure 12 : Dessin réalisé par Bryan. 2026.

Bryan : Nous n'avons pas seulement peur de rester sans école, mais nous avons aussi peur qu'elle puisse nous faire du mal.

Diego : Qu'est-ce que ça signifie pour toi ?

Bryan : Que le jour ou les jours où nous sommes à l'école, il pourrait y avoir des effondrements ou un pilier de l'école pourrait céder et tout s'écrouler. Du coup, si nous sommes à l'intérieur de l'école, quelque chose pourrait nous tomber dessus et nous blesser¹¹⁶.



Jîmena : C'est le bâtiment où se retrouvent les élèves. Ici, ça ne se voit pas, mais il y a des trous par lesquels, quand il pleut, l'eau s'infiltre et cela affecte aussi bien les élèves que la professeure. Il n'y a qu'un seul spot, ce qui ne permet pas d'avoir beaucoup de lumière. Ici, en revanche, il y a plus de spots, le tableau est plus grand, et on pourrait dire que le mobilier des élèves est plus solide. Là-bas, il a un sac à dos, et ici, il n'a qu'un cahier et un labyrinthe.

Diego : Tu penses que cela se reflète dans les écoles d'ici ?

Jîmena : Oui¹¹⁷.

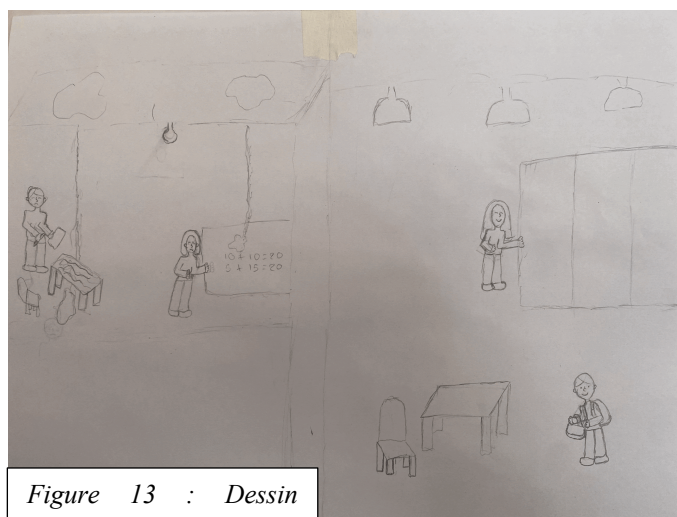


Figure 13 : Dessin réalisé par Jîmena. 2026

¹¹⁵ Extrait d'entretien collectif, janvier 2026, Cajamarca.

¹¹⁶ Extrait d'entretien collectif, janvier 2026, Cajamarca.

¹¹⁷ Extrait d'entretien collectif, janvier 2026, Cajamarca.

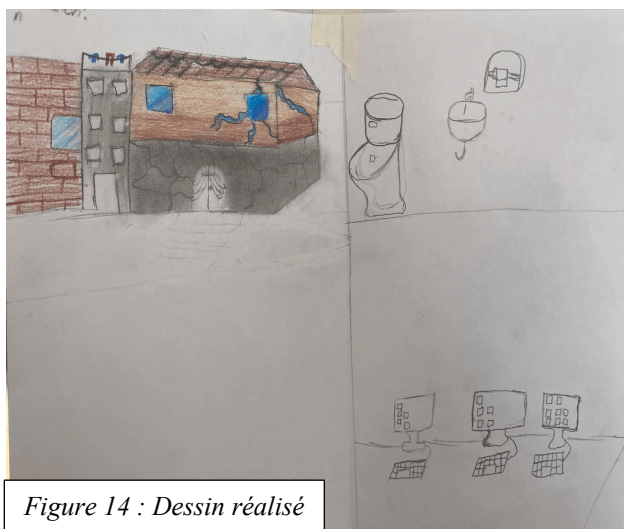


Figure 14 : Dessin réalisé par Richard. 2026

Richard : Mon dessin représente le fait que dans toutes les écoles, parfois, nous n'avons pas de ressources, et que les écoles sont en mauvais état. Quand il pleut, quand il pleut ça prend l'eau. Elle peut s'infiltrer. Les toilettes, quand il n'y a pas d'eau. Il n'y a pas Internet.

Diego : Tu penses que toutes les écoles ont Internet ?

Richard : Non

Diego : Et dans la tienne ? Il n'y a pas d'ordinateurs ?

Richard : Non¹¹⁸.

À la lumière de ces dessins et de leurs explications, les bénéficiaires de l'association mettent en évidence des disparités manifestes au sein du système éducatif. Ces dernières proviennent de leurs expériences personnelles ou du moins, ils considèrent que ces réalités sont présentes au sein de Cajamarca. L'inégalité des conditions éducatives en termes d'infrastructure et de ressources disponibles m'a d'autant plus frappé lorsque je me suis rendu au sein d'un établissement éducatif privé international. À titre indicatif, les frais de scolarité annuels de cet établissement s'élèvent aux alentours de 15 000 à 18 000 soles¹¹⁹.

Lorsque l'on m'avait invité à me rendre au sein de cet établissement avec l'un des membres de l'équipe encadrante pour accompagner les jeunes de l'association, j'étais très curieuse. J'imaginai qu'il s'agissait en quelque sorte d'une rencontre de différentes écoles, différentes organisations lors de laquelle des tournois d'activités étaient organisés par des animateurs et des professeurs. Qu'il s'agissait en quelque sorte d'une grande rencontre inter-jeunesse :

« Les derniers bénéficiaires finissent rapidement de prendre le dîner avant que nous nous en allions. Diego m'a informé que les taxis envoyés par l'institution à laquelle nous nous rendions arriveraient pour 14 h. Je l'interroge sur l'heure à laquelle nous rentrerons, il me répond à 15 h 30. Je suis étonnée, je me

¹¹⁸ Extrait d'entretien collectif, janvier 2026, Cajamarca.

¹¹⁹ Cela représente plus ou moins 3500 à 4300 €. Il s'agit d'une approximation.

demande bien ce que nous allons pouvoir faire en si peu de temps. Diego m'invite à appeler les derniers jeunes à se mettre devant la porte, l'arrivée des taxis étant imminente. Une fois les voitures arrivées, nous devons nous dépêcher de rentrer dans celles-ci afin de ne pas bloquer la circulation. Je rentre dans l'une d'entre elles en compagnie de quatre bénéficiaires qui se mettent à l'arrière. Sur le chemin, les jeunes sont agités et impatients d'arriver. Les taxis se suivent dans les rues de Cajamarca durant une quinzaine de minutes jusqu'à la vue à notre droite de grand grillage. Le conducteur tourne à droite, arrivant en face d'un portail de sécurité où un agent nous y attend. Abaisant sa fenêtre, le conducteur informe ce dernier que nous venons de telle association. L'homme qui se tient à côté de la voiture coche notre arrivée sur le calepin qu'il a entre les mains avant de nous ouvrir la barrière. Je suis impressionnée face à ces bâtiments qui se dessinent devant moi. On m'avait prévenu qu'il s'agissait d'une école à la population aisée, mais c'était la première fois que je voyais un tel bâtiment scolaire. À l'intérieur du campus, à notre droite, se trouve un grand parking, le conducteur le contourne et nous dépose à la suite des autres taxis. Un étudiant qui me semble avoir plus ou moins 16 ans nous y accueille et invite les enfants qu'il a apparemment déjà vus à se rendre sous le préau. De nombreux enfants y sont déjà présents. Lorsque Diego arrive à son tour, je lui demande de quelles institutions proviennent tous ces jeunes. Il m'informe que ces derniers font partie des autres associations de Cajamarca dédiées à la jeunesse. Les "animateurs", qui sont en fait les élèves de dernières années de cette école, les accueillent sous le préau, ballon à la main. Cela me questionne que ces élèves aient le même âge que certains bénéficiaires présents et qu'ils aient pour autant un statut d'"animateur". Chaque association suit les élèves qui leur sont "attribués" pour ensuite lancer des parties de football, volleyball, etc. Ce préau est immense, on y retrouve des paniers de basket accrochés en hauteur, des filets de volley-ball, etc. Il pleut très fort, c'est peut-être la première fois qu'il pleut aussi fort depuis que je suis arrivée à Cajamarca. Le sol du préau, bien que légèrement surélevé, se remplit petit à petit d'eau. Certains jeunes sont trempés et n'ont pas de vêtements de rechange. Je me demande pourquoi nous ne rentrons pas dans un bâtiment au chaud. Diego me dit qu'il n'y a certainement pas d'espace accessible pour accueillir tout le monde. Durant une heure, les jeunes continuent les parties de sport, la pluie quant à elle ne s'arrête pas. Durant cette heure-là, je vois de nombreuses voitures défiler sur le côté, des parents venant chercher leurs enfants après l'école. Il ne s'agissait que de voitures qui, à mon sens, reflétaient une situation financière aisée. Avec Diego, nous attendons sur le côté tout en surveillant les jeunes qui ont l'air de s'amuser. Au bout d'une heure, les taxis nous attendent cette fois-ci pour nous raccompagner à l'association. Nous emportons une sucette qui nous est offerte à la sortie et nous montons à bord des véhicules. Ceux qui m'accompagnent au sein du taxi me disent, le sourire aux lèvres, s'être amusés lorsque je leur demande comment s'est déroulée l'activité »¹²⁰.

Je ne traiterai pas de cette rencontre en tant que telle dans ce chapitre, mais un passage lui sera dédié de façon ultérieure. La mention de cette rencontre s'inscrit dans une

¹²⁰ Extrait de carnet de terrain, octobre 2025, Cajamarca.

volonté de présenter, de façon exemplifiée, les disparités de l'enseignement éducatif que l'on retrouve au sein de la ville de Cajamarca. Ce contraste est d'autant plus frappant lorsque les dessins et discours proposés par les jeunes de l'association sont présentés en parallèle de leur venue mentionnée ci-dessus.

4. La scolarisation, vecteur d'ascension et d'intégration sociale

Au-delà des disparités évidentes quant au service scolaire que l'on peut retrouver entre les quatre murs des établissements éducatifs, ces inégalités ne se mettent pas en suspens à l'heure où les écoles ferment leurs portes. Au contraire, elles accompagnent chaque enfant et se reconfigurent au sein du foyer.

Comme souligné précédemment, l'arrivée au sein de l'association peut découler de la nécessité d'une aide scolaire. L'impossibilité pour certains parents de venir en aide à l'exercice des devoirs de leur enfant peut parfois émaner d'un analphabétisme ou d'un parcours scolaire qui s'est arrêté au niveau primaire.

Parce qu'ici je viens faire mes devoirs, je joue, alors que dans ma maison je m'ennuie et personne ne m'aide à faire mes devoirs. C'est-à-dire que les choses que je ne comprends pas, ma maman ne sait pas non plus, car elle est plus âgée¹²¹.

Comme souligné précédemment, les académies qui proposent un renforcement scolaire sont coûteuses et les familles de Juventud ne peuvent se permettre un tel service. L'association, par ses pratiques de solidarité, permet à de nombreux bénéficiaires de surpasser certaines difficultés, incompréhensions liées à leur apprentissage scolaire. En ce sens, Juventud constitue une alternative en réponse aux manquements d'équité et d'inclusion des politiques éducatives du Pérou.

Au-delà d'une aide proposée aux jeunes, Juventud propose également des services aux parents des bénéficiaires. En effet, l'association organise des cours d'alphabétisation à destination des parents des bénéficiaires¹²². Tablette à la main, les mots s'enchaînent

¹²¹ Extrait d'entretien avec Renato, décembre 2025, Cajamarca.

¹²² N'ayant observé que des femmes au sein de cet atelier, je ne parlerai que des mères.

sur l'écran qui défile. Cette technique permet à chacune d'avancer à son rythme quand elles ont la possibilité de se rendre à l'association. L'un des membres de l'équipe encadrante est là pour superviser et proposer son aide en cas de difficultés. Cet atelier d'alphabétisation ne représente pas un simple apprentissage, mais s'intègre dans un processus de reconnaissance sociale.

Parallèlement à la reconnaissance croissante de l'éducation en tant que projet hautement légitimé, la condition d'analphabète, quant à elle, a progressivement été associée à une image stigmatisante à valeur sociale négative, prenant la forme d'une exclusion sociale. Ce postulat repose sur l'idée erronée selon laquelle l'analphabétisme serait une cause de la pauvreté alors qu'il en constitue plutôt un symptôme. Ces considérations ont alimenté l'idée selon laquelle l'éducation est synonyme de mobilité sociale et d'amélioration des conditions de vie. Malgré les critiques, l'association entre la scolarisation, l'alphabétisme, l'emploi et la mobilité sociale reste fortement ancrée dans les sociétés modernes. Ainsi, l'accès à l'éducation apparaît comme une condition essentielle pour s'émanciper d'une condition désavantageuse dans le contexte actuel (Ames, 2002).

Cette considération négative de la condition d'analphabète et l'exclusion de la société qu'elle engendre est ressentie par certaines mères de l'association. Elle n'est jamais exprimée telle quelle mais est plutôt l'expression d'une incapacité ou d'une impossibilité de rentrer dans le marché du travail. Lors d'un entretien auprès d'un membre de l'association, cette dernière me partageait une des conversations qu'elle avait pu entretenir durant l'un des cours d'alphabétisation. L'une des mères de l'association lui aurait confié : « *A mí me gustaría trabajar, pero yo no sé hacer nada. Yo no he estudiado, yo no sé hacer nada realmente* »¹²³.

L'accès à l'éducation étant perçu comme la condition essentielle à l'émancipation d'une condition désavantagée inhérente à l'alphabétisme, les familles décident d'investir le domaine de la scolarisation. La volonté pour ces mères est que leurs

¹²³ « J'aimerais travailler mais je ne sais rien faire. Je n'ai pas étudié, je ne sais rien faire réellement ». Extrait d'entretien avec un membre de l'association, janvier 2026, Cajamarca.

enfants acquièrent d'une certaine manière un statut social dont elles ont été exclues. L'intégration de leurs enfants au sein du système éducatif signifie pour ces mères d'entrevoir une mobilité sociale, une possibilité pour leur enfant d'être « meilleur qu'elle ».

Quand Ana Paula était enfant, elle vivait à la campagne, dans les hauteurs de Cajamarca. Sa mère les ayant abandonnées, elle a vécu avec ses frères et sœurs auprès de leur père. Ana Paula regrettait de ne pas avoir appris à lire. Elle me racontait les fois où son professeur avait été négligent, bourré, endormi ou absent. Les fois où il s'énervait et les punissait à coups de bâton. Ana Paula se demande pourquoi il ne leur avait pas enseigné à lire à la place. Alors, Ana Paula espère un futur dans lequel ses filles seront « meilleures qu'elle ». Être meilleur, selon Ana Paula, c'est étudier, faire quelque chose de professionnel. Et pour cela, elle leur apportera son aide autant qu'elle peut :

Ana Paula : Pour qu'elles soient meilleures que moi

Armelle : Comment ça ?

Ana Paula : C'est-à-dire qu'elles doivent plus étudier, quelque chose de professionnel. Cela dépend d'elles, mais non, c'est-à-dire, que si elles se mettent à étudier, nous les aiderons jusqu'à ce que nous puissions¹²⁴

Avant son arrivée à l'association, la fille d'Ana Paula ne savait pas lire. Une situation qui l'a fortement préoccupée. Ana Paula étant analphabète, elle me dit avoir été dans l'incapacité d'aider sa fille dans le domaine de la scolarisation. Alors lorsqu'elle a entendu parler de l'association, elle s'y est directement rendue afin de s'assurer que sa fille pourrait bénéficier d'un accompagnement. Elle me confie être soulagée maintenant que son enfant ait appris à lire :

Oui, je me sens heureuse parce qu'elle sait lire. Je me préoccupais énormément pour ma fille. Je disais peut-être qu'elle ne saura pas lire. Elle ne saura pas lire parce qu'elle disait que certains camarades savaient lire « maman, papa, ils savent lire ». Mais elle savait lire, mais elle oubliait, mais maintenant, elle sait lire, c'est bien¹²⁵.

¹²⁴ Extrait d'entretien avec Ana Paula, février 2026, Cajamarca.

¹²⁵ Extrait d'entretien avec Ana Paula, février 2026, Cajamarca.

La volonté que ces enfants soient « *mejor que yo* »¹²⁶ n'est pas un fait isolé, je les ai entendus mot pour mot auprès d'une autre mère de l'association. Carmen me décrivait son incapacité à venir en aide à ses enfants quant à la réalisation de leurs devoirs. Elle aussi imagine un futur différent pour ses enfants : « *Mejor que yo, porque ya se pongan a leer. Yo ya no sé leer, pero ellos ya que sean mejores, estudian, se pongan a leer más* »¹²⁷. Être meilleure pour ces mères signifie avoir la capacité de lire, s'émanciper de l'analphabétisme.

L'éducation en tant que meilleur héritage à laisser à ses enfants est une idée qui se manifeste dans les discours des membres de l'association. Cette conception de la scolarisation construit les attentes des parents envers leurs enfants qui souhaitent les voir étudier, devenir quelqu'un de professionnel. S'émanciper d'une condition d'analphabète n'est que la première étape d'un parcours envisagé sous le signe de la réussite scolaire.

Cette volonté d'emprunter le chemin de l'école se manifeste également dans les récits des bénéficiaires. La scolarisation était l'un des axes centraux présentés dans leur projet de vie. Ces projets, encouragés par leurs parents, se distinguent des trajectoires scolaires parentales qui se sont pour la plupart arrêtées au niveau primaire. Conscient des sacrifices que cela représente pour leur famille, le projet éducatif s'inscrit à la fois sur le plan académique, mais aussi affectif. Au-delà d'un engagement individuel, il s'agit d'un besoin de rendre ce qui a été investi par leurs parents. (Arango-Goviria et al, 2004 cités dans Zenklusen, 2020).

Anthony, 12 ans, me faisait part lors d'un entretien, de sa volonté d'aider économiquement ses parents. Une aide qui, selon lui, passe par la case de la scolarisation et l'obtention d'un diplôme. Toutefois, conscient que le passage à l'université peut engendrer des coûts, c'est dès à présent qu'il s'investit. Bien qu'il

¹²⁶ « Meilleur que moi ».

¹²⁷ « Meilleur que moi, parce qu'ils se mettent à lire. Je ne sais pas lire mais eux, qu'ils soient meilleurs, ils étudient, ils se mettent à lire plus ». Extrait d'entretien avec María Fernanda, février 2026, Cajamarca.

début son enseignement secondaire, il mentionne l'obtention d'une potentielle bourse pour le futur :

Armelle : L'école est quelque chose d'important pour toi ?

Anthony : Oui, c'est important.

Armelle : Pourquoi ?

Anthony : Pour avoir une bourse et aider mes parents, obtenir un diplôme pour qu'ils n'aient plus besoin de payer les choses dont j'ai besoin¹²⁸.

L'objectif de Fernando, 14 ans, est de devenir pilote. Un projet que son père soutient de très près. Dans un entretien ce dernier affirmait que son père lui disait toujours que lorsqu'il aura fini l'enseignement secondaire, il l'amènerait à Lima pour le faire étudier afin qu'il puisse devenir pilote. Parallèlement à ce projet professionnel, Fernando me confie en avoir un autre, celui d'apporter un soutien financier à sa famille :

Armelle : pourquoi as-tu cet objectif ? Pourquoi est-ce important pour toi ?

Fernando : Parce que, bon, quand j'étais petit... il n'y avait pas vraiment... Comment dire ? Voyons voir... autant de soutien financier dans ma famille¹²⁹.

Juan, âgé de 14 ans, est bénéficiaire de l'association depuis 5 ans. Ses parents sont séparés, il vit avec sa maman et sa petite sœur. Son papa, quant à lui, travaille à Lima. Dans cet extrait, Juan partage sa volonté d'aller à l'université et d'étudier l'ingénierie de système ou civile, et ce, afin de pouvoir par la suite, lui aussi, venir en aide à ses parents :

Armelle : Et tu sais ce que tu veux faire dans le futur ?

Juan : Plus tard, je pense étudier ingénieur de systèmes ou ingénieur civil.

Armelle : C'est important pour toi la scolarisation, l'école ?

Juan : Oui, parce qu'ils nous enseignent une méthode que nos parents parfois n'ont pas eu cette opportunité que nous avons

Armelle : Tes parents n'ont pas eu cette opportunité ?

Juan : *Bueno*, si, mais ils ne l'ont pas terminé.

Armelle : Et de ce fait, pour toi, c'est une manière de remercier ?

Juan : Remercier et pouvoir plus tard les aider.

Armelle : Dans quel domaine les aider ?

¹²⁸ Extrait d'entretien avec Anthony, février 2026, Cajamarca.

¹²⁹ Extrait d'entretien avec Fernando, janvier 2026, Cajamarca.

Juan : Les aider, c'est-à-dire qu'ils ne travaillent plus. Moi aussi, je vais les aider comme eux l'ont fait pour mes fournitures, mon alimentation, mes vêtements, moi aussi, je vais prendre soin d'eux¹³⁰.

À la lumière de ces extraits d'entretiens, on peut souligner que le soutien financier est un point central dans les projets futurs de certains bénéficiaires. Au-delà d'un objectif lié à des aspirations personnelles, la volonté de certains d'entre eux de poursuivre leur trajectoire jusqu'à l'obtention d'un diplôme est parfois présentée dans le cadre d'un projet familial. Étant conscient des difficultés financières auxquelles font face leurs familles, certains des bénéficiaires ont la volonté de ne plus être une charge financière supplémentaire, mais de devenir un soutien. Obtenir un diplôme signifie la possibilité de venir en aide à leur tour, comme leurs parents l'ont fait, dans un processus de réciprocité.

Les études sont perçues comme la meilleure stratégie de procurer ce soutien financier, car l'obtention d'un diplôme signifie la possibilité de meilleures opportunités professionnelles. Comme mentionné précédemment, Gean affirmait que son père n'avait pu avoir d'autre possibilité de travail que celle de construire des maisons en raison d'une scolarisation s'étant limitée au niveau primaire. Son frère, Alejandro, 16 ans, partageait également cette vision selon laquelle les études amènent à de meilleures opportunités de travail :

Alejandro : Parfois, les générations antérieures n'avaient pas d'opportunités ni l'argent suffisant pour qu'ils puissent étudier. Et maintenant, tout jusqu'au point où un père, une mère se prive de manger pour que l'on puisse étudier. Et parfois, les parents ; quand ils échouaient ou redoublaient une matière, ils les envoyaient à travailler et ils n'avaient plus l'opportunité d'étudier.

Armelle : Donc tu as l'impression que c'est comme un devoir pour toi ?

Alejandro : Étudier ?

Armelle : Oui.

Alejandro : Oui, pour moi, oui. Oui, c'est que si je n'étudiais pas, je ne serais pas une personne qui sait comment est la vie, sans savoir étudier.

Armelle : Je ne comprends pas.

Alejandro : Si tu n'étudies pas, tu ne vas pas avoir de bonnes opportunités de travail. Une personne qui étudie a plus d'opportunités qu'une personne analphabète qui ne sait ni lire ni écrire¹³¹.

¹³⁰ Extrait d'entretien avec Juan, février 2026, Cajamarca.

¹³¹ Extrait d'entretien avec Alejandro, décembre 2025, Cajamarca.

Les dires d'Alejandro font écho à l'association qui s'établit entre éducation, développement et progrès (Ames, 2002). Savoir lire et écrire, c'est savoir comment est la vie, c'est avoir de meilleures opportunités de travail. Pour la maman de Juan, l'éducation signifie « *ir más adelante* »¹³². Quant à Juan ne pas aller à l'université, c'est prendre le risque d'être exploité, d'être considéré comme un esclave :

Armelle : Pour ta maman, c'est important que tu étudies, comment que... d'aller à l'université ?

Juan : Oui, parce qu'ils me disent de me concentrer sur mes études. Qu'après, j'irai plus loin, et que j'aurai toujours de meilleures notes.

Armelle : Par exemple, que dirais-tu de ne pas aller à l'université et de travailler après l'école ?

Juan : Que je n'aurais pas de profession, parce que tout d'un coup, ils nous ont comme esclaves, ils ne nous donnent pas le salaire minimum et ils nous exploitent toujours.

Armelle : Et donc, l'université signifie comme une manière de ...

Juan : Je ne sais pas... de toujours aller de l'avant et toujours aider¹³³.

Pour certains, ces différences « d'opportunités » quant aux parcours de leurs parents peuvent alimenter des sentiments d'une part de reconnaissance, d'autre part, d'un devoir d'accomplir, de ne pas décevoir. C'est notamment ce que me partageait Yudith, 15 ans.

Yudith : Comme j'ai discuté avec eux, ils m'ont dit que, malheureusement, ils n'avaient pas eu la même opportunité que moi, non ? Par exemple, leurs parents ne pouvaient pas leur donner la même éducation et bon, ça me donne beaucoup de peine, non ? Parce que je reconnais aussi que ma maman est une personne intelligente, une personne concentrée. Mon papa également aime beaucoup étudier les voitures et ma maman, en réalité, apprend aussi très rapidement. Et bon, pour moi, c'est quelque chose de regrettable qu'ils n'aient pas étudié, mais je veux me concentrer et montrer que, peut-être qu'ils n'ont pas pu, mais moi je veux être, disons, meilleur et pouvoir faire ce qu'eux n'ont pas pu faire un jour.

Armelle : Ta mère n'a pas pu aller à l'université ?

Yudith : Elle n'a pas non plus terminé la primaire.

Armelle : Et qu'est-ce qu'elle fait aujourd'hui ?

Yudith : Aujourd'hui, elle s'occupe de la maison et travaille aussi dans des maisons pour faire le ménage.

Armelle : Et ton papa ?

¹³² « Aller de l'avant ».

¹³³ Extrait d'entretien avec Juan, février 2026, Cajamarca.

Yudith : Mon papa travaille dans le transport, mais il fait parfois aussi des réparations, il n'aime pas faire ça.

Armelle : Mais ta maman sait lire et écrire ?

Yudith : Oui, elle sait lire et écrire. Elle m'a raconté qu'elle avait appris grâce à moi et mon frère. Et grâce aux professeurs que nous avons eus, mon frère et moi, elle a pu apprendre à lire.

Armelle : Mais c'était pour une raison d'argent qu'elle ne pouvait pas étudier ou plus en raison de la politique avant ?

Yudith : Bon, ma maman m'a dit qu'elle avait perdu sa maman et qu'elle était seulement avec son papa et sa belle-mère. Et bon, comme elle n'est restée jusqu'en primaire et bon, il ne l'a pas envoyée plus à l'école.

Armelle : Comment tu le vis ça, que tu aies l'opportunité ?

Yudith : Je sens que je suis très reconnaissante aussi parce qu'on m'a donné l'opportunité de pouvoir étudier et je sens que je ne peux pas la décevoir, ni elle, ni mes parents, ni mes frères, ni moi-même. Parce que comme elle n'a pas eu l'opportunité, je veux montrer qu'ils m'ont donné l'opportunité et que je peux la saisir¹³⁴.

En somme, l'éducation constitue pour ces familles un projet central de mobilité sociale, mais peut-être, avant tout, celui d'une intégration sociale. Parallèlement à l'association qui s'est établie entre l'éducation¹³⁵ et le progrès, les personnes analphabètes et celles ayant arrêté leur parcours scolaire en niveau primaire se sont vues exclues de la société. En raison d'une telle situation, emprunter le chemin de la scolarisation signifie pour ces familles, sortir d'une situation de précarité et emprunter le chemin de la reconnaissance sociale. Une intégration à la fois sur le marché du travail, mais également au sein de la société nationale.

À la lumière de ces récits, on peut souligner la persistance du mythe de l'éducation au sein de ces trajectoires familiales. Si l'accès à la scolarisation au XX^e siècle agit en tant que revendication d'égalité, celle-ci s'accompagne aussi d'une hiérarchisation des savoirs. La scolarisation est octroyée au prix de l'effacement de l'héritage andin. La scolarisation est investie par ces familles et le futur appréhendé en termes d'opportunités, à la fois professionnelles mais aussi d'intégration sociale. En ce sens, il est question ici d'obtenir une citoyenneté pleine et entière et non partielle limitée à l'exercice du droit de vote. Ces projets de vie ne sont dès lors pas seulement des projets individuels académiques, mais familiaux à caractère affectif.

¹³⁴ Extrait d'entretien avec Yudith, janvier 2026, Cajamarca.

¹³⁵ Appréhendée ici en termes de scolarisation.

Chapitre 9. Interventions externes

1. Possible continuité dans l'aide locale ?

Reprenons la rencontre au sein de l'établissement scolaire mentionnée dans le chapitre précédent. Cet événement se réalisait dans le cadre d'un programme de sensibilisation sociale développé par l'institution éducative en question. Comme souligné dans le chapitre précédent, il ne s'agit pas d'une rencontre d'égal à égal. D'un côté, nous avons des animateurs qui sont des élèves de dernières années, et de l'autre un ensemble de jeunes provenant d'associations à destination d'enfants travailleurs ou de jeunes en situation de précarité. Le simple fait que ces rencontres soient réalisées dans le cadre d'une sensibilisation sociale afin que les élèves acquièrent une « conscience sociale » est révélatrice d'une fracture sociale au sein de la ville de Cajamarca. Une fracture sociale qui se donne à voir à travers les uniformes que chacun et chacune portent de part et d'autre. D'un côté, les élèves issus de l'institution scolaire accueillante portent tous un uniforme de couleur verte arborant le sigle d'une école à destination d'un public aisé. De l'autre côté, l'ensemble des jeunes provenant des associations sont vêtus de vêtements de tous les jours tels que des joggings, des t-shirts ou l'uniforme de leur institution scolaire respective.

Au-delà de ces rencontres, les élèves de dernières années de cet établissement scolaire se sont rendus à deux reprises, lors de mon terrain, à l'association. Leur présence d'une trentaine de minutes visait à apporter de l'aide à certains bénéficiaires dans l'exercice de leurs devoirs. En outre, on peut également souligner un certain nombre de donations alimentaires reçues de la part de l'établissement scolaire. En ce sens, on peut souligner une certaine forme de continuité dans les actions menées au sein de ce programme de sensibilisation sociale. Malheureusement, je n'ai pas davantage de données que pour traiter plus amplement les relations qui se tissent de part et d'autre lors de ces rencontres. Il serait intéressant de savoir de quelles façons sont appréhendées ces actions menées par les élèves de l'institution scolaire. En ce qui concerne les jeunes de l'association, les retours qui sont faits à l'issue de ces rencontres sont généralement très positifs. Toutefois derrière ces retours positifs qu'est-ce qui s'exprime ? Lors

d'une discussion avec Diego, celui-ci énonçait une vision plutôt partagée en ce qui concerne ces rendez-vous occasionnels. Selon ce dernier, il s'agissait d'un lieu auquel les bénéficiaires de l'association n'auraient jamais accès en tant qu'élève. Ces rencontres peuvent être appréhendées en quelque sorte comme des « parenthèses enchantées » voyant ces quelques heures partagées comme des opportunités temporaires. Il s'agit à la fois d'une ouverture des possibles mais également d'un rappel des inégalités des chances. Car à l'issue de ces quelques rencontres sur l'année, les structures de la société restent intactes. Les élèves de cette école repartent dans des voitures particulières très coûteuses tandis que les bénéficiaires retournent à l'association à 5 ou 6 au sein de taxis. Les inégalités se réaffirment jusque dans leur mobilité spatiale. Est-ce que les relations qui sont créées au sein de ces rencontres peuvent réellement créer une forme de continuité ? De ces observations découlent des questions en suspens auxquelles je ne peux pas m'étendre plus largement.

2. Aide internationale et biais néocoloniaux

Ces interventions externes de solidarité à destination de l'association ne constituent pas un phénomène isolé. J'ai en effet pu observer d'autres pratiques de solidarité au sein même de l'association.

Tout au long du mois de septembre, il est arrivé à plusieurs reprises que j'entende le nom de Sarah. À ce moment-là, je ne savais pas encore qui elle était mais j'avais pu comprendre l'importance qu'elle pouvait représenter pour les membres de Juventud. Sarah est une volontaire européenne qui depuis sa première venue, fin des années 2010, se rend à l'association chaque année pour une période d'à peu près 3 mois. On m'avait fait part des nombreuses activités qu'elle organisait pour les jeunes et de la façon dont ces derniers l'attendaient parfois avec impatience. Au mois d'octobre, j'ai donc pu poser un visage sur le prénom dont j'avais tant entendu parler, Sarah.

Le 14 octobre, nous nous préparions à faire la surprise. Les bénéficiaires n'étaient pas au courant de sa venue. L'équipe encadrante avait décidé en coordination avec Sarah, de réaliser un appel vidéo dans lequel cette dernière annoncerait malheureusement qu'elle ne pourrait pas se rendre à l'association cette année. Les jeunes étaient tous installés, le regard face au projecteur. Sarah les salua, le sourire aux lèvres, heureuse

de les revoir. Habitée de s'y rendre une fois par an, elle leur partagea son regret de ne pas pouvoir s'y rendre cette fois-ci, par manque de congé professionnel. À l'écoute de cette nouvelle, certains des jeunes se mirent à pleurer. À ce moment-là, je compris l'importance de sa venue. L'appel s'est terminé laissant les jeunes dans une situation d'incompréhension. Tout d'un coup, Sarah fit son entrée et tous ont couru dans ses bras, les yeux écarquillés et le sourire aux lèvres. D'un court instant de déception, nous sommes passés à un moment rempli de joie. Dès son arrivée, les journées ont pris une tout autre tournure. Tous les jours, il y avait quelque chose à faire : une recette de cuisine, un quiz géographique, une balade au marché pour acheter des fruits. À côté de ces activités quotidiennes, des projets en vue du bien-être des enfants avaient également été organisés par Sarah qui avait fait appel à des contacts locaux. Un appel auprès d'un institut de coiffure venu bénévolement couper les cheveux aux jeunes de Juventud. Une sensibilisation auprès des bénéficiaires à l'hygiène buccale. À cet égard, elle avait aussi contacté des dentistes de Cajamarca afin qu'ils viennent examiner bénévolement les dents de chaque bénéficiaire. Juventud éprouvait de la reconnaissance pour toutes ces activités et projets mis en place. Au vu de cette reconnaissance, je n'osais remettre en question ces actions bien que l'instrumentalisation de ces dernières me posait de plus en plus question.

« Les jeunes étaient dans la cour en train de réaliser une activité organisée par les étudiants de psychologie. Sur le côté, une dame que je n'avais jamais vue était assise avec ses trois enfants en bas-âge. Je comprends rapidement qu'il s'agit de la maman de deux jeunes garçons étant de passage à l'association cette semaine, afin de réaliser un travail de groupe avec l'un des bénéficiaires de Juventud. Il arrive parfois que des élèves n'étant pas bénéficiaires à l'association, s'y rendent dans le cadre d'un travail de groupe. Cette dame, assise par terre à l'entrée, regardait l'activité consistant en une sorte de "Tic-Tac-Boom" se dérouler à sa gauche tout en gardant un œil sur ses enfants, assis à ses côtés. Je décide d'aller me procurer des jouets en forme de véhicules de chantier afin de les proposer aux enfants pour qu'ils puissent s'occuper en attendant leurs frères. Je leur tends les jouets et la dame me remercie. J'en profite pour demander le prénom aux enfants : Ismaël 5 ans, Ana 3 ans et Benjamín 2 ans. De leur côté, depuis le début de la matinée, je décide de m'installer quelques minutes près d'eux et me mets également à jouer avec ces grues en plastique. Je demande à cette dame si elle est la maman d'un des bénéficiaires, ce à quoi elle me répond que non, qu'elle ne connaissait pas l'association avant aujourd'hui. Elle m'informe qu'elle reste ici en attendant que ses deux plus grands enfants finissent de travailler car elle habite loin. J'aperçois Sarah se déplacer de l'intérieur de la pièce jusqu'à nous. Elle apporte

avec elle, brosse à dents et dentifrice à la main. Elle tend à chacun des trois de ses enfants une brosse à dents et un dentifrice. Elle converse quelques mots avec leur mère, puis, son regard se dirige vers moi, me tendant son téléphone. Ce n'est pas la première fois qu'elle me fait cette demande, je suis mal à l'aise. Prise entre la non-volonté de réaliser cette photo et le manque de courage de lui dire non en raison de ses relations de proximité avec l'équipe encadrante. Je finis par le prendre. Sans demander réellement l'accord à la maman, Sarah invite les enfants à se mettre de chaque côté d'elle, à regarder la caméra, à sourire et à montrer les produits d'hygiène buccaux qu'ils viennent de recevoir. Une fois la photo prise, je lui rends son téléphone, m'en allant de l'autre côté de la cour car je ne veux plus être partie prenante de cette scène »¹³⁶.

Cette demande de prise de photo n'était ni inhabituelle ni singulière. Tout au long de son passage à Cajamarca, Sarah a, à de nombreuses reprises, réalisé des photos des bénéficiaires. Il est par exemple possible de retrouver une photo de chaque jeune, bouche ouverte se faisant examiner par les dentistes lors de leurs visites et ce sur son compte Instagram. Bien qu'il soit en statut privé, plus de 400 followers peuvent, à l'heure actuelle, consulter de nombreuses vidéos compilant les photos qu'elle a pu prendre lors de son passage. On y retrouve en description des hashtags tels que #voluntariadointernacional¹³⁷, #ayuda¹³⁸, #solidaridad¹³⁹, #unregaloparaunniño¹⁴⁰. Au-delà de ces publications et des mots que l'on peut lire en description, la mise en scène qui sous-tend et accompagne ces prises de photos est d'autant plus questionnable. Afin de pouvoir rendre compte de ces mises en scène, je vais exemplifier mes propos à partir d'un événement qui me paraît révélateur.

Durant le mois de décembre, de nombreuses *chocolatada* sont organisées à Cajamarca. Il s'agit d'une tradition péruvienne philanthropique consistant à offrir du chocolat chaud, du *panetón*¹⁴¹ et parfois des cadeaux durant les festivités de Noël à des communautés défavorisées. Le 13 décembre, une *chocolatada* fut organisée par Sarah pour les jeunes de l'association afin de leur offrir les cadeaux qu'elle avait pu acheter notamment grâce aux dons de ses amis d'Espagne. Chacun des cadeaux avait été soigneusement emballé par Diego, Edwin et Sarahei, auxquels une étiquette a été

¹³⁶ Extrait de carnet de terrain, décembre 2025, Cajamarca.

¹³⁷ Volontariat international.

¹³⁸ Aide.

¹³⁹ Solidarité.

¹⁴⁰ Un cadeau pour un enfant.

¹⁴¹ Pain sucré consommé durant les festivités de Noël.

ajoutée en guise de touche finale. Les étiquettes indiquaient à la fois à qui était destiné le présent mais également de la part de qui il était offert, à savoir : « Sarah y amigos de Europa¹⁴² ».

Nous nous trouvons dans le grand hall au sein duquel les grandes activités en compagnie des familles sont généralement organisées. Plus tôt, nous sommes venus accrocher tous les décors pour donner une ambiance de Noël à la salle. Au centre de celle-ci, des lettres accrochées au mur formant la phrase “*Feliz navidad*”¹⁴³ surplombent tous les cadeaux disposés sur les tables. Avant de passer à la remise des cadeaux et au partage de panneton et du chocolat chaud, une ancienne bénéficiaire réalise une activité pour les jeunes dans laquelle musique et jeux s’ensuivent. Tout le monde a l’air de s’amuser et de profiter. L’activité se termine et chaque famille se rejoint, s’asseyant sur un *lliclla* et disposant assiettes et tasses sur celui-ci. Une fois le chocolat chaud servi ainsi qu’un *tamal*¹⁴⁴, les enfants ont commencé à se faire appeler les uns après les autres. L’équipe encadrante prend les cadeaux disposés sur la table pour les donner à Sarah qui les réceptionne. Elle les tend ensuite dans les mains de chaque jeune qui avait été appelé au micro quelques instants avant. Elle invite les enfants à réaliser une photo sur laquelle elle prend une position centrale. Cela ressemble spécifiquement à une séance photo avec un Père Noël sauf qu’ici, personne ne porte de déguisement. Enfin si, Enrique porte un déguisement de Père Noël, toutefois il n’apparaît sur les photos que quelques fois ou en tout cas, toujours en compagnie de Sarah. À la fin de la remise des cadeaux, Sarah réalise un discours dans lequel elle prend l’occasion de remercier les travailleurs de l’association de l’accompagner et de l’aider à rendre possible cette *chocolatade*¹⁴⁵

Depuis une vingtaine d'années, le secteur du développement et de l'aide humanitaire a vu un certain nombre de jeunes femmes blanches relativement privilégiées provenant de pays du Nord se rendre vers des pays du Sud global. Ces dernières reviennent généralement avec un sentiment de devoir aider les pauvres et les vulnérables (Jackson, Payne, and Stolley, 2015; Mostafanezhad, 2013 cités dans Hoffman 2024). À Cajamarca, les associations à destination de la jeunesse sont nombreuses à recevoir l'aide de jeunes femmes blanches européennes. En effet, lors d'une rencontre entre les différentes associations dédiées à la protection des enfants, j'ai pu y rencontrer d'autres jeunes femmes originaires d'Allemagne, notamment. Toutefois, ces

¹⁴² Je note ici « Europa », mais il était indiqué le pays où vit Sarah. Toutefois, je préfère ne pas le mentionner.

¹⁴³ « Joyeux Noël ».

¹⁴⁴ Plat traditionnel de la gastronomie péruvienne.

¹⁴⁵ Extrait de carnet de terrain, décembre 2025, Cajamarca.

rencontres ont été très courtes, dès lors, mes observations se limitent à ma rencontre avec Sarah.

Ces pratiques d'aide humanitaire sont parfois critiquées en ce qu'elles reproduisent des dynamiques coloniales de pouvoir inégales (Hoffman, 2024). Tout comme l'ont fait Anderson, Knee et Mowatt dans l'article « Leisure and the “*White-Savior Industrial Complex*” », la mobilisation du concept « *the white-savior industrial complex* » développé par Teju Cole (2012) peut être particulièrement intéressante pour analyser des situations spécifiques. Ce concept se manifeste en trois étapes : « *The white savior supports brutal policies in the morning, funds charities in the afternoon, and receives awards in the evening* »¹⁴⁶ (Cole, 2012, p. 2).

Dans le cadre de mon terrain, La matinée pourrait correspondre à la longue et violente histoire coloniale vécue par le Pérou présenté précédemment, ayant engendré des systèmes d'oppression que nous soutenons ou dont nous tirons profit en tant que « Blanc du Nord ». L'après-midi, « *to help fix the symptoms of those failing system* »¹⁴⁷ (Anderson et al., 2011, p.538) un volontariat est exercé au sein de l'association et des activités caritatives sont organisées telles que la donation de cadeaux à la période de Noël. Enfin, le soir, c'est-à-dire la recherche de reconnaissance pour ses efforts, pourrait correspondre à la prise de photos continuelle alimentant un compte Instagram au sein duquel nous pouvons retrouver des descriptions où des phrases telles que « *gracias por permitirme ser yo quien reparta esa felicidad, soy muy afortunada* ». Ces dernières laissent transparaître une certaine volonté de reconnaissance et une fois de plus, la centralité du sujet blanc.

Une autre description est particulièrement évocatrice de ce que souligne Diane Hoffman, une anthropologue de l'éducation et de l'enfance. Selon elle, le « sauveur blanc » détient le privilège de pouvoir interpréter le monde à travers ses propres besoins d'amour et de pouvoir (Hoffman, 2024) :

« Cela fait mal de serrer cette porte mais j'ai la force et l'envie de continuer à consacrer mon temps et mon énergie pour faire de ces cœurs, des cœurs remplis de bonheur et d'espoir, nous nous verrons bientôt ».

¹⁴⁶ « Le « sauveur blanc » soutient des politiques brutales le matin, finance des associations caritatives l'après-midi et reçoit des distinctions le soir ».

¹⁴⁷ « Pour aider à remédier aux problèmes liés à ces systèmes défaillants ».

On pourrait se demander si ces sentiments de « bonheur » et d' « espoir » produits en partie grâce à l'implication de son temps et de son énergie ne seraient pas une projection de ses propres besoins affectifs. Cet extrait est également révélateur d'une certaine envie de « faire la différence » issue d'un modèle néolibéral au sein duquel la responsabilité du bien-être social repose de plus en plus sur les individus et les organisations que sur l'État (Hoffman, 2024).

En somme, l'intervention de jeunes femmes blanches européennes ne serait-elle pas finalement une « *application of metaphorical band-aids to systemic wounds and consider unintended consequences of self-recognition* »¹⁴⁸ (Anderson et al., 2011, p.539) ? Comme présenté ci-dessus, le domaine associatif et particulièrement l'intervention auprès de jeunes peut être le lieu privilégié de pratiques à logiques néocoloniales. Les extraits de carnets de terrain démontrent une certaine instrumentalisation des jeunes dans l'alimentation d'un réseau social au sein duquel le sujet blanc est central.

3. Ambivalence

Toutefois, bien que ces interventions m'interrogeaient, les retours exprimés par les membres de l'association étaient plus que positifs. L'extrait suivant d'une ancienne bénéficiaire désormais âgée de 19 ans est révélateur d'une forme de reconnaissance qui perdure dans le temps :

Alors, comme elle a toujours été si gentille, elle venait parfois, je me souviens qu'une fois, elle est venue avec sa mallette, une très grande mallette, et elle a dit à toutes les filles : « Choisissez quelque chose qui vous plaît », c'est-à-dire des vêtements, et elle nous a dit : « Choisissez quelque chose qui vous plaît et vous pouvez le garder. » Et tu sais, c'est comme une petite fille, comme une ado, alors, ça te plaît beaucoup ? Et bien, j'ai choisi un pantalon, je crois, et une robe blanche à rayures, qui m'a beaucoup plu, et j'ai l'impression qu'en réalité, c'est aussi une personne formidable, parce qu'elle a cherché des occasions de nous aider, n'est-ce pas ? Pour essayer de nous soutenir avec ce qu'elle peut donner. Et comme tu le vois, maintenant, elle s'est donnée du mal, tout comme tout le monde à l'association, pour pouvoir offrir un cadeau aux

¹⁴⁸ « Application des pansements métaphoriques sur des blessures systémiques et réfléchir aux conséquences imprévues de la reconnaissance de soi ».

enfants, pour, je ne sais pas, leur donner cette joie si authentique qu'ils ont à cette période de l'année, n'est-ce pas?¹⁴⁹.

Cette appréciation est également exprimée de la part de l'équipe encadrante. Je n'ai pas osé émettre d'interrogations quant aux interventions. Leur apparente appréciation et ma présence récente me résignait à questionner plus amplement ces aides proposées. Je n'ai malheureusement pas assez de données de terrain pour développer plus amplement les relations qui tissent les acteurs externes et les membres de l'association. Néanmoins, ces observations de terrain m'amènent à interroger le rôle ambivalent joué par les interventions externes au sein des dispositifs associatifs. L'avis partagé exprimé par Diego au début de ce chapitre, laisse entrevoir la potentielle présence de la « ruse » dans les interactions entre l'association et les interventions externes. En ce sens, l'appréciation aux pratiques externes n'est peut-être qu'une adhésion en apparence. Ici, il ne s'agit que de supposition et d'interrogation ayant comme volonté d'ouvrir une discussion sur les relations qui se tissent entre donateur et bénéficiaire.

Lionel et Laurent (2016) soulignent que dans le champ de l'aide, la négociation entre des acteurs issus de mondes différents - dont l'un tient un statut d'aidant et l'autre de receveur - est généralement difficile à établir. Ces anthropologues affirment que la communication entre offreurs d'aides et bénéficiaires repose sur une relation asymétrique. Les donateurs agissent selon leurs évidences, leurs projets et leurs stratégies, pensant partager les mêmes perspectives que les bénéficiaires tandis que ces derniers sont parfois conscients du décalage entre l'offre et leurs propres stratégies, voire de son inadéquation avec leurs conventions. L'aide, instaurant par nature une relation hiérarchique, et les bénéficiaires ayant conscience de cela, mobilisent la ruse pour accéder aux ressources proposées et ensuite les détourner à leurs fins. En ce sens, sachant ne pas maîtriser le jeu, des bénéficiaires peuvent faire mine d'adhérer aux conventions des offreurs d'aide, sans réellement partager les mêmes valeurs.

Dans le cas de l'association, il est possible que les membres de l'équipe encadrante ne partagent pas les mêmes conventions, mais que dans la volonté d'obtenir des ressources offertes, minent d'adhérer, en apparence, aux offres des aidants. Ceci met en évidence que les acteurs de l'association ne sont pas nécessairement des acteurs

¹⁴⁹ Extrait d'entretien avec Fabiana, décembre 2025, Cajamarca.

passifs dans le processus d'aide, mais qu'il est possible, conscient des rapports de subordination, qu'ils mobilisent la ruse pour ensuite détourner les ressources afin de les rendre compatibles à leurs stratégies.

Il ne s'agit ici que d'une piste qui mériterait d'être investiguée davantage. Néanmoins, ces observations de terrain me permettent de souligner que le champ de l'aide n'est pas purement un espace neutre régi par des principes philanthropiques. Les interventions d'aide sont profondément politiques en ce qu'elles sont l'objet de dynamiques de pouvoir, mettant en relation des acteurs aux ressources et aux positions inégales.

Conclusion

Au fil de cette monographie, j'ai tenté de comprendre, d'une part, ce que signifiait la présence de Juventud au sein des trajectoires juvéniles de ses membres et, d'autre part, ce que l'association nous amène à comprendre plus largement sur la ville de Cajamarca.

Par une entrée sensible au sein de l'association, j'ai souhaité rendre compte de ce que Juventud revêt pour ses membres, au-delà d'une structure d'aide. Cette association ne semble pas constituer un simple dispositif de soutien, mais un espace de socialisation et d'éducation informelle. Elle fait l'objet de différentes appropriations de la part de ses bénéficiaires en fonction des trajectoires et des besoins de chacun. L'association est souvent considérée par ces jeunes comme un lieu qui accueille ceux qui en ont le plus besoin. Certains expriment des besoins financiers qui empêcheraient les jeunes de se rendre à l'école, d'autres abordent plutôt les difficultés rencontrées dans leur apprentissage scolaire. Lorsque l'État se caractérise par une précarité institutionnelle, les réseaux de solidarité locaux apparaissent primordiaux pour atténuer la précarité à laquelle font face certaines familles. En ce sens, l'association semble constituer une opportunité, permettant une ouverture des possibles, là où le futur était avant tout appréhendé en termes d'incertitudes et de contraintes. Au sein de cet espace communautaire, les liens sociaux qui se tissent débordent le simple cadre associatif. Les affects exprimés au sein de Juventud laissent entrevoir cette dynamique de « faire famille ». Certains membres ne se considèrent plus seulement en tant que membres d'une même structure, mais mobilisent les termes issus de la parenté pour décrire leurs relations sociales.

La convention des droits de l'enfant est apparue comme un référentiel central lors de ce terrain. Elle est mobilisée par l'association dans une démarche d'« *empowerment* » et se voit progressivement appropriée dans les discours des bénéficiaires eux-mêmes. Ce référentiel apparaît aussi essentiel dans les procédures publiques visant l'éradication progressive du travail des enfants. Les usages de la CIDE sont divers et ambivalents. Les droits de l'enfant ne constituent dès lors, non pas un cadre homogène,

mais un espace de tension entre protection et restriction, injonctions normatives et reconnaissance de la capacité d'agir. Bien que l'existence de formes d'exploitation économique ne soit niée, les jeunes de Cajamarca ne correspondent pas nécessairement à la vision de l'« enfant victime » véhiculée à l'échelle mondiale. Pour certains, il s'agit d'une possibilité d'agir sur leur environnement dans un contexte de précarité. Ce chapitre m'a amené à interroger la notion de protection dans la mise en œuvre des politiques publiques dans le cadre de la lutte contre le travail infantile. Ces dernières, sans réel accompagnement et réduction de la précarité vécue par ces familles, peuvent-elles réellement prétendre à la protection des jeunes ?

L'un des autres axes qui s'est avéré central au sein de cette monographie est celui de la scolarisation. Au XX^e siècle, l'éducation est considérée comme le meilleur moyen d'intégrer les populations autochtones et paysannes à la modernisation de la société péruvienne. Toutefois, de nombreux auteurs ont souligné que derrière ce projet éducatif, l'abandon de l'héritage autochtone en est le prix. Aujourd'hui, l'accès à la scolarisation est devenu formellement égal et gratuit pour chaque citoyen du Pérou. Néanmoins, la ségrégation scolaire s'accroît et le service scolaire peine à garantir une égalité des chances. Malgré ce constat, la scolarisation apparaît comme l'un des piliers fondateurs des espoirs d'ascension sociale des familles de Juventud. Cependant, ces familles se heurtent rapidement à des difficultés d'ordre économique et d'apprentissage. Leur intégration au sein de l'association permet de pallier les carences en termes d'égalité des chances du système scolaire. Au-delà d'un projet individuel académique, la réussite scolaire, mais surtout l'obtention d'un diplôme universitaire s'inscrit dans un projet familial. Les parents étant pour la plupart analphabètes ou ayant arrêté l'école au niveau primaire, l'obtention d'un diplôme signifie, selon ces derniers, la possibilité pour leurs enfants d'être « meilleurs » qu'eux. La lecture et les études sont hautement valorisées en tant que possibilité de s'éloigner d'une condition d'analphabète, marginalisée face à une culture de l'écriture. Entreprendre des études signifie la possibilité de pouvoir travailler, « *ir más adelante* »¹⁵⁰. Au-delà d'une ascension sociale, ce qui semble s'exprimer avant tout, c'est la volonté d'une intégration sociale dans un système où de nombreux pans de la

¹⁵⁰ «Aller de l'avant».

population péruvienne subissent de la discrimination. Cette dernière s'inscrit dans le prolongement des principes discriminatoires induits par la colonisation.

Enfin, un aperçu des interventions externes a permis de mettre en évidence la façon dont les bénéficiaires de l'association sont abordés par des acteurs externes. Les interventions à destination d'associations de jeunes ne sont pas purement et simplement bienveillantes. Ces dernières révèlent des rapports de pouvoirs, la présence de mécanismes néocoloniaux ou encore l'utilisation de la ruse. Bien que ce chapitre ne soit pas développé en profondeur, il permet d'ouvrir une discussion sur les interventions externes au sein de réseaux de solidarités locaux.

Les inégalités ne peuvent être appréhendées sans la prise en compte d'une approche socio-historique du Pérou. L'histoire de ce pays, c'est celle d'une dualité sociale qui s'instaure dès les premiers temps de la colonisation et qui se maintient et se reconfigure au fil du temps. Les habitants des Andes sont relégués au second plan tandis que la capitale et la région côtière concentrent le pouvoir politique et économique. Les situations de précarité qui touchent ces familles n'apparaissent pas comme un phénomène conjoncturel mais bien structurel. La répartition inégale du capital qui se met en place dès l'époque coloniale s'inscrit dans une logique durable, celle d'une non-reconnaissance de la citoyenneté pleine et entière de la majorité de la population péruvienne. Les processus de modernisation sont caractérisés par la violence, celle d'un héritage autochtone qui se voit effacée face aux injonctions occidentales. L'ère du néolibéralisme reconfigure les inégalités par le triomphe d'un secteur privé et d'un pouvoir économique mondial, tandis que l'État péruvien peine à garantir la citoyenneté pleine et entière de ses citoyens. Cette histoire n'est pas seulement celle de l'État péruvien, mais également des forces mondiales qui, à l'ère de l'extractivisme, semblent reproduire les discriminations qu'elles ont, il y a plus de 500 ans, implantées. Ce terrain en contexte minier est particulièrement révélateur de cette fracture sociale, qui, à l'ère de la reprimarisation de l'économie péruvienne, semble faire écho au passé, par un attrait des minéraux de la part de l'étranger et d'une violence au sein du monde andin. Cette violence est à la fois économique, environnementale, sociale et civique. Elle souligne que la citoyenneté politique ne signifie pas citoyenneté sociale.

Aujourd'hui, je suis toujours en contact avec l'association. Récemment, Juventud a réalisé l'acquisition d'un four qui leur permettra de mettre en place un atelier de boulangerie. Ce dernier s'inscrit dans la volonté de proposer l'apprentissage d'une nouvelle formation professionnelle. Un autre changement majeur survenu après mon départ est le déménagement de local. Le bâtiment qui était loué initialement fut vendu, obligeant Juventud de trouver d'autres locaux pour accueillir ses membres. Bien qu'un autre bâtiment ait été trouvé, cela met en évidence l'insécurité quotidienne vécue par l'association. Cette dernière, étant dépendante des donations étrangères et ne recevant aucune aide de l'État, fait face à une précarité financière qui met à mal le travail qu'elle réalise ainsi que ses projections à long terme.

Au terme de cette monographie, de nombreuses interrogations me restent à l'esprit. Des interrogations inexplorées, restées en suspens.

Je n'ai pas abordé les significations que revêtent pour les bénéficiaires les termes de « précarité » et de « pauvreté ». Ces termes n'étaient par ailleurs jamais mobilisés tels quels par les acteurs de terrain. Néanmoins, il serait intéressant de savoir avant tout ce que représentent ces notions pour ces derniers.

Bien que la scolarisation soit investie par les familles, qu'en est-il des savoirs andins qui sont effacés par les processus de modernisation ? Il serait intéressant de nuancer ce point d'analyse pour tenter de comprendre s'il y a la présence de tension ou non, entre volonté d'intégration au sein du système scolaire et craintes de pertes des savoirs considérés comme « subalternes ».

Par ailleurs, les relations entretenues avec les interventions externes mériteraient une attention privilégiée. D'une part, comment est-il possible de créer des relations de continuité et établir des « ponts » solides pour diminuer cette fracture sociale que l'on retrouve à Cajamarca. D'autre part, quelle est la marge d'action des réseaux de solidarité pour entretenir des relations de donations tout en assurant que ces dernières ne reproduisent des dynamiques de pouvoir ou, dans le cas d'aide internationale, des dynamiques néocoloniales.

En outre, il aurait été opportun d'entrer davantage en contact avec les jeunes croisés lors du *trabajo de calle*. Quelles sont les relations qu'ils entretiennent avec les autorités publiques, que pensent-ils des politiques à l'égard du travail infantile, etc.

Une piste qui mériterait également d'être développée serait l'interprétation des changements spatiaux, sociaux et économiques de la ville de Cajamarca par ses habitants. Quelles relations entretiennent-ils avec l'exploitation minière et comment les transformations qu'elle induit sont-elles appréhendées par les citoyens.

En conclusion, ce travail ne constitue qu'une porte d'entrée à l'investigation de nombreuses questions qui mériteraient toutes un intérêt approfondi.

Cette monographie m'a profondément amenée à remettre en question certaines évidences. Ce travail a mis en lumière la nécessité d'interroger les discours internationaux relatifs au développement et à la conception de l'enfance, ainsi que leurs articulations avec les politiques et les dynamiques locales. L'enjeu réside dans la compréhension de la complexité de ce qui nous paraît comme allant de soi et de les questionner en tant que construction sociale. Ce travail me semble montrer la nécessité d'un dialogue constant entre les institutions et les réseaux de solidarité travaillant au plus près des réalités.

Bibliographie

Ames, P. (2002). *Para ser iguales, para ser distintos : Educación, escritura y poder en el Perú*. IEP. <https://repositorio.minedu.gob.pe/handle/20.500.12799/545>

Ames, P. (2021). Educación, ¿la mejor herencia o el mejor negocio? : La segregación educativa en el Perú y los desafíos para la formación ciudadana. *Revista Peruana de Investigación Educativa*, 13. <https://doi.org/10.34236/rpie.v13i15.360>

Anderson, K. R., Knee, E., & Mowatt, R. (2021). Leisure and the “white-savior industrial complex”. *Journal of Leisure Research*, 52(5), 531-550.

Ansión, J. (1995). *Del mito de la educación al proyecto educativo*. <https://doi.org/10.18800/9788483909904.019>

Benites, O. V., Jilaja, E. V. A., Castro, D. E. M., & Ayala, L. F. B. (2022). Exclusión educativa en Perú: Desde las épocas prehispánicas hasta el bicentenario de la República. *Revista de ciencias sociales*, 28(4), 470-483.

Bos, V., & Lavrard-Meyer, C. (2015). « Néo-extractivisme » minier et question sociale au Pérou. *Cahiers des Amériques latines*, (78), 29-55. <https://doi.org/10.4000/cal.3501>

Cavagnoud, R. (2010). Les adolescents travailleurs ambulants de lima : Stratégies familiales de survie et métropolisation en Amérique latine. *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, (12). <https://journals.openedition.org/efg/5978>

Cavagnoud, R. (2011). *Entre la escuela y la supervivencia: Trabajo adolescente y dinámicas familiares en Lima*. Institut français d'études andines.

Cavagnoud, R. (2012a). Être enfant, travailler et étudier au Pérou. *Questions d'Enfances*, 27-60.

Cavagnoud, R. (2012b). De la précarité à la survie. L'enfance entre école et travail au Pérou : Enquête sur des adolescents à Lima (p. 201-228). Karthala. <https://shs.cairn.info/l-enfance-entre-ecole-et-travail-au-perou--9782811107529-page-201?lang=fr>.

Cavagnoud, R. (2014). Enjeux moraux et discussion autour de la figure d'enfants des rues en Bolivie. *Autrepart*, 72(4), 165-181. <https://doi.org/10.3917/autr.072.0165>

Cliche, P. (2003). Réflexion sur les concepts de « PAUVRETÉ » et de « DÉVELOPPEMENT ». *Labour, Capital and Society / Travail, Capital et Société*, 36(2), 226–260. <http://www.jstor.org/stable/43158251>

Cole, T. (2012). The white-savior industrial complex. *The Atlantic*, 21(1), 1.

Collard, C., & Leblic, I. (2009). Présentation : Enfances en péril : abandon, capture, inceste. *Anthropologie et Sociétés*, 33(1), 7-30. <https://doi.org/10.7202/037810ar>

Côté, I., Cyr, R.-P., Lavoie, K., & Pagé, G. (2018). *Veux-tu participer à ma recherche? : Principes, enjeux et stratégies concernant l'assentiment des enfants dans le processus de recherche* (p. 145). <https://doi.org/10.17118/11143/14112>

Crabtree, J., & Durand, F. (2017). *Peru : Elite Power and Political Capture*. Bloomsbury Publishing.

Dabène, O. (2007). *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*. Armand Colin.

Defreyne, E. (2015). *Intimité et réflexivité : Itinérances d'anthropologues*. 1-178.

Desmond, P. S. (2008). Pérou : Le rêve de l'Etat-nation des intellectuels de la génération de 1900. *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM. Les Cahiers ALHIM*, (16). <https://doi.org/10.4000/alhim.2934>

Doré, E. (2008). La marginalidad urbana en su contexto : Modernización truncada y conductas de los marginales. *Sociológica (México)*, 23(67), 81-105.

de Suremain, C.-É. (2024). “¡Es química no más!”. Afinidades horizontales entre niños y construcción del parentesco en la calle (La Paz, Bolivia). *AnthropoChildren*. <http://bibli-cloud15.segi.ulg.ac.be/2034-8517/index.php?id=3798>

Doré, E. (2008). La marginalidad urbana en su contexto : Modernización truncada y conductas de los marginales. *Sociológica (México)*, 23(67), 81-105.

Durand Guevara, A. (2014). [Http://www.scielo.org.mx/scielo.php?script=sci_abstract&pid=S1665-85742014000100004&lng=es&nrm=iso&tlng=es](http://www.scielo.org.mx/scielo.php?script=sci_abstract&pid=S1665-85742014000100004&lng=es&nrm=iso&tlng=es). *Latinoamérica. Revista de estudios Latinoamericanos*, (58), 59-84.

Furtos, J. (2011). La précarité et ses effets sur la santé mentale. *Le Carnet Psy*, 156(7), 29-34. <https://doi.org/10.3917/lcp.156.0029>.

Girard, M.-P. (2012). *À la recherche de l'«intérêt supérieur» des enfants qui travaillent à la collecte et au tri des ordures : Pauvreté, inégalités sociales et idéologie globalisée de l'enfance à Las Lomas de Carabayllo (Lima, Pérou)*. <https://hdl.handle.net/20.500.11794/23480>

Goode, J. G., & Maskovsky, J. (2001). *New Poverty Studies : The Ethnography of Power, Politics, and Impoverished People in the United States*. NYU Press.

Grard Christine. (2018). « *Le Mur de la Honte : Recherche d'inclusion dans la ville et de citoyenneté depuis les marges de Lima : Ethnographie de San Francisco de La Tablada de Lurín*. Université Catholique de Louvain.

Grard, C. (2018). *Le Mur de la Honte : Recherche d'inclusion dans la ville et de citoyenneté depuis les marges de Lima : ethnographie de San Francisco de La Tablada de Lurín*. Thèse. Université Catholique de Louvain.

Green, M. (2006). Representing poverty and attacking representations : Perspectives on poverty from social anthropology. *The Journal Of Development Studies*, 42(7), 1108-1129. <https://doi.org/10.1080/00220380600884068>

Hanson, K., & Nieuwenhuys, O. (2012). *Reconceptualizing Children's Rights in International Development : Living Rights, Social Justice, Translations*. Cambridge University Press.

Hermesse, J., Vuillemonet, A.-M., & Singleton, M. (2012). *Implications et explorations éthiques en anthropologie*. 1-200.

Hoffman, D. M. (2024). A critical anthropology of childhood in Haiti: emotion, power, and white saviors.

Invernizzi, A. (2003). Des enfants libérés de l'exploitation ou des enfants travailleurs doublement discriminés ? : Positions et oppositions sur le travail des enfants. *Déviance et Société*, 27(4), 459-481. <https://doi.org/10.3917/ds.274.0459>

Jiménez, S. L. (2012). *La desigualdad económica y la política: aproximaciones conceptuales*. Escuela de Gobierno y Políticas Públicas.

Laurent, P. J. (2011). Observation participante et engagement en anthropologie. *Investigations d'anthropologie prospective: implications et explorations éthiques en anthropologie* (eds) J. Hermesse, M. Singleton & A.-M. Vuillemonet. Louvain-la-Neuve. Harmattan_Academia.

Lavoie, K., & Pagé, G. (2021). La famille en changement : Étudier la pluralité des trajectoires et des configurations familiales pour en favoriser la reconnaissance scientifique et sociale. *Service social*, 67(1), 1-9. <https://doi.org/10.7202/1087187ar>

Leroy, A. (2009). Contre le travail des enfants ? : Présupposé à débattre. *Alternatives Sud*, 16(1), 7-34.

Liebel, M. (2013). Do children have a right to work? Working children's movements in the struggle for social justice. *Reconceptualizing children's rights in international development: Living rights, social justice, translations*, 225-249.

Martínez Andrade, L. (2018). L'ego conquiro comme fondement de la subjectivité moderne. *La Revue Nouvelle*, 1(1), 30-35. <https://doi.org/10.3917/rn.181.0030>.

Martinez F., et al., (2021). *Race et citoyenneté dans les Andes. Bolivie, Équateur, Pérou, 1880-1925*, Édition Atlande, Paris, 2021.

Matos Mar, J. (1986). *Desborde popular y crisis del Estado : El nuevo rostro del Perú en la década de 1980*. IEP.
<https://repositorio.minedu.gob.pe/handle/20.500.12799/1124>

Mazzocchi, J. (2015). *Basculements sensibles, implications et écritures*.
<https://hdl.handle.net/2078.5/68784>

Mignolo, W. D. (2005). *The idea of latin America*. John Wiley & Sons.

Nano, V. M. (2009). El derecho a la educación en el Perú en tiempos neoliberales. *Educación*, 18(35), 23-40. <https://doi.org/10.18800/educacion.200902.002>

Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif: Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. 1-365.

Piccoli, E. (2011). *Les rondes paysannes : Vigilance, politique et justice dans les Andes péruviennes*. 1-168.

Piccoli, E. (2012). De la sécurisation de la modernité à la gestion de l'hypermodernité: des organisations paysannes dans un espace rural changeant (Cajamarca-Pérou).

Piccoli, E. (2017). *Démocratie et capitalisme minier au Pérou*.
<https://hdl.handle.net/2078.5/223724>

Piron, F. (1996). Ecriture et responsabilité. Trois figures de l'anthropologue. *Anthropologie et Sociétés*, 20(1), 125-148. <https://doi.org/10.7202/015398ar>

Rausky, M. E. (2021). El estudio del trabajo infantil y los desafíos en su abordaje. *Revista Colombiana de Sociología*, 44(1), 317-340.
<https://doi.org/10.15446/rcs.v44n1.77594>

Razy, E. (s. d.). *La pratique de l'éthique: De l'anthropologie générale à l'anthropologie de l'enfance et retour*.

Rodríguez, J., & Francke, P. (2017). Exclusión e inclusión social en el Perú: logros y desafíos para el desarrollo.

Sarcinelli, S. (2015). Réflexions épistémologiques sur l'ethnographie de l'enfance au prisme des rapports d'âge. *AnthropoChildren*. <http://bibli-cloud15.segi.ulg.ac.be/2034-8517/index.php?id=2241&gathStatIcon=true&lang=nl>

Seccaud, C. (2011). LA CONCEPTION DE L'ENFANCE EN DROIT INTERNATIONAL. ILLUSTRATION PAR LES ENFANTS TRAVAILLEURS. *Revue québécoise de droit international / Quebec Journal of International Law / Revista quebequense de derecho internacional*, 24(1), 131-170.
<https://doi.org/10.7202/1068298ar>

Simon, L., & Laurent, P. J. (2016). Ruse. *Anthropen*.

Vega Centeno, P. (2013). *Desarrollo urbano en Cajamarca: Entre dinámicas territoriales y globales*. <https://doi.org/10.18800/9786124146299.008>

Vega Centeno Sara Lafosse, P. (2012). *Nuevas élites urbanas en ciudades tradicionales: Impactos globales en Cajamarca*. <https://doi.org/10.18800/9789972429934.011>

Vega-Centeno, P. (2025). La gran minería y su impacto urbano en el siglo XXI: El suelo periurbano como escenario conflictivo en una ciudad intermedia como Cajamarca. *Ensayo: Revista de arquitectura, urbanismo y territorio*, (6), 61-74. <https://doi.org/10.18800/ensayo.202506.003>

Wachtel, N. (1971). *La vision des vaincus*. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570, Éd. Gallimard.

Zenklusen, D. (2020). «Quiero seguir estudiando para ser alguien»: Análisis de trayectorias educativas de jóvenes peruanos en Argentina. *Revista Latinoamericana de Ciencias Sociales, Niñez y Juventud*, 18(2), 45-71. <https://doi.org/10.11600/1692715x.18203>

Dans la ville de Cajamarca, au Pérou, de nombreuses associations œuvrent à la protection des jeunes. Ce mémoire s'appuie sur une ethnographie menée au sein de l'une d'entre elles, Juventud. Lors de mon passage au sein de cette association, j'ai tenté de comprendre quel sens était donné par les bénéficiaires quant à leur participation et ce que cela représentait dans leur trajectoire personnelle. Dans un contexte marqué par la précarité et l'exclusion sociale, Juventud tente d'atténuer des inégalités historiquement et structurellement ancrées au Pérou. L'association constitue à la fois un espace de soutien et de projection, au sein duquel l'idée formulée par David, d'« oportunidad de crecer » — l'opportunité de grandir (de se réinsérer dans la société) - prend tout son sens.

Mots clés : Jeunesse - Précarité – Pérou – Association - Inégalités